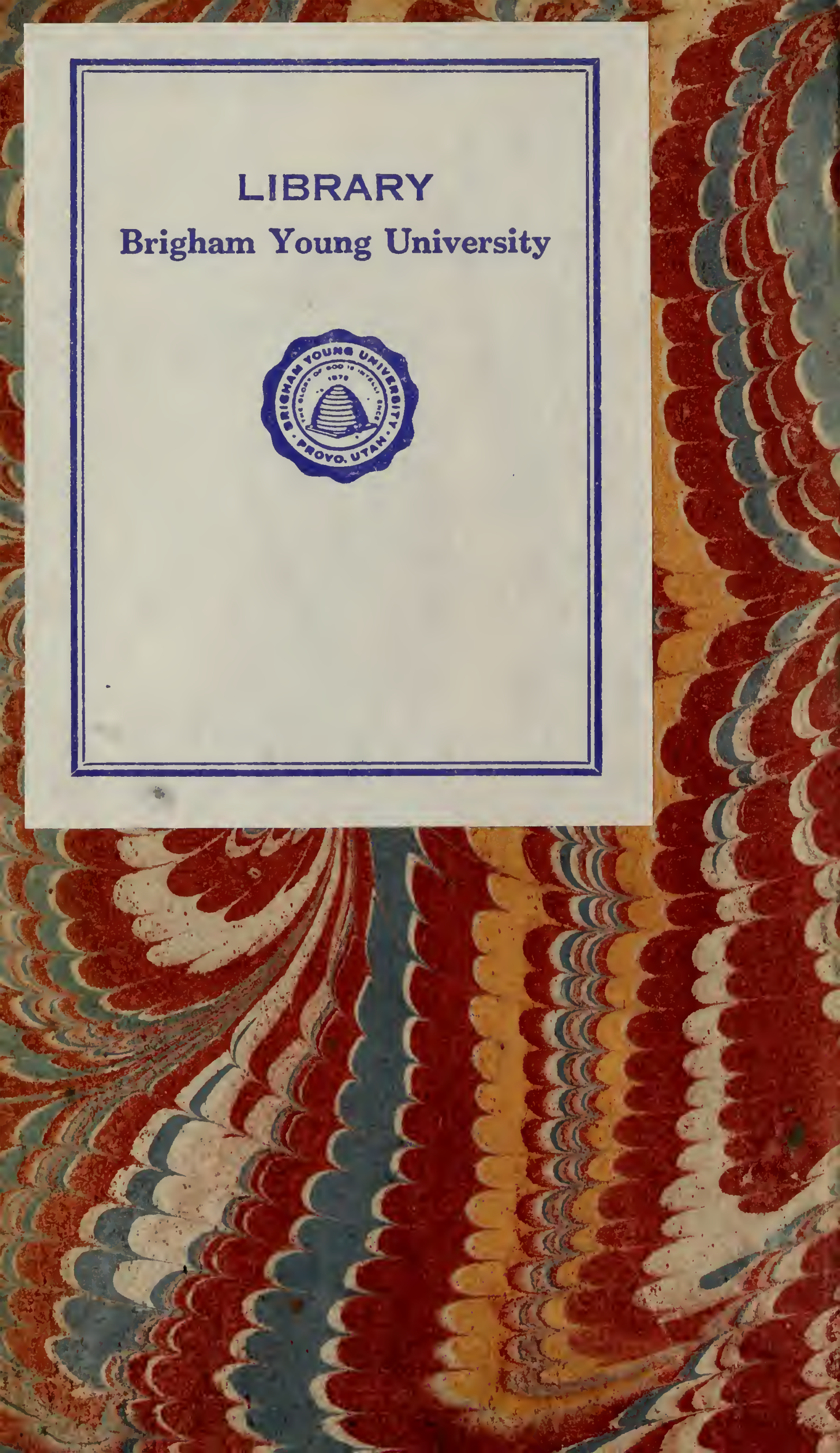


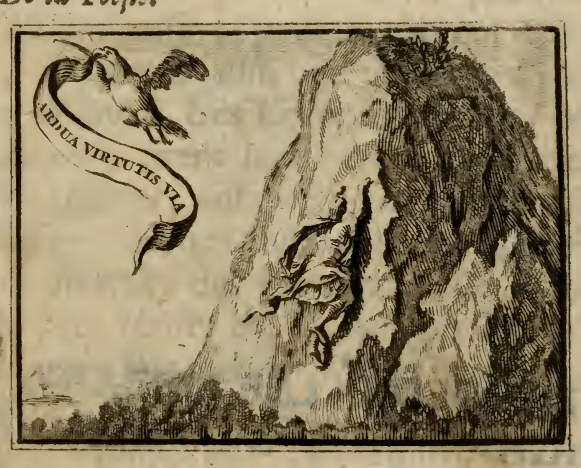

LIBRARY
Brigham Young University
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH



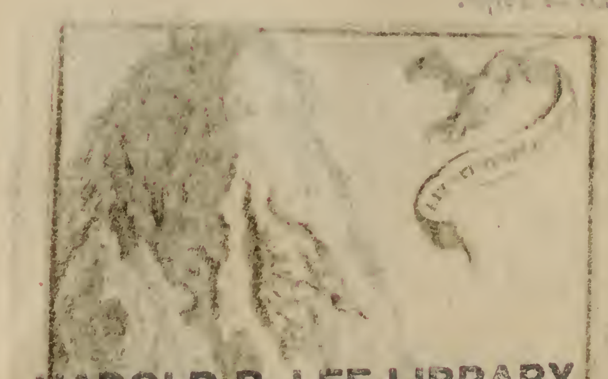
OEUVRES DIVERSES du CHEVALIER TEMPLE.

SECONDE PARTIE, contenant quatre Essais.

I. *Du Sçavoir des Anciens & des Modernes.*
II. *Du Jardin d'Epicure.*
III. *De la Vertu Heroïque.*
IV. *De la Poësie.*



A AMSTERDAM,
Chez ISAAC TROJEL,
MDCCVIII.



PREMIER ESSAI DU SCAVOIR

des ANCIENS *&* *des* MODERNES.

Quand on a un fort grand commerce avec les Ecrits des Anciens, on a quelquefois de la peine à s'accommoder de ceux des Modernes. Cependant il y auroit de l'injustice de leur réfuser quelques heures de son loisir; puisque s'ils ont leurs défauts, il est vrai aussi que plusieurs d'eux ont leurs beautez. Les Livres d'histoire, ou les Rélations, tirent leur prix des matieres qui y sont traitées, autant que de la maniere dont elles sont écrites. Mais pour ce qui régarde la diversité des événémens, le profit qu'on en peut rétirer est quelquefois si petit, qu'il importe fort peu en quelle langue on nous les raconte. Les autres sortes d'Ecrits ne se font estimer que par l'esprit, le sçavoir, & le genie de leurs Auteurs; & ce

qu'ils ont souvent de meilleur ne vient que de ce qu'ils ont marché sur les traces des anciens Commentateurs & des Critiques qui avoient fleuri parmi eux ; en sorte que ce ne sont tout-au-plus que d'excellentes copies de ces grands originaux ; à moins que ce ne soient quelques sujets qui n'ayent pas été traitez par les Anciens : comme est tout ce qui a rapport à la différence des religions, des loix, & des gouvernemens en divers pays du monde, & tous les différens qui peuvent naître sur toutes ces choses.

Les deux Ecrits de ce temps qui m'ont le plus satisfait, mais qui ne régardent aucune de ces matieres, sont un Ouvrage Anglois, *De l'état du monde avant le deluge*; & un Ecrit François, *De la pluralité des mondes*. Le prémier a été fait par un Théologien, & l'autre par un Gentilhomme; mais accomplis chacun dans son genre, & tous deux sur des matieres qui auroient été fort seches & fort stériles en tout autres mains. Je pris tant de plaisir à ce dernier, pour la maniere fine & délicate dont il est tourné, car la matiere en est d'ailleurs assès ancienne & assès rebattuë, que j'eus d'abord grande envie de voir tous les autres Ouvrages de cet Auteur. Il me tomba là-dessus en main une Piece de Poësie qu'il a faite, qui me fit un peu revenir de la prévention où je commen-

çois

çois d'être en faveur de ces deux Ecrivains. Le prémier avoit fini son sçavant Traité par un panégyrique du sçavoir des Modernes, en le comparant avec celui des Anciens: & le second étoit entré dans une censure contre la Poësie ancienne, pour donner la préférence à la nouvelle; ce qui me frappa tellement que je ne pûs achever de le lire sans quelque espece d'indignation. Car si je souffre volontiers les défauts que je crois voir dans les personnes, je ne sçaurois excuser leur suffisance, que je régarde comme un des effets les plus dangereux de leur ignorance & de leur orgueuil. Mais comme ce ne sont pas les deux seuls hommes de nôtre siecle qui soient dans ces sentimens, j'ai crû que je devois examiner tout ce que le raisonnement & l'expérience peuvent fournir de plus spécieux en leur faveur.

Ce qui m'a paru de plus fort sur ce sujet, & que j'ai ouï dire dans les conversations, ou lû dans les livres, est prémierement, que nous devons avoir une connoissance beaucoup plus étenduë que les Anciens, parce que nous profitons de ce qu'ils ont sçû, & que nous y ajoûtons tous les jours du nôtre. On illustre cela ordinairement par la comparaison d'un nain, qui seroit monté sur les épaules d'un géant, & qui verroit à cause de cela plus loin que lui. On ajoûte, que la

nature étant toûjours la même, il faut que l'esprit & le génie des hommes soient à-peu-près les mêmes dans tous les siecles & dans les mêmes pays, comme les plantes & les animaux y ont toûjours la même forme & la même grosseur. Si on leur passe ces deux chefs, ils croyent avoir gain de cause. Mais je ne vois pas d'autre côté, qu'est-ce qui m'empêchera de dire tout de même, que les anciens Ecrivains n'ayent pas tiré autant d'avantage des autres qui avoient été plus anciens qu'eux, que nous en tirons de ceux qui sont anciens à nôtre égard.

L'invention de l'Imprimerie n'a peut-être pas autant augmenté le nombre des livres, qu'elle en a multiplié les exemplaires : car s'il est vrai qu'il y eût six cens mille volumes dans la Bibliothéque de Ptolomée, nous aurions aujourd'hui bien de la peine à en trouver une autre où il y en ait tant, non pas même peut-être quand on les joindroit toutes ensemble. Je parle d'un si grand nombre d'originaux, qui ayent vêcu quelque temps, & qu'on ait jugé dignes d'être conservez à la posterité. Car pour de méchans petits Ecrits, on sçait bien que le nombre en est infini ; mais ce sont comme des champignons ou comme des insectes, qui naissent & qui meurent presque en même temps : au-lieu que les livres, comme les proverbes, réçoi-

réçoivent leur principale valeur du jugement & de l'eſtime qu'en ont fait les ſiecles par-où ils ont paſſé. Mais outre cette célébre Bibliothéque d'Alexandrie, & pluſieurs autres fort nombreuſes qu'on a vûës dans l'Aſie Mineure & dans la ville de Rome, de combien d'Auteurs ne trouvons-nous point encore les noms dans pluſieurs livres anciens, ſoit pour la Philoſophie, ſoit pour l'Hiſtoire? Il eſt vrai pourtant, qu'à la réſerve de ce que l'Ecriture Sainte nous apprend de l'origine & de l'accroiſſement de la nation des Juifs, tout ce qui s'eſt paſſé dans le reſte du monde avant la guerre de Troye, eſt ou comme enſeveli dans l'obſcurité des temps, ou enveloppé de tant de fables, ou ſi deſtitué de témoignages, par là perte que nous avons faite des Ecrivains de ce temps-là, qu'il eſt impoſſible d'en juger ſur le peu de lumiere que nous en avons. Car pour les Fragmens de Manethon, qui avoit écrit les Antiquitez d'Egypte, la Rélation que Juſtin nous fait de l'Empire des Scythes, ce que nous liſons de divers autres Empires dans Herodote & dans Diodore de Sicile, & l'Hiſtoire enfin que nous avons de la Chine, tout cela va ſi loin au-delà des périodes des temps qui nous ſont marquez dans les Saintes Ecritures, que cela ne mérite pas que nous nous y arrêtions. C'eſt même cette grande contrarieté de tous

ces calculs avec ceux des Livres Divins, qui fut cause, après que la plus grande partie du monde eût embrassé la Religion Chrêtienne, qu'on supprima un fort grand nombre d'anciens Ecrivains. Salomon nous apprend que dès son temps même *il n'y avoit point de fin à faire des livres.* Et pour peu qu'on fasse attention à la diversité & à la grandeur des matieres qui sont traitées dans le Livre de Job, que plusieurs Sçavans croyent plus ancien que Moyse, & qu'on prenne garde à la maniere dont il est écrit, on n'aura pas de peine à juger qu'il doit avoir été fait dans un temps & dans un pays, qui ne manquoit ni de livres, ni d'érudition: cependant Job y parle des Anciens & de leur sagesse, de la même maniere que nous en parlons aujourd'hui.

Mais quand il se trouveroit des gens assès hardis pour soûtenir qu'il n'y a eu que fort peu de livres avant ceux qui sont venus jusques à nous, ou ceux dont nous connoissons les noms, on ne pourroit pourtant pas inferer de là qu'il y ait eu peu de connoissance & peu de sçavoir dans ces prémiers temps dont ils font si peu de cas. Car j'avouë bien que les livres peuvent beaucoup contribuer à rendre les gens habiles, & à faire que la science soit moins rare & plus répanduë dans un pays; mais je doute fort qu'ils soient absolu-

ment

ment néceſſaires, ou d'une fort grande utilité, ſi ce n'eſt pour l'Hiſtoire & pour les Annales des temps: encore n'ont-ils pas été ſi néceſſaires pour cela qu'on n'ait bien pû s'en paſſer, pàr le ſoin & l'exactitude de la Tradition, qui s'eſt conſervée par une longue ſucceſſion dans certaines familles, où elle paſſoit des peres aux enfans. Ainſi dans le Mexique & dans le Perou, avant qu'on s'y ſervît encore de l'écriture, on avoit conſervé la connoiſſance des choſes qui s'étoient paſſées parmi ces puiſſantes nations & dans leurs gouvernemens depuis pluſieurs ſiecles. Au-lieu qu'en Irlande, où l'on dit que les livres & les ſciences avoient fleuri avant qu'elles fuſſent encore paſſées en France ou en Angleterre, à peine y reſte-t-il quelques traces de ce qui y eſt arrivé, avant que ce pays eût été conquis par les Anglois, du temps d'Henri II. Ce qui eſt une preuve étonnante, mais en même temps très claire & très forte, qu'il peut aiſément arriver, que le ſçavoir & l'ignorance ſe ſuccedent l'un à l'autre dans un pays, tout de même que la politeſſe & la barbarie; & qu'il y a des pays où l'on conſervera mieux par la ſimple Tradition l'Hiſtoire de ce qui les régarde, que d'autres ne le feront par des livres. Cela fait voir auſſi l'obligation que nous avons à ces ſçavantes langues du Grec & du Latin, ſans leſquelles, autant que j'en puis

ju-

juger, on ne pourroit presque pas sçavoir dans ces pays occidentaux, s'ils ont même été avant cinq ou six cens ans, puisqu'il ne nous resteroit, sans ces langues-là, aucun monument des choses qui y sont arrivées au-delà de cinq à six siecles.

Il est vrai que dans l'Orient il semble que ç'ait été une coûtume générale, que les Prêtres dans chaque pays ayent été comme les dépositaires & les gardiens tant des sciences que de l'histoire, soit qu'ils se soient appliquez & consacrez à cette étude de leur propre mouvement, ou qu'ils en ayent réçû la charge de leurs Souverains. Il n'y a eu que la Chine où cette commission a été donnée à certains Ministres d'Etat, qui étoient ou choisis, ou continuez, par chaque Roi à son avenement à la couronne, pour tenir un régistre exact des temps & des événémens les plus rémarquables sous chaque regne. Mais dans l'Ethiopie, dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans la Perse, dans la Syrie, & dans la Judée il n'y a eu que des Prêtres à qui cette commission ait été donnée, & ils n'y ont pas apporté moins de soin & d'application, qu'à l'étude des sciences en général, & & de la Philosophie en particulier, qui ont passé par succession d'un siecle à l'autre. S'ils l'ont fait par le moyen des livres, ou seulement par tradition, ou s'ils se sont servis de tous

tous les deux, c'eſt ſur quoi je ne voudrois rien affirmer : mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que ces anciens colleges ou ſocietez de Prêtres étoient comme de grands réſervoirs, ou de vaſtes & profonds étangs, dans leſquels venoient ſe rendre, comme par autant de ruiſſeaux, les ſciences & les découvertes qui ſe faiſoient dans chaque ſiecle par tout ce qu'il y avoit de grands génies & d'eſprits tranſcendans. Ainſi il ne ſe perdoit rien de ce riche thréſor des ſciences, parce qu'on avoit rendu auſſi aiſé le moyen de conſerver toutes les découvertes qui ſe faiſoient ſoit pour les ſciences, ſoit pour le gouvernement des Etats, qu'il eſt rare & difficile de trouver dans le monde des gens qui ſoient capables de les faire.

C'eſt dans ces terroirs que furent plantées & cultivées, comme autant d'admirables plantes, toutes ces ſciences, l'Aſtronomie, l'Aſtrologie, la Magie, la Géometrie, la Phyſique, & l'Hiſtoire ancienne : & c'eſt de ces ſources qu'Orphée, Homere, Lycurgue, Pythagore, Platon, & quantité d'autres Anciens ont puiſé, de l'aveu de tout le monde, ces grandes connoiſſances & cette profonde érudition, qui les ont rendus ſi célébres à la poſterité. Je mets de la différence entre ces deux choſes, la ſcience & l'érudition : & j'entens proprement par la ſcience, la connoiſſance

ſance des choſes qui ſont généralement réçûës pour véritables, tant parmi ceux qui les ont enſeignées les prémiers, que parmi ceux à qui elles ont été enſeignées: au-lieu que ce que j'appelle érudition, c'eſt proprement la différence des opinions qu'il y a eu ſur une matiere dans tous les ſiecles, & les diſputes qui y ont été agitées: ce qui fait qu'il y a autant de l'une dans le monde, qu'il s'y en void peu de l'autre.

Pour juger maintenant leſquels des deux, ou des Anciens, ou des Modernes, ont fait le plus de progrès dans la recherche & la découverte de ce vaſte pays de la vérité & de la nature, il ne ſera pas hors de propos d'examiner de quels guides ils ſe ſont ſervis les uns & les autres, & la peine qu'ils ſe ſont tous donnée dans une ſi noble pourſuite.

Ceux qui ſe conſacrent aujourd'hui à l'étude, ont d'ordinaire leur récours aux Univerſitez qu'ils trouvent dans leur pays; & quelques-uns viſitent celles des pays étrangers qui ſont le plus à leur bienſeance, mais c'eſt plûtôt pour chercher des livres, que des hommes qu'ils veuillent prendre pour leurs guides; bien-que ceux-ci ſoient des maîtres vivans, & que ceux-là ne ſoient que des maîtres morts; ſemblables à ces ſtatuës, ſur la main deſquelles on trouve une inſcription, qui montre le droit chemin ſur la route où

l'on

l'on eſt, mais qui n'avertit pas des détours qu'il y aura bien-tôt à prendre, ne réſout point les doutes qu'on pourra avoir, ni ne répond aux queſtions qu'il pourra y avoir à faire, comme feroit un guide qui a ſouvent paſſé & repaſſé par ces chemins, & qui les connoit comme il ſçait de quelle grandeur eſt ſa chambre. Quels ſont ces guides morts que nous cherchons dans nôtre voyage? Ce ne ſont tout-au-plus qu'un petit nombre d'Auteurs qui nous ſont reſtez de cette grande multitude d'Ecrivains, ſoit Grecs, ſoit Latins, qui ont fleuri depuis le temps d'Hippocrate juſques à Marc-Antonin, ce qui ne fait gueres plus de ſix cens ans. Je ne connois pas un Ecrivain qui ait vêcu avant ce temps-là, ſi on en excepte quelques Poëtes, & les Auteurs de quelques Fables & de quelques Epîtres; j'en connois même fort peu après ce temps-là qui puiſſent paſſer pour Auteurs, & qui n'ayent été ou des Copiſtes ou des Interpretes des Anciens. Mais conſidérons maintenant à quelles ſources les Anciens ſont allez puiſer, & la peine qu'ils ſe ſont donnée pour cela. C'eſt une choſe reconnuë de tout le monde, que Thalès & Pythagore ont été les deux fondateurs de la Philoſophie des Grecs; le prémier a été l'Auteur de la Secte qu'on a appellée *Ionique*, & le ſecond de celle qui a eu le nom d'*Italique*. De ces deux

deux Sectes de Philosophes sont venuës toutes les autres, qui ont été si fameuses dans la Gréce & à Rome. Thalès a été le prémier des *Sophis* ou *Sages* de Gréce, & l'on dit que ce qu'il sçavoit dans l'Astronomie, dans la Géometrie, dans l'Astrologie, & dans la Théologie, il l'avoit appris dans les voyages qu'il avoit faits de Milet, son pays natal, en Egypte, en Phénicie, dans l'Ile de Crete, & à Delphes. Pour ce qui est de Pythagore, on peut dire qu'il a été le pere des Philosophes, aussi-bien que des vertus, puisque ce fût lui qui le prémier prit par modestie le nom de *Philosophe*, qui veut dire *un amateur de la sagesse*; au-lieu de celui de *Sage*, qui avoit été jusqu'alors le titre ordinaire des personnes de sa profession. Ce fut lui encore qui donna les noms aux quatre vertus cardinales, & qui les mit dans l'ordre & dans l'arrangement qu'elles ont toûjours retenu depuis. Ces deux grands hommes n'ont laissé aucun Ecrit de leur façon: car pour ces *Vers d'or*, comme on les appelle, qui passent dans le monde sous le nom de Pythagore, ils sont généralement réconnus de tous les Sçavans pour faux & supposez; de même que divers autres Fragmens des Sibylles ou des anciens Poëtes, & quelques autres Poëmes tous entiers qui courent sous le nom de quelques Auteurs anciens. On

ne

ne convient pas même si ce Philosophe a rien laissé par écrit à ses disciples & aux hommes qui ont vêcu de son temps; ou si tout ce qu'ils ont appris de lui, ils ne l'ont pas appris de sa bouche, & s'il n'a pas été confié à leur memoire, & si tout ce qui est resté de lui dans les siecles suivans, ne s'est pas conservé par tradition. Mais soit qu'il y ait eu des Ecrits de ces Philosophes, ou qu'il n'y en ait pas eu, il est toûjours vrai qu'ils ont été les fontaines d'où les Philosophes de Gréce, qui sont venus après eux, ont puisé toutes ces belles sciences, qu'ils ont ensuite fait couler parmi les Sçavans, & que c'est de là qu'ils ont tiré dequoi composer ce grand nombre d'Ecrits de tant de différentes Sectes, qui ont couru par tout le monde sous le nom général de Philosophes.

Comme ç'ont été là les guides qui ont été pris & choisis par ceux que nous appellons *les Anciens*, ces prémiers avoient été aussi guidez & conduits par d'autres qui les avoient précedez, & sur la recherche desquels ils avoient fondé eux-mêmes les leurs.

Il n'y a rien dont on convienne davantage que de ceci, qui est, que tout le sçavoir des Grecs étoit venu originellement d'Egypte, ou de Phénicie: mais on ne sçauroit dire positivement si les Egyptiens & les Phéniciens, parmi lesquels les sciences florissoient, n'a-

n'avoient pas appris ce qu'ils ſçavoient de plus beau par le commerce qu'ils avoient eu avec les Ethiopiens, les Chaldéens, les Arabes, & les Indiens; ce que j'aurois beaucoup de penchant à croire, car nous voyons que les Grecs ont été fort curieux de voyager en ces pays-là, pour y aller chercher ces mines d'or, & en remporter chès eux les richeſſes des ſciences. Et pour ne rien dire des voyages d'Orphée, de Muſée, de Lycurgue, de Thalès, de Solon, de Democrite, d'Herodote, de Platon, & du Sophiſte Apollonius, qui n'a été que le ſinge des anciens Philoſophes, je me contenterai des voyages de Pythagore, qui ſemble avoir été celui de tous les Philoſophes, qui a porté le plus loin ſa curioſité pour les ſciences, & qui a été auſſi celui qui a rapporté de tous ſes voyages de plus grandes richeſſes dans ſon pays. Il alla prémierement en Egypte, où il s'arrêta durant l'eſpace de vingt-deux ans, appliqué à l'étude, & fréquentant divers colleges de Prêtres, qui étoient à Memphis, à Thebes, & à Heliopolis. Il ſe fit initier dans tous leurs myſteres & dans tous leurs ordres, pour avoir l'avantage d'être admis à leurs inſtructions, & d'y apprendre les ſciences, qui floriſſoient alors en Egypte. Il paſſa douze années dans Babylone, pour étudier ſous les Prêtres ou les *Mages* des

Chal-

Chaldéens. Et après avoir fait un ſi long ſejour dans ces deux Royaumes, célébres depuis long temps par les ſciences, & dans leſquels on a dit qu'il avoit recueuilli les obſervations, qui avoient été l'ouvrage de pluſieurs ſiecles, il voyagea encore pour le même deſſein en Ethiopie, en Arabie, dans les Indes, dans l'Ile de Crete, & à Delphes, & il viſita tous les Oracles qui étoient les plus célébres dans tous ces pays.

Pour ſçavoir plus préciſément quelle ſorte d'hommes c'étoient que Pythagore alloit chercher ſi loin, je n'ai qu'à rapporter ici en abbrégé ce que des Hiſtoires fort anciennes nous apprennent des *Brachmanes* des Indes, qui ſont en ce pays-là ceux qui ont été appellez ailleurs du nom de *Sçavans*, ou de *Sages*, ſi connu dans les Hiſtoires. Ces *Brachmanes* étoient tous d'une même race ou d'une même tribu, qui ſe conſervoit toûjours pure & ſéparée des autres, & ne s'allioit jamais avec elles. Ils ſe conſacroient uniquement au ſervice de Dieu, à l'étude de la ſageſſe & des choſes naturelles, & à pouvoir donner de bons avis à leurs Princes, qui leur faiſoient ſouvent l'honneur de les conſulter. Ils ne ſe contentoient pas de donner à leurs enfans une bonne nourriture, ils en prenoient encore tous les ſoins poſſibles dès leur naiſſance, & même dès leur conception:

car lorſqu'ils connoiſſoient qu'une femme de leur tribu étoit groſſe, on la faiſoit d'abord vivre par régime, & on lui aſſignoit un entrétien particulier : on prenoit ſoin de la divertir, on tenoit ſon eſprit dans la meilleure aſſiette qu'il étoit poſſible, & on régloit les heures de ſon ſommeil pendant tout le temps de ſa groſſeſſe. Jamais les Grecs, avec toute la fineſſe de leur eſprit & toutes les précautions de leurs Legiſlateurs, n'ont porté la choſe ſi loin ; ils ſe ſont contentez de prendre ſoin de leurs enfans après leur naiſſance, mais jamais devant. Ces ſoins ſi particuliers que les *Brachmanes* prenoient pour donner à leurs enfans une naiſſance heureuſe, ils les leur continuoient avec la même application pour les bien éléver : ils les tenoient dans les études & ſous la diſcipline de leurs Colleges, ou dans des lieux retirez du commerce du monde, comme dans les bois & à la campagne, l'eſpace de trente-ſept ans. Ils n'avoient rien d'écrit ni de leurs régles, ni de leur doctrine, c'étoit ſeulement par tradition qu'elles ſe conſervoient parmi eux, & qu'elles paſſoient d'une génération à l'autre. Leurs opinions ſur la Philoſophie naturelle étoient, que le monde eſt rond, qu'il a eu un commencement, & qu'il aura une fin, mais qu'il y avoit un temps preſque infini qu'il avoit commencé, & qu'il auroit encore une du-

rée

rée immenſe. Ils réconnoiſſoient que celui qui avoit fait le monde eſt un Eſprit, ou une ſouveraine Intelligence, qui pénétre tout l'univers, & qui eſt répanduë dans toutes ſes parties. Ils tenoient la metempſycoſe, c'eſt-à-dire, le paſſage des ames d'un corps dans un autre après la mort du prémier; & quelques-uns ont parlé des différentes demeures des enfers, d'une maniere à-peu-près ſemblable aux fictions de Platon & de ſon Ecole. Leur Philoſophie morale conſiſtoit principalement à prévenir les deſordres & les déréglemens du corps, parce qu'ils les régardoient comme le principe & l'origine des paſſions de l'ame. Ils s'étudioient extremement à bien compoſer leur eſprit, & à éloigner d'eux tout ce qui auroit pû les chagriner, ou leur donner de l'inquietude; régardans les déplaiſirs, que le paſſé ou que l'avenir jettent dans nôtre ame, comme des ſonges & des rêveries. Ils mépriſoient également la vie & la mort, le plaiſir & la peine, & ils croyoient que c'étoient tout-au-plus des choſes purement indifférentes. Ils faiſoient profeſſion d'une juſtice fort exacte & exemplaire; & ils gardoient une ſi grande tempérance, qu'ils vivoient de racines ou d'herbes, & ne mangeoient rien qui eût vie. S'il leur arrivoit de tomber dans quelque maladie, ils régardoient tellement cela comme

une marque d'intempérance, que souvent ils en mouroient de honte & de déplaisir: mais nonobstant une vie si austere & si rigide il s'en est trouvé plusieurs parmi eux qui ont vêcu jusqu'à deux cens ans.

La sagesse de ces *Brachmanes* étoit en si grande réputation, que leurs Rois en ont souvent appellé plusieurs pour être à la suite de la Cour, afin de les consulter dans les occasions, sur-tout pour récévoir leurs instructions dans les choses qui régardoient la justice & la pieté: & ce fut dans ces vûës-là que Calanus & quelques autres suivirent l'armée d'Alexandre, après la défaite de l'un de leurs Rois. Ce qu'on nous rapporte de leurs opérations magiques est si étonnant & si merveilleux, qu'il faut ou le réjetter entierement comme des fables, ou ne condamner pas tout-à-fait de fausseté les prodiges de cette nature que nous lisons dans les dernieres Relations des Indes. Mais ce qu'il y avoit en eux de plus surprenant, c'étoit la constance & la fermeté de leur ame, à souffrir toute sorte de maux & de peines, & à récévoir la mort. On en a vû qui se sont tenus plusieurs jours de suite sans se rémuër du tout, les uns debout, les autres assis, & d'autres couchez aux rayons ardens du soleil. Il y en a qui ont passé les nuits entieres tous droits sur un pied, tenans une grosse piece de bois ou une grosse pier-

re

re entre leurs mains, ſans ſe rémuër ; ce qui vrai-ſemblablement étoit parmi eux une eſpece de pénitence. Souvent ils abbregeoient eux-mêmes leur vie de leur propre mouvement, & d'ordinaire ils ſe ſervoient du feu pour cela ; les uns ennuyez de leur maladie ; d'autres pour quelque malheur qui leur étoit arrivé ; & d'autres ſimplement parce qu'ils étoient las de vivre. Ainſi Calanus, du temps d'Alexandre, ſe brûla lui-même publiquement, parce qu'il commençoit à ſe ſentir vieux & infirme : & Zormanochages, du temps d'Auguſte, fit auſſi la même choſe dans la fleur de ſa vie & dans ſa plus grande proſperité, pour s'empêcher de vivre ſi long temps qu'il pût tomber dans la diſgrace. Tels ont été ces anciens *Brachmanes* des Indes, comme nous l'apprenons des anciennes Rélations qui nous en ont été laiſſées, & qui, ſi on les compare avec celles que la navigation & le commerce nous ont apporté de ces pays-là, nous feront aiſément conjecturer que les *Banjances* d'aujourd'hui ont pris leur origine des *Brachmanes*, & que c'eſt de là que ſont venuës pluſieurs de leurs coûtumes & de leurs opinions, qui ſe trouvent encore aujourd'hui tout-à-fait ſemblables aux leurs, après un eſpace de deux mille années. Il ne doit paroître nullement étrange qu'elles ayent pû s'y conſerver ſi long temps, puiſqu'on void clai-

rement par les Histoires du Perou, du Mexique, de la Chine, & de la Scythie, que les coûtumes, les loix, & les opinions se peuvent conserver durant beaucoup de siecles dans les pays qui ne sont point subjuguez par de nouveaux conquerans. Car pour ne parler maintenant que de la Scythie, il paroît de la description qui en a été faite par Herodote, que les Scythes n'avoient pour toutes maisons que leurs chariots, & qu'ils vivoient communément du lait des jumens, comme on dit que les Tartares le font encore aujourd'hui dans la plûpart de ces grandes regions du Nord.

Il y a beaucoup d'apparence que c'est de ces fameux *Brachmanes* des Indes que Pythagore apprit & porta ensuite dans la Gréce & dans l'Italie la meilleure partie de ce qu'il a jamais sçû dans la Physique & dans la Morale, plûtôt que des Egyptiens, comme on le prétend communément. En effet, je n'ai pas rémarqué que l'opinion de la metempsycose ait été réçûë parmi les Egyptiens, avant le temps de Pythagore. Au contraire on a crû qu'Orphée avoit apporté d'Egypte toute sa Théologie mystique, avec tout ce qu'il a dit du fleuve Styx, de Charon, & des Juges de l'enfer, que les Poëtes, qui sont venus après lui, ont fait entrer dans la religion Payenne, en l'acommodant un peu avec l'hi-

stoire

ſtoire de Thalès de Crete & avec quelques-unes de leurs traditions ; ce qui a été réçû durant long temps par les Grecs & par les Romains. Or il eſt certain que tout cela étoit fort différent de l'opinion que Pythagore enſeignoit du paſſage des ames dans de nouveaux corps ; laquelle, quoiqu'elle ait été enſeignée long temps après lui par les Philoſophes de ſa Secte, n'a pourtant jamais été crûë généralement dans la Gréce, ni dans l'Italie.

Il n'eſt pas auſſi hors d'apparence, que les Egyptiens eux-mêmes n'ayent tiré une bonne partie de ce qu'ils ont ſçû des Indiens ; puiſqu'il a été rémarqué par quelques Auteurs, qu'ils avoient pris beaucoup de choſes des Ethiopiens : & il me ſemble que les Chronologiſtes conviennent aſsès, que les Ethiopiens ont été anciennement une colonie venuë des environs du fleuve Indus, laquelle s'étoit tranſplantée en cette partie de l'Afrique, qui fut dans la ſuite appellée *Ethiopie*, & dans laquelle vrai-ſemblablement ils apporterent avec eux leurs opinions & leurs coûtumes. On dit auſſi que les Phéniciens ont été tout de même une colonie venuë des côtes de la Mer Rouge, qui s'étoient tranſplantez ſur celles de la Méditerranée, d'où la réputation de leur ſageſſe & de leur ſçavoir s'étoit répanduë dans les pays éloignez par le moyen de la navigation.

Pour fortifier encore davantage cette conjecture, que la plûpart des ſciences ſont venuës de ces ſources anciennes & éloignées, je veux dire des Indiens, & peut-être même de la Chine, on peut aſſûrer fort certainement, que quoique nous n'ayons que très peu de connoiſſance de l'hiſtoire des Indes, juſques au temps d'Alexandre, celle de la Chine commence de beaucoup plus loin qu'aucune de celles qui ſe vantent d'antiquité. Les Jeſuites, qui ont fait la Miſſion en ce pays-là, conviennent que les hiſtoires de la Chine commencent depuis plus de quatre mille ans, & qu'elles ſont fondées ſur des témoignages qui paroiſſent ſi clairs & ſi inconteſtables, que ces Religieux eux-mêmes, au-lieu de diſputer de leur vérité, & de leur oppoſer la Chronologie ordinaire de l'Ecriture Sainte, avec laquelle il eſt impoſſible de les accorder, ont eu récours à la Verſion des Septante, dont ils ont tâché de ſauver les ſupputations par la conformité qu'elles ont avec l'hiſtoire de la Chine. Il eſt vrai que nous ignorons quel cours ont eu les ſciences, & à quel dégré d'élevation elles ſont montées dans ce grand Royaume, & dans des ſiecles ſi éloignez; parce qu'un de ſes Rois, qui par une ambition la plus folle qui fut jamais, voulant que l'hiſtoire de ſon pays commençât deſormais par ſon régne,

commanda de brûler généralement tous les livres, excepté ceux qui traitoient de la Médécine & de l'Agriculture: de ſorte que tout ce qui nous eſt reſté de cette ſage & ancienne nation, c'eſt ſeulement ce qui a pû échapper par hazard, ou par l'adreſſe de quelques particuliers, de cette perte publique: & entre ce qu'on a pû ſauver, il s'eſt trouvé une copie d'une hiſtoire des ſucceſſions à la couronne. Cependant, c'eſt une choſe à rémarquer, & qui n'eſt contredite de perſonne, que comme aujourd'hui les Sçavans de la Chine ſont partagez en deux Sectes, ils l'ont été anciennement tout de même. L'une de ces Sectes enſeigne la metempſycoſe; & l'autre l'éternité de la matiere, & elle compare le monde à une grande maſſe de métal, d'où l'on tire inceſſamment beaucoup de pieces, qui reçoivent mille formes différentes, & qui après un certain temps viennent toutes à ſe refondre & à ſe reünir dans la même maſſe. On convient auſſi qu'il y avoit autrefois dans la Chine un grand nombre de livres qui traitoient de la Philoſophie naturelle: que le grand & célébre Confucius a vêcu en un ſiecle proche de celui de Socrate, & qu'il s'étoit propoſé, comme avoit fait ce Philoſophe, de détourner les hommes des vaines & inutiles ſpéculations de la Phyſique, pour s'appliquer à la Morale.

Mais

Mais il y eut cette différence entre ces deux Philosophes, que Socrate avoit, ce semble, principalement pour but le bonheur des particuliers & des familles: au-lieu que Confucius avoit particulierement en vûë de rétablir dans tous les Etats de la Chine le bon ordre, qui s'y étoit toûjours conservé dans l'espace de plusieurs milliers d'années, & qui avoit fait pendant tout ce temps le bonheur de ce grand Empire, qu'on auroit pû appeller fort justement *un gouvernement de Sçavans*, puisqu'il n'y avoit que des Sçavans qui fussent réçûs dans les charges de l'Etat.

Pour moi, je suis fort porté à croire que ce fut dans ces pays éloignez non seulement que Pythagore apprit ses prémiers principes, soit de Physique, soit de Morale; mais que ce fut aussi des mêmes sources que Democrite, qui avoit voyagé en Egypte, dans la Chaldée, & dans les Indes, puisa ses opinions, qui furent ensuite embrassées par Epicure: & que long temps avant eux Lycurgue, qui avoit aussi voyagé dans les Indes, en avoit rapporté les principes, d'où il avoit formé ces loix & cette sage Politique, qui lui ont acquis tant de réputation dans le monde.

En effet, si on prend garde à ce que nous venons de rapporter des anciens Indiens, & du sçavoir & des opinions des Chinois,

il ſera aiſé de trouver parmi eux les ſémences de toutes les productions & de toutes les inſtitutions que nous avons vûës chès les Grecs: par exemple, tout ce qu'enſeignoit Pythagore, la metempſycoſe, les quatre vertus cardinales, le long ſilence qu'il récommandoit à ſes diſciples, l'uſage de conſerver leurs doctrines par la Tradition plûtôt que par des Ecrits, la défenſe de manger d'aucune eſpece d'animaux. On y verra les opinions de Democrite, comme l'éternité de la matiere, avec ce changement perpétuel de formes qu'elle réçoit ſucceſſivement, l'indolence du corps, & la tranquillité de l'eſprit. On trouvera que c'eſt encore des Indiens que Lycurgue a pris ces loix, qui régloient ſi exactement l'éducation des enfans, la ſobrieté dans le manger & dans le boire, l'application au travail, & la patience dans les maux, le mépris de la vie, l'uſage de l'or & de l'argent, qu'il reſtraignoit uniquement à l'ornement & au ſervice des temples, la défenſe d'avoir du commerce avec les étrangers, & telles autres inſtitutions qu'il avoit établies parmi les Lacedemoniens, & qui étoient fort différentes de toutes celles que les Grecs ont jamais pû imaginer.

On régardera peut-être comme un paradoxe, que je veuille faire deſcendre le ſçavoir de ces peuples, qu'on a traitez communément

nément de *barbares* & de *grossiers* : & il est vrai qu'à parler généralement les Orientaux ont eu quelque chose de rude & de peu poli, parce qu'ils faisoient toute leur occupation de l'Agriculture, de la Méchanique, & du Négoce. Mais cela n'a pas empêché qu'il n'y ait eu certaines races particulieres, qui de pere en fils tournoient toutes leurs pensées & tous leurs travaux du côté des sciences, & qu'elles n'ayent été toutes telles que nous venons de les voir dépeintes, ce qui les a fait tant estimer. Et il faut d'autant moins en être surpris, que la même chose s'est vûë chès les Gaulois, chès les Goths, & chès les habitans même du Perou; car il y a eu dans toutes ces nations de ces sortes de races particulieres, qui se sont toûjours distinguées par leur érudition; les *Druïdes*, les *Bardes*, les *Amautas*, les *Runers*, & tels autres noms barbares.

D'ailleurs, je ne vois pas qu'on puisse trouver des circonstances plus favorables dans un pays pour y faciliter l'accroissement des sciences, qu'une exacte sobrieté dans les races, un air pur, un climat temperé, & une longue paix dans le gouvernement. Or tout cela s'est rencontré dans ces pays Orientaux, plus que dans aucun autre pays du monde, avant que les Tartares eussent étendu leurs conquêtes dans les Indes & dans la Chine, comme ils l'ont fait en ces derniers siecles. En tout

cas,

cas, il me doit être auſſi permis de faire deſcendre de ces pays-là une bonne partie des ſciences, que de faire paſſer, comme quelques curieux ont fait, le jeu des échecs des Indes en Europe par deux différentes routes: l'une de la Perſe dans la Gréce, & l'autre de l'Arabie en Afrique, & de là dans l'Eſpagne.

Je penſe donc qu'il me doit être permis pour le moins d'en dire autant, afin de donner une idée de ce que ces Sages & ces Sçavans ont été, ou qu'ils ont pû être à ceux que nous appellons *les Anciens*, & auxquels ces autres-là ont été anciens, comme ils le ſont eux-mêmes à nôtre égard. Pour ceux-ci, il n'eſt pas mal-aiſé de ſçavoir ce qu'ils ont été. Les Grecs les plus anciens que nous connoiſſions après Lycurgue, qui a été certainement un grand Philoſophe, auſſi-bien qu'un grand Legiſlateur, ont été les ſept Sages. On peut joindre à ceux-là ce grand nombre de Sophiſtes, qui ſuivoient, dit-on, la cour de Créſus, tandis que ce Prince fut dans ſa grande proſperité. Pour ce qui régarde les ſept Sages, il n'y a preſque pas lieu de douter que quelques-uns d'entre eux n'ayent apporté leur ſcience de l'Egypte & de la Phénicie dans la Gréce, particulierement l'Aſtronomie & l'Aſtrologie, la Géometrie & l'Arithmetique. Ils furent ſuivis peu de temps après par Pythagore, qui ſemble avoir été le pré-

mier

mier qui a enseigné la Physique & la Morale, & qui laissa un grand nombre de disciples dans la Gréce & dans l'Italie. Mais nous n'avons pas un seul Traité qu'ils ayent composé ; Hippocrate, Platon, & Xénophon sont les prémiers Philosophes, dont les productions se soient garenties des injures du temps : mais on ne doit pas inferer qu'il n'y ait pas eu avant eux des Sages & des Sçavans dans la Gréce, sous ombre qu'ils sont les plus anciens dont nous ayons des Ecrits. Si nous prenons la peine de le bien examiner, nous trouverons par les caractéres qui nous ont été donnez des anciens Sages de Gréce, qu'ils ont été beaucoup plus grands hommes que tous ceux-là. Ils étoient généralement les Princes & les Legislateurs de leurs pays, ou du moins il n'avoit tenu qu'à eux de l'être, puisqu'ils en étoient priez & sollicitez par leurs compatriotes & par d'autres peuples, qui souhaitoient de réformer les loix & les coûtumes de leur gouvernement sur le plan & sur le modelle de celles de ces fameux Sages. Ils étoient, outre cela, d'excellens Poëtes & de très habiles Médécins ; & ils avoient une si vaste connoissance des choses de la nature, qu'ils ont prédit non seulement des éclipses, mais aussi des tremblemens de terre, des orages sur mer, de grandes secheresses, des pestes, l'abon-

l'abondance & la disette de certains fruits & de certains grains; pour ne rien dire ici de cette puissance magique qu'on a dit que quelques-uns d'eux avoient, comme de calmer les tempêtes, de donner un doux & bon vent, d'appaiser les séditions populaires, de faire cesser les maladies contagieuses. Tous ces préjugez qu'on avoit en leur faveur, soit qu'ils fussent fondez, ou non, ne pouvoient que les faire extraordinairement considerer en leur temps, & les rendre fort célébres à la posterité.

Cela étant, il est aisé de juger si les Ecrivains de ces derniers temps ont de meilleurs guides, que les Anciens n'en ont eu; & si l'amour & l'application, qu'ils ont pour les sciences, l'emporte sur les soins & les peines que les Anciens se sont donné pour cela. Quoiqu'il en soit, il est assès évident que tous les avantages, qu'on peut tirer des Anciens & de leurs lumieres, ne sçauroient être plus grands que ceux qu'ils tiroient eux-mêmes des Sages & des Sçavans, qui les avoient précédez.

Mais après tout, je ne sçai si cette haute élevation, où l'on void en certains temps monter les sciences, à-peu-près comme on void dans le monde l'élevation des Empires, n'a pas été purement l'effet de la force & de la grandeur de certains génies particu-

liers, qui se sont rencontrez dans un siecle; au-lieu d'en aller chercher les causes plus loin, & dire qu'elles sont parvenuës à ce dégré d'élevation peu-à-peu & par succession de temps; ou s'il ne vaudroit pas mieux dire que ce sont des chefs-d'œuvres de la nature, plûtôt que des productions de l'art. C'est ainsi que les conquêtes de Ninus & de Semiramis, d'Alexandre & de Tamerlan, qui sont les plus extraordinaires & les plus étonnantes dont les Histoires ayent parlé, ont été portées à leur plus haut dégré par ces conquerans eux-mêmes qui les ont commencées; & bien loin qu'elles ayent été augmentées par leurs successeurs, il n'y en a pas un seul qui ait été capable de les maintenir: elles ont au contraire diminué entre les mains de tous ceux en qui elles ont passé, ou elles ont été partagées entre plusieurs, qui se sont trouvez de grands Princes, quoiqu'ils n'eussent chacun qu'une petite portion des débris de ces prémiers Empires, jusqu'à ce qu'avec le temps tout cela est achevé de tomber, ou s'est entierement confondu dans le changement des noms, des formes des gouvernemens, & des familles qui sont montées sur le throne.

On peut dire que c'est précisément le sort qu'ont eu les sciences dans cette grande élevation où l'Histoire nous apprend qu'elles ont

ont été portées. Thalès, Pythagore, Democrite, Hippocrate, Platon, Aristote, Epicure ont été les prémiers, qui comme des conquerans ont triomphé de l'ignorance du monde, & qui ont fait de plus grands progrès dans les différens Empires des sciences, que n'en ont pû maintenir leurs successeurs, qui n'ont pas porté leur ambition gueres plus loin que de pouvoir apprendre ce que ces prémiers avoient enseigné, & de ne laisser pas perdre ce que ces grands hommes avoient inventé, & qui n'étans pas capables de rassembler dans leur esprit une érudition si vaste, se sont fait Auteurs par quelques Fragmens qu'ils en ont pû ramasser, ou par des Commentaires qu'ils ont fait sur leur doctrine, pour tracer autant de copies qu'ils ont pû de ces rares originaux.

J'ai crû durant long temps que ces différentes qualitez, qui font les hommes habiles dans la conduite des affaires, soit publiques, soit particulieres, comme est l'intelligence & la prudence, venoient directement de ce peu de bon sens qu'ils apportent avec eux en venant au monde, & qu'il falloit attribuer au défaut de la conception ou de la naissance le malheur que d'autres ont de n'avoir pas naturellement le sens & le jugement si bon: selon la pensée de ce Poëte, qui a dit, que l'Auteur de la nature avoit fait d'abord à

chacun un présent de tout ce qu'il pourroit jamais sçavoir:

—— dixitque semel nascentibus Auctor
Quidquid scire licet ——

Et quoique cela puisse être augmenté ou diminué par les différences qui peuvent se rencontrer dans l'éducation, dans les études, dans les conversations, & dans les emplois, on ne pourroit pourtant pas aller beaucoup au-delà de la force & de la capacité naturelle de l'esprit: à-peu-près, comme on ne peut ni prolonger ni abbreger la vie, par la force ou par la foiblesse de l'humide radical, au-delà des bornes qui lui ont été marquées.

Si ces spéculations sont véritables, je ne vois pas quel avantage l'érudition & le sçavoir des Auteurs modernes pourra tirer de la science des Anciens: vû sur-tout qu'il peut bien être qu'ils y perdent plus qu'ils n'y gagnent; & que leur esprit s'affoiblit & se rétrecit à force de vouloir se conformer à celui des autres, & qu'ils sont beaucoup moins sçavans de leur chef, parce qu'ils se contentent de ce que les autres ont sçû avant eux. Ainsi un homme, qui ne s'applique qu'à traduire les Poëtes, ne sera jamais Poëte lui-même; comme celui-là ne sera jamais un bon Peintre, qui ne fait que copier les tableaux & les peintures des autres. Il en est de ces

sor-

ſortes de gens comme d'un homme, qui s'étant accoûtumé à ne nager qu'avec du liege, n'eſt jamais habile à nager; & comme ces gens qui ſe fians à la charité des autres, au-lieu de bien travailler & d'acquerir de l'induſtrie, ſont toûjours pauvres & miſerables. Je ne voudrois pas même aſſûrer qu'une trop grande lecture ne puiſſe rétrecir l'imagination dans un homme qui naturellement l'auroit belle & étenduë, & que cette grande abondance de choſes qu'il trouve dans les livres n'étouffe en quelque maniere ſes propres penſées, & ne jette dans ſon eſprit une confuſion & un embarras qui le rend moins capable d'inventer, comme pour vouloir mettre trop de bois au feu on l'empêche de s'allumer. Le feu de l'eſprit s'augmente par l'exercice, comme le corps acquiert plus de chaleur par le mouvement, que par les habits; & même cette chaleur étrangere, que le corps acquiert à force d'être bien couvert, ne fait que le rendre plus délicat & beaucoup moins ſain. Qu'on le prenne comme on voudra, ſi nous ſommes effectivement des nains, nous ne ſerons jamais autres, quoique nous nous mettions ſur les épaules d'un géant, & lors même que nous ſerons ſi élevez, nôtre vûë ne portera pas ſi loin que la ſienne, ſi nous ne régardons qu'autour de nous, ou ſi nos yeux s'éblouïſſent en régar-

dant de si haut, comme cela arrive souvent par la foiblesse du cœur ou de la tête.

Il en est de la grandeur de l'ame à-peu-près comme de celle du corps, elle n'est jamais absolument la même en chaque personne, les uns sont plus grands, & les autres plus petits, sans qu'on s'arrête à ces différences, & qu'on témoigne en avoir le moindre étonnement: mais parce qu'il y a ou qu'il y a eu autrefois des nains, il ne s'ensuit pas qu'il y en doive avoir en chaque siecle & en tout pays; comme aussi on ne pourroit pas conclurre qu'il n'y en a jamais eu, parce qu'il n'y en a plus, & qu'on n'en a jamais rencontré aucun. Comme je suis donc persuadé qu'il y a pû avoir des géans en certains temps & en certains pays, d'une telle hauteur qu'il ne s'est peut-être pas rencontré en plusieurs milliers d'années, ou dans d'autres pays, des hommes de cette taille; pourquoi ne pourroit-il pas aussi y avoir eu des géans en esprit & en science, d'une si prodigieuse grandeur qu'ils n'ont pû trouver leurs égaux en aucun pays du monde & dans tous les siecles qui les ont suivis? Je suis assûré que c'est là l'idée que Lucrece avoit d'Epicure, & le jugement qu'il en a fait, & qu'il le régardoit comme un vrai prodige d'invention & de science, & tel qu'il n'avoit jamais eu avant lui ni n'auroit après lui de pareil. Je

ne

ne vois pas pourquoi on ne dira pas la même chose de quelques autres Anciens, qui chacun dans son genre n'ont pas eu moins de grandes qualitez que lui, & n'ont pas été moins célébres, quoiqu'ils ayent tous pris des routes fort différentes. Parce qu'on void à Amboise une tête de cerf d'une grosseur prodigieuse, & à Montmorenci une table faite de planches de vigne, est-il nécessaire qu'il se trouve dans chaque siecle & dans chaque forêt des têtes de cerf de cette grosseur, ou une semblable vigne dans tous les vignobles; ou faut-il que les productions de la nature, de quelque espece qu'elles soient, se ressemblent toûjours parfaitement, sous prétexte que la nature est toûjours la même? Il y peut avoir, en effet, un grand nombre de circonstances qui concourent toutes ensemble à faire une production, qui ne se rencontreront pas dans une autre, en tout un siecle, ni en plusieurs siecles. Pour faire un gros arbre il faut qu'il y ait dans le pépin d'où il se forme une certaine vigueur naturelle, qui ne procéde pas seulement de la nature de son espece, mais aussi de la perfection & de la vigueur de l'arbre qui l'a produit: il faut qu'il se trouve dans cet endroit de la terre, où il a été sémé & où il a poussé son prémier germe, je ne sçai quelle vertu & quelle force, qui ne se rencontre pas aisément

ailleurs : il faut que le terroir ait une proprieté particuliere pour cette eſpece d'arbres ; cela dépend encore de l'eau & de la nature de l'écorce ; car, ſelon que l'eau viendra à lui manquer ou non & qu'il aura l'écorce bonne ou mauvaiſe, il croîtra beaucoup, ou il demeurera petit : enfin cela dépend de la qualité des ſaiſons, ſelon qu'elles lui ſont ou favorables ou contraires, juſques à ce qu'il ſoit tellement crû qu'il puiſſe s'en paſſer, ſans en récévoir un grand préjudice. Toutes ces choſes, & peut-être encore pluſieurs autres, ſe trouvans jointes à la bonté du climat, qui ſera fort propre pour cette ſorte d'arbres, il ſe formera avec le temps, ſelon l'eſpece que ce ſera, un chêne, un figuier, un plane, qui méritera d'être mis dans l'Hiſtoire, & qui ne trouvera peut-être pas ſon égal dans tous les autres pays du monde, ni dans toute la durée des ſiecles.

S'il peut donc arriver que tant de choſes concourent toutes enſemble à la groſſeur prodigieuſe d'un arbre ou d'un animal, pourquoi ne pourra-t-il pas auſſi arriver quelque choſe de ſemblable en quelque pays & dans quelque ſiecle pour la production d'un grand génie & d'un eſprit extraordinaire ? Ne peut-il pas y avoir eu autrefois dans la Gréce & dans l'Italie de ſi grands prodiges d'imagination & de ſcience en Philoſophie, en Ma-

thé-

thématique, en Médécine, en l'Art Oratoire, & dans la Poësie, que depuis ce temps il ne s'est trouvé personne qui en approchât, comme il est certain qu'il y a eu dans l'Antiquité de si grands maîtres dans la Peinture, dans la Sculpture, & dans l'Architecture, qu'ils n'ont jamais eu depuis leurs égaux?

Les sciences & les arts ont, pour ainsi dire, leurs cercles & leurs périodes en certains pays; & tout le monde convient qu'ils ont eu leur cours de l'Orient à l'Occident, qu'ils ont commencé dans la Chaldée & dans l'Egypte, & que de là ils sont passez dans la Gréce, & de la Gréce à Rome, où ils ont été long temps comme ensévelis, jusqu'à ce que plusieurs siecles après on les a vû comme renaître de leurs cendres & s'étendre tout de nouveau dans l'Italie & dans les autres provinces les plus occidentales de l'Europe. Dans le temps que la Chaldée & l'Egypte possedoient les sciences & la politesse, l'ignorance & la barbarie regnoient dans la Gréce & dans l'Italie, comme elles regnent depuis long temps dans l'Egypte & dans la Syrie. Et quand les arts & les sciences ont fleuri dans Rome, les Gaules, l'Allemagne, & l'Angleterre étoient dans une aussi noire ignorance & dans une aussi grande barbarie, que le sont aujourd'hui la Gréce & la Turquie.

Ces grands & surprénans changemens sont arrivez en tous ces pays & d'un siecle à l'autre, par les révolutions générales des Gouvernemens & des Empires; par les ravages & les désolations que les armées y ont faites; par les horribles cruautez que les vainqueurs y ont exercées; par la perte de la liberté, dont on a dépouillé les peuples; dans quelques pays particuliers par d'effroyables inondations, qui ont tout ruiné & tout emporté; & enfin dans quelques autres, par les funestes ravages que la peste y avoit faits. Toutes ces sortes d'accidens font de si étranges effets dans un pays, que ce ne sont plus quelquefois que des deserts & des solitudes, & s'il leur arrive de se relever, ils reviennent de si bas & par de si foibles commencemens, qu'on diroit que ce sont des terres créées depuis peu, & que le genre humain ne fait que commencer à se multiplier, comme dans le prémier âge du monde, sans qu'il y reste presque aucune trace ni aucun monument de ce qu'il a été autrefois. C'est de quoi nous avons un grand exemple dans la Norwege; ce pays, qui est si vaste & si étendu, fut, à ce qu'on dit, tellement ravagé & désolé par la peste il y a huit à neuf cens ans, qu'il n'a été depuis qu'un véritable desert, & qu'il n'est plus qu'une forêt. L'Irlande fut si dépeuplée d'habitans par les

guerres

guerres des Scutes & des Danois, qui s'en rendirent les maîtres, qu'à peine ſçait-on par tradition, ou par quelques fragmens d'hiſtoire, ce que cette Ile étoit autrefois, & comment elle a été habitée & gouvernée il y a cinq cens ans. Il ſeroit auſſi bien difficile de dire, quels changemens ſont arrivez dans les Pays-Bas par les inondations que la mer y a faites; & on a de la peine à croire ce que l'on en dit, tant on ſçait peu au vrai ce qui s'y eſt paſſé il n'y a pas même fort long temps.

Il auroit peut-être été auſſi difficile de tirer de la profondeur du paſſé & de l'obſcurité des temps ſi éloignez l'hiſtoire des choſes qui ſont arrivées dans beaucoup d'autres pays, qu'il l'eſt de ſçavoir ce qui eſt arrivé dans ces derniers, ſi on n'avoit pas été aidé en cela par les deux langues auxquelles nous devons tout ce que nous ſçavons de l'érudition des Anciens & de l'hiſtoire du monde. Car je doute fort que ce que nous avons du Chaldaïque, de l'Hébreu, & de l'Arabe, ne ſoient des Ecrits ſuppoſez, & qu'ils ſoient plus vieux que du ſiecle de l'Empereur Auguſte. Il y a cependant grande apparence, que cette immenſe & prodigieuſe Bibliotheque d'Alexandrie étoit compoſée de livres, dont la plus grande partie étoient écrits en Egyptien, en Syriaque, & en Ethiopien, ou du moins de traductions de ces langues en

Grec, que les Rois d'Egypte avoient fait faire par les Prêtres; comme fut, par exemple, la Version célébre du vieux Testament, à laquelle les septante Interpretes, qui y furent employez, ont donné le nom.

Pour tout ce qu'on dit ordinairement des grands progrès que les sciences ont fait dans les provinces occidentales de l'Europe depuis cent cinquante ans, il n'y a rien de plus vrai ni de plus certain que cela: mais il ne s'ensuit pas qu'elles y soient parvenuës à un si haut point de perfection, que ces anciens pays, qui les ont cultivées si long temps, & où elles avoient fait de si grands progrès, doivent leur ceder la gloire de l'avoir emporté sur eux; cela fait plûtôt voir combien les sciences avoient été auparavant parmi nous dans la négligence & dans la bassesse, qu'il ne prouve qu'elles ayent atteint maintenant à une grande perfection.

Quand l'Empire Romain tomba dans la décadence, les sciences furent presque toutes ensévelies sous ses ruines. Les peuples du Nord, qui se rendirent les maîtres de l'Empire, ou plûtôt qui l'inonderent comme un torrent par leurs armées prodigieuses, étoient trop barbares pour y conserver encore quelques restes de son érudition & de sa politesse, eux qui renversoient à leurs pieds & qui brisoient avec une rage brutale ces bel-

belles ſtatuës & ces chefs-d'œuvres d'Architecture, qui ont mérité l'admiration de tous les ſiecles. J'avouë qu'on n'a pas le même réproche à faire aux Sarraſins: lorſqu'ils eurent conquis l'Egypte, la Syrie, & la Gréce, ils en apporterent chès eux de riches dépouilles des ſciences, auſſi bien que de grands thréſors d'or & d'argent, & beaucoup d'autres richeſſes: & ils tranſporterent aux Arabes les ſciences, qui avoient fleuri auparavant dans tous ces pays, & qu'on a copiées depuis de la plûpart des meilleurs Auteurs, comme ils l'avoient fait eux-mêmes des livres qu'ils avoient trouvez dans les pays qu'ils avoient conquis. Auſſi eſt-il certain que jamais l'érudition, la politeſſe, & les bonnes mœurs n'avoient fait en ſi peu de temps de plus grands progrès dans aucun pays du monde, qu'elles en firent dans l'Empire des Sarraſins, & qu'elles n'ont jamais fleuri davantage que ſous le regne de leur grand Almanzor, ſous les enſeignes duquel les Maures conquirent l'Eſpagne. Mais pour ce qui eſt des Goths, & de ces autres eſſaims de Scythes, qui ſous divers noms ſe répandirent des bords du Danube & de l'Elbe dans toute l'Europe, ils ne prirent pas même la teinture des ſciences & de l'humanité, qu'ils rencontrerent dans tous les pays où les Romains s'étoient établis depuis long temps,

&

& qu'ils avoient instruits & civilisez par leurs enseignemens & par leurs exemples. Ces peuples septentrionaux se porterent plus facilement à embrasser la religion des pays qu'ils subjuguoient, & emportez par leur dévotion ils donnerent une grande autorité & des révenus immenses au Clergé, tant séculier que régulier, dans toutes les terres de leur dépendance. Un grand nombre de gens, même des plus qualifiez, qui gémissoient sous l'oppression, trouvans ce moyen de vivre en sûreté & en répos parmi des Maîtres & des Seigneurs si barbares, prirent le parti de se faire Religieux, & ce fut dans ces Ordres & ces Compagnies de Moines que se conserverent encore quelques miserables restes des sciences en tous ces pays. Mais soit que ces bonnes gens se contentassent de faire les exercices ordinaires de leurs dévotions, soit qu'ils ne cherchassent qu'à vivre en répos, ou qu'ils tournassent toutes leurs pensées à maintenir & à éléver le crédit & l'autorité de leur Ordre, auquel ils étoient rédévables de leur sûreté, de leur répos, & de tous les avantages dont ils jouissoient, ils firent si bien qu'ils gouvernerent en peu de temps leurs propres vainqueurs, & qu'on vid les plus grands Princes se laisser mener par de simples Prêtres, & les Francs victorieux & les Rois Lombards

bards prosternez aux pieds des Prélats de Rome.

Durant que le Clergé étoit tout occupé de ces pensées, ou appliqué à ses études, les personnes les plus qualifiées parmi les Laïques prenoient parti dans les armes pour y chercher de l'avancement, & ceux du bas peuple s'addonnoient au travail, ou se mettoient à dérober. Les Princes se faisoient la guerre les uns aux autres, ou ils s'engageoient dans la guerre de la Terre sainte, ou dans celles que les Papes & les Empereurs se faisoient entre eux sur les différens qu'ils avoient au sujet de l'autorité ecclesiastique & de l'autorité séculiere. Pour les sciences, elles étoient si peu en usage, qu'il n'y avoit presque plus que les gens de robe qui sçûssent lire ou écrire pendant tout ce temps, qui dura plusieurs siecles dans les pays occidentaux de l'Europe. On y laissa perdre entierement la connoissance de la langue Greque; & ce qu'on pouvoit avoir encore conservé de la pureté de la Latine, se corrompit tellement, que c'étoit plûtôt un vrai jargon, que du Latin. Ce méchant langage passa dans les Couvens & parmi les Moines, qui étoient les seuls Sçavans de ce temps-là, & se conserva parmi ceux qui étudioient dans les Universitez, à qui cette espece de Latin ne servoit guere que pour aller pour-

suivre

suivre à la Cour de Rome les affaires qui y étoient pendantes.

Environ deux cens ans avant que les Turcs se fussent rendus maîtres de Constantinople, & incontinent après qu'ils eurent conquis toute la Gréce, les pauvres peuples de ces pays-là craignans la tyrannie de ces conquerans inhumains, se retirerent en foule dans tous les Etats Chrêtiens qui se trouverent les plus voisins. Les uns passerent en Aûtriche, & de là dans l'Allemagne: les autres prirent la route de Venise, & de là ils se jetterent dans l'Italie & dans la France. Ceux d'entre eux qui avoient le plus de sçavoir & d'érudition, & qui avoient apporté avec eux plusieurs anciens livres écrits en leur langue, commencerent à l'enseigner en ce pays-là, prémierement pour gagner dequoi s'entretenir, & ensuite pour s'insinuër dans l'estime & dans les bonnes graces des Princes & des Grands de leurs Cours, qui se firent d'abord un plaisir ou un honneur d'appuyer ces Sçavans. Ce furent là les prémiers commencemens du rétablissement des sciences dans ces parties de l'Europe. On commença donc par l'étude de la langue Greque; & peu de temps après Reüchlin & Erasme firent revivre la pureté de l'ancien Latin; après eux Buchanan mit cette langue dans la plus grande perfection où elle eût encore

été

été portée par aucun Ecrivain moderne, & où depuis lui aucun autre l'ait pû porter. Après ce retour de la belle & pure Latinité, le Latin des Moines devint le jouët public de la raillerie, & il fut rélégué dans les hôtelleries d'Allemagne & de Pologne. Ces deux belles & nobles langues, le Grec & le Latin, s'étans ainſi rétablies, & les Princes & les Prélats ayans pris ſoin de récouvrer tout autant de livres qu'ils pouvoient de ceux qui s'étoient conſervez de l'Antiquité en l'une ou en l'autre de ces deux langues, toutes ſortes de ſciences commencerent à devenir communes dans ces pays occidentaux, & depuis ce temps, & dans le commencement du ſiecle ſuivant, elles firent peut-être de plus grands progrès qu'elles ayent jamais fait dans aucun autre pays du monde en ſi peu de temps; ſur-tout ſi on conſidere dans quelle profonde ignorance on étoit plongé auparavant.

Mais de prétendre là-deſſus que le ſçavoir d'aujourd'hui ſurpaſſe tout celui des Anciens, c'eſt à quoi je ne vois point de raiſon. Si un homme de trente ans fort vigoureux tomboit dans une maladie de langueur, & qu'il fut traînant & infirme juſques à l'âge de cinquante ans; qu'après cela il récouvrât la ſanté juſqu'à l'âge de ſoixante ans, & qu'il ſe ſentît autant de vigueur & de force qu'un hom-

homme de cet âge en peut avoir; on pourroit dire peut-être, qu'il possede plus de force ces dix dernieres années, que plusieurs autres n'en ont eu de leur vie; mais on ne pourroit pas dire qu'il est plus fort & plus vigoureux à cet âge-là, qu'il ne l'étoit à trente ans.

A l'égard des sciences, dans lesquelles nous prétendons que nôtre siecle a excellé, je ne connois de tous les nouveaux Philosophes, qui depuis cinquante ans peuvent être entrez en lice dans une si noble carriere, que Descartes & Hobbes, qui puissent y prétendre quelque chose. Mais sans m'engager ici dans une critique particuliere contre eux, je me contenterai de dire après les plus grands hommes de nôtre siecle, que ces deux Ecrivains n'ont nullement effacé la gloire de Platon, d'Aristote, d'Epicure, & de plusieurs autres Anciens. Il n'y a personne qui leur ait disputé le prix dans la connoissance de la Grammaire & de la Rhétorique, ni, que je sçache, de la Poësie, à la réserve de ce nouvel Auteur François, dont j'ai fait mention au commencement de cet Essai. Mais il ne faut pour le réfuter avec la derniere conviction, que faire imprimer tout ensemble son Poëme & son Traité.

On n'a rien inventé de nouveau dans l'Astronomie, qui puisse le disputer avec les Anciens,

ciens, à moins que ce ne ſoit le Syſtéme de Copernic; ni dans la Médécine, que la circulation du ſang, dont Harvé a fait la découverte. Mais outre qu'on ne demeure pas d'accord que ce ſoient véritablement de nouvelles découvertes, & qu'elles n'ayent pas été priſes des Anciens: je veux que ces choſes n'ayent été trouvées que de nôtre temps, parce qu'en effet les raiſons, qu'on allegue pour cela, me ſemblent plus fortes que celles qu'on produit au contraire, quoiqu'il ſeroit peut-être aſſès difficile de répondre d'une maniere ſatisfaiſante aux difficultez que l'on y oppoſe. Mais, comme j'ai dit, avouons que cela ſoit, il eſt pourtant vrai que ces deux grandes découvertes n'ont rien changé dans les concluſions de l'Aſtronomie, ni dans la pratique de la Médécine; & qu'ainſi elles ont été d'un beaucoup moindre uſage dans le monde, qu'elles n'ont fait d'honneur à leurs Auteurs.

Que ſont devenus ces charmes de la Muſique, qui enchantoient les hommes & les bêtes, qui attiroient les poiſſons & les oiſeaux, & qui rendoient les ſerpens incapables de faire du mal, contre leur nature; ces charmes puiſſans, qui, quand on vouloit, excitoient & ſoulevoient dans les cœurs des hommes des mouvemens violens, qui alloient quelquefois jusqu'à la fureur, & puis tout

d'un coup les remettoient dans leur prémier calme; ce qui a fait dire à la Fable ingénieuse, que les hommes étoient changez tantôt en des lions, & tantôt en des agneaux, en des loups, & en des cerfs, par les charmes de la Musique. Les Sçavans tombent d'accord qu'on a perdu entierement ces beaux secrets de la Musique, qui se faisoient admirer chès les Anciens, & que tout ce que nous sçavons de cet art charmant, est formé sur de certaines notes qui sont l'effet de la fantaisie & de l'invention de quelque pauvre Moine, accoûtumé à chanter ses Matines. Ainsi ces deux beaux arts, qui avoient été mis par les Anciens dans une si grande perfection, je parle de la Musique & de la Poësie, sont tellement déchûs, que la Musique n'est plus, en comparaison de ce qu'elle a été autrefois, qu'un méchant son de violon, & la Poësie qu'une rime, vraîment dignes l'une & l'autre de l'ignorance du Couvent & de la barbarie Gothique, qui les ont introduites parmi nous. Qu'est-ce qui nous est resté de la Magie, dans laquelle les Indiens, les Chaldéens, & les Egyptiens s'étoient rendus si célébres, & par le moyen de laquelle ils faisoient des choses si étonnantes, qu'ils passoient pour des Sorciers, qui avoient des intelligences secrettes avec les Démons? J'entens par la Magie une rare & singuliere con-

connoiſſance de la nature, des proprietez & des qualitez de pluſieurs de ſes ouvrages, & de la maniere de s'en bien ſervir, & de leur faire produire des effets fort différens de ceux qu'on y rémarque ordinairement, ou que l'on peut en attendre. Ce ſont là ces choſes que le peuple ignorant appelle *Magie* & *Sorcelerie*, & de tels autres termes injurieux, & que le commun des Sçavans a appellé *Sympathie*, *Antipathie*, *Proprietez occultes*, *Taliſmans*, & de tels autres noms que nous avons empruntez des Egyptiens ou des Grecs, qui s'en étoient ſervis anciennement dans la Magie; mais pour cette ſcience elle-même, il ſemble qu'elle ſe ſoit tout-à-fait perduë avec pluſieurs autres.

Qu'avons-nous conſervé de tant de belles & rares connoiſſances que les Anciens avoient dans l'Architecture, par le moyen de laquelle ils ont fait des édifices d'une beauté ſurprenante, & qui ont mérité d'être régardez comme des merveilles du monde? Il faut avouër que nous n'avons rien qui approche de ces grands chefs-d'œuvres; à peine même ſommes-nous capables de nous en bien former l'idée dans nôtre eſprit. Car pour ne rien dire ici des murailles & des palais de Babylone, des Pyramides d'Egypte, du Mauſolée & du Coloſſe de Rhodes, des temples & des palais de la Gréce & de la ville de Rome,

se peut-il rien voir de plus merveilleux en ce genre, que les théatres des Romains, leurs aquéducs, & leurs ponts, entre lesquels il semble que celui, que Trajan fit élever sur le Danube, a été comme le dernier essor & l'ouvrage le plus hardi de l'ancienne Architecture? Il ne faut que voir les productions surprenantes de cet art, pour connoître à quel point les Anciens avoient porté les Mathématiques. Mais si quelqu'un ne se contente pas de cela, & qu'il en veuille avoir encore d'autres preuves, il n'a qu'à voir le siege de Syracuse, & la forte résistance que cette place fit contre les Romains, par l'adresse d'Archimede, par les effets étonnans & presque magiques de ses machines, beaucoup plus que par les fortifications de la place, ou par le nombre & le courage des habitans.

De toutes les découvertes qui ont été faites en ces derniers siecles, je n'en sçache pas de plus considérable que celle de l'aimant, qui a été d'une utilité admirable pour la navigation. Cependant il faut avouër que c'étoit dans l'Antiquité une chose qui tenoit en quelque sorte du prodige, que le grand nombre de leurs vaisseaux & de leurs galeres, & la maniere de les bâtir. On peut bien voir aussi quelle étoit la capacité & l'adresse de leurs Pilotes à faire les observations

des

des aſtres dans un temps ſerein, par ces navigations ſi fameuſes des Tyriens & des Carthaginois, pour ne point parler maintenant des autres nations. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt à l'invention de l'aimant que nous devons la découverte de pluſieurs grands pays, dans leſquels nous négocions, qui n'ont été que peu ou point connus des Anciens, & les expériences qu'on a faites du globe de la terre, dont on n'avoit avant cela que de ſimples ſpéculations, mais duquel on a depuis fait le tour ou par un pur hazard, ou par la hardieſſe de quelques Voyageurs, qui ont bien oſé s'expoſer à une ſi longue & ſi pénible navigation. Il faut encore avouër que cette découverte admirable, qui a été faite de l'aimant, quoiqu'elle ait été l'effet du hazard, a extremement ſervi à rendre en nos jours la ſcience de la Géographie beaucoup plus exacte & plus étenduë qu'elle ne l'avoit jamais été avant nous. C'eſt par ce moyen que nous avons eu connoiſſance de ces vaſtes continens, que l'on void aujourd'hui marquez dans les Cartes, & dont il nous eſt venu tant de richeſſes & tant de délices: de la Chine, des Indes Orientales & Occidentales, des pays qui ſont tout le long des côtes d'Afrique, & d'une quantité innombrable d'îles. Mais toute la ſcience, que nous en avons de plus, c'eſt de connoître la ſituation

du pays, les coûtumes & les manieres d'un grand nombre de peuples, qui les habitoient, que nous appellons *Barbares*, & qu'on a traitez, peu s'en faut, comme s'ils ne faisoient pas partie du genre humain. Si ces découvertes s'étoient faites du temps des Grecs & des Romains, & dans ces siecles où les arts & les sciences étoient aussi récherchées, que les richesses & les profits immenses le sont aujourd'hui, ils en auroient bien tiré des usages & plus utiles & plus nobles; & il est difficile de s'imaginer, combien des esprits appliquez & pénétrans comme les leurs n'auroient-ils pas fait de découvertes.

Je suis persuadé que celles que les nôtres ont faites, quelque grandes qu'elles soient, sont encore fort imparfaites; comme cela paroîtroit dans la grandeur qu'on donne à la terre, s'ils étoient allez aussi loin, qu'on auroit pû l'attendre raisonnablement des grands progrès que la navigation a fait depuis l'usage de la boussole, qui semble avoir demeuré long temps dans un même état. Combien a-t-on peu rempli tant de belles espérances, qu'on avoit données si souvent & avec tant de confiance, de trouver le passage du Nord-Est à l'Orient de la Tartarie & au Nord de la Chine? Combien peu de connoissance avons-nous des terres qui sont vers le Détroit de Magellan sous le Pole Meridio-

ridional, qui ne peuvent être que des îles ou des continens d'une fort grande étenduë, puiſqu'il ne s'eſt encore trouvé perſonne qui ait pû les parcourir depuis qu'on y a découvert un paſſage? On ne ſçait pas même encore ſi le Japon eſt une île, ou un continent, du côté du Nord de la Tartarie. On n'a pas auſſi côtoyé les terres d'Yedſo vers le continent, qui eſt entre le Nord & l'Orient, & pluſieurs doutent ſi elles ne ſont pas jointes au continent ſeptentrional de l'Amerique. Mais quelque imparfaite & défectueuſe que ſoit la connoiſſance qu'on a eu juſqu'ici, par négligence ou autrement, des pays du Nord, on connoît encore moins ceux qui ſont vers le Midi, où nos découvertes ne ſont gueres allées au-delà du trente-cinquieme dégré; encore n'a-ce été que par la néceſſité où l'on a été de doubler le Cap de Bonne-eſperance, pour les voyages des Indes Orientales. Cependant on a découvert long temps après un continent, au cinquantieme dégré meridional, de la longueur de Java, qui eſt marqué dans les Cartes ſous le nom de *Nouvelle Hollande*, mais on ne ſçait pas ſi la largeur s'étend au Midi, à l'Orient, ou à l'Occident. Quelques Sçavans croyent que le globe de la terre fait là comme une eſpece de contrepoids du côté de la Ligne, proportionné à celui qu'elle a de l'autre côté; & que

ce ne ſçauroit être tout mer depuis le trentieme dégré juſqu'au Pole Antarctique, puiſqu'on a découvert des terres au-delà du 65. dégré du côté du Pole Arctique. Mais les Voyageurs, qui navigent vers ces endroits-là, ſe renferment dans l'enceinte du commerce, & ils ne ſe piquent d'étendre leurs découvertes, qu'autant qu'ils y peuvent trouver à gagner. J'ai ſur cela oüi dire en Hollande, que leur Compagnie des Indes Orientales avoit défendu, ſous peine de groſſes amendes, de tenter de nouvelles découvertes dans la terre-ferme, parce qu'ils avoient déja établi un plus grand commerce dans ces quartiers-là, qu'il ne leur en faut; & qu'ils apprehendent que quelques nations fort nombreuſes de l'Europe n'aillent faire de grands établiſſemens dans quelques-unes de ces régions inconnuës; ce qui ſeroit capable de ruiner, ou au moins de dimimuer extremement le négoce qu'ils font dans les Indes.

Ainſi nous allons toûjours lentement dans la Géographie même, dans laquelle il ſembloit que l'invention de la bouſſole devoit nous faire aller bien loin; & il me ſemble, en effet, que depuis cent ans nous n'avons guere avancé. Bien loin donc d'ajoûter aux découvertes que les Anciens ont fait dans les ſciences, & d'aller beaucoup plus avant qu'ils n'ont été, nous ne nous ſommes pas même

élevez

élevez plus haut depuis que les arts & les ſciences ont commencé à revivre parmi nous, que nous l'avons fait du commencement: il ſemble que nos eſprits ſe ſoient tellement rallentis depuis ce prémier eſſor, qu'ils ne puiſſent plus s'élever au-deſſus d'une certaine hauteur. La Peinture & la Sculpture commencerent à refleurir dans l'Europe en même temps que les ſciences, & elles furent d'abord portées bien haut; mais cela ne dura gueres, puiſque dans cent ans nous n'avons pas vû un ſeul homme qui ait excellé en l'une ou en l'autre de ces deux profeſſions, & qui ait mérité d'être mis au rang de ceux qui s'y ſont ſignalez auſſi-tôt après qu'elles eurent été rétablies.

Ce nous ſeroit, ſans doute, une trop grande mortification de pouvoir nous imaginer qu'il nous eſt arrivé, à l'égard des ſciences modernes & de la perfection où elles ſont parvenuës, ce qui arrive à nos corps, leſquels ont un temps aſsès court pour parvenir juſqu'à une certaine hauteur, au-delà de laquelle ils ne ſçauroient plus croître, & quand ils l'ont une fois atteinte, ils ne font plus que décheoir: leur taille ſera petite dans un pays & à un certain âge, & grande en d'autres, mais cela n'ira jamais fort loin. Ainſi un homme ou un pays poſſedent en certains temps un ſçavoir & une érudition fort vaſtes

en

en certaines choses, mais ils perdent autant en d'autres, qui ne leur étoient pas moins nécessaires, & qui n'étoient pas de moindre valeur. Il en est de cela comme des vases; les plus grands ont une capacité bornée, aussi-bien que les autres, & si après qu'ils sont pleins, on continuë à y verser toûjours dedans, ils se répandront d'un côté ou d'autre, & plus il en tombera d'un côté, moins il s'en versera de l'autre. La plus grande memoire, quand elle s'est remplie jusques à un certain dégré, veut après cela apprendre beaucoup de choses ou de mots, il faut qu'elle en laisse échapper & qu'elle en oublie d'autres; & l'esprit le plus vaste & le plus profond ne peut qu'il ne néglige plusieurs matieres, à mesure qu'il s'applique fortement à divers autres sujets particuliers.

Bien plus: il y a peu d'hommes, pour ne pas dire qu'il ne s'en trouvera pas un seul, qui excellent dans toutes les facultez de l'ame. Ceux qui ont une grande memoire, manquent ordinairement d'invention, & ceux qui ont l'une & l'autre, n'ont pas tout le jugement qu'il faudroit pour bien digerer & metre en ordre ce qu'ils ont retenu ou inventé. Les grands courages sont rarement accompagnez de la prudence; & une grande prudence manque de vigueur & d'activité; & cependant il les faut l'une & l'autre

pour

pour faire un grand Général. Mis le moyen seulement de s'imaginer qu'un même homme puisse exceller dans toutes les bonnes qualitez, puisqu'il y a plusieurs de ces qualitez qui sont produites par la chaleur, & plusieurs autres au contraire par la froideur du cerveau & du tempérament? Toute l'habileté d'un homme se trouvera courte en une chose ou en l'autre, comme quand on est au lit, si la couverture est un peu courte, & qu'on la mette trop sur les épaules, elle ne couvrira pas les pieds, & si on la jette sur les pieds, les épaules en seront privées.

Mais ce qu'il y a de mauvais en tout cela, c'est que nous voudrions avoir des choses qui ne sont pas conformes à la nature & à l'être que Dieu nous a donné. Nôtre taille peut être naturellement de six à sept pieds de haut, & nous voudrions qu'elle fût de seize. Nous pouvons vivre jusqu'à cent ans, & nous voudrions en vivre mille. Nous sommes nés pour ramper sur la terre, & nous voudrions nous élever jusqu'au firmament. Nous ne pouvons point concevoir comment germe & croît un pépin ou un grain de sémence, ni comprendre la forme d'une fourmi ou d'une abeille: nous sommes étonnez de la sagesse de l'une & de l'industrie de l'autre, & nous voudrions connoître la substance, la forme, le cours, les influences de

de tous les corps céleſtes, & ſçavoir préciſément pour quel uſage ils ſont faits: nous prétendons pouvoir expliquer la maniere dont les tonnerres & les éclairs, qui ſont comme la grande artillerie du Dieu tout-puiſſant, ſont produits dans l'air, & nous ne pouvons pas ſeulement comprendre comment ſe forme la voix de l'homme, ce petit bruit que nous faiſons en parlant. Si on en croid quelques Aſtronomes, c'eſt le ſoleil qui ſe meut, & ſelon eux il n'y a rien de plus clair & de plus certain: mais entendez parler les autres, & ils vous aſſûreront que c'eſt la terre qui ſe meut, & non pas le ſoleil; cependant perſonne de nous ne ſçait au vrai lequel des deux eſt en mouvement; on croid voir des impoſſibilitez dans l'un & dans l'autre, & c'eſt un abyme à nôtre raiſon & à nôtre compréhenſion. Il eſt bien plus, nous ne ſçavons pas ce que c'eſt que le mouvement, ni comment une pierre ſe meut hors de nôtre main quand nous la jettons dans la ruë. Sur tout cela il ne s'eſt jamais rien dit de meilleur, ni de plus fort, que ce qu'en a dit en deux mots un ancien & divin Ecrivain: * *L'homme vain, & ſans connoiſſance, ſe pique d'être habile, quoiqu'il ſoit né comme un ânon ſauvage.*

Mais, loué ſoit Dieu, l'orgueuil de l'homme eſt encore plus grand que ſon ignorance, & ce qui manque à ſon ſçavoir, il le

* *Job* XI. 12.

le ſupplée par ſa vanité. Après qu'il a regardé à l'entour de ſoi, auſſi loin qu'il lui a été poſſible, il conclud qu'il n'y a plus rien à voir; quand il eſt arrivé à la Ligne, il ſe croid aux extremitez de l'Ocean; & lorsqu'il a fait tout ſon poſſible, il s'imagine que les autres ne peuvent rien faire de mieux. Il prend ſa propre raiſon pour la régle certaine de la vérité, il croid ſçavoir tout ce qui ſe peut connoître dans la nature, quoiqu'il change de ſentimens & de penſées tous les ſept ans, comme il change de vigueur & de traits de viſage. Bien plus, il change d'opinions toutes les ſémaines & tous les jours, & il ne laiſſe pas de ſe figurer que ſes raiſonnemens préſens ſont fort juſtes & fort ſolides, & qu'il ne peut pas ſe tromper. Entre toutes les infirmitez & les foibleſſes, auxquelles les hommes ſont ſujets dans tout le cours de leur vie, la ſeule conſolation qui leur reſte, c'eſt qu'en tout âge & en toutes choſes chacun s'imagine avoir raiſon. Un enfant de quinze ans eſt plus entendu que ſon pere à quarante; les Sujets de la plus baſſe condition ſont plus habiles que leurs Princes ou leurs Magiſtrats; & les Ecoles modernes, ſous prétexte qu'elles ont appris en cent ans leur leçon, qui bien, qui mal, ſont plus ſçavantes que les Anciens, qui leur ont ſervi de maîtres.

Mais quand il y auroit des raisons pour faire voir que la chose doit être ainsi, l'experience s'y accorde-t-elle? Les études, les écrits, & les ouvrages du College de Gresham, ou de la nouvelle Academie de Paris, ont-ils obscurci la gloire du Lycée de Platon, de l'Academie d'Aristote, du Portique de Zenon, & du Jardin d'Epicure? Harvé a-t-il surpassé Hippocrate, ou Wilkins Archiméde? Davila & Strada sont-ils de meilleurs Historiens qu'Herodote & que Tite Live? Les Commentaires de Sleidan sont-ils mieux écrits que ceux de César? Et les Poësies de Boileau l'emportent-elles sur celles de Virgile? Si on m'assûre qu'oui, je soûtiendrai que Gondibert a excellé par-dessus Homere, comme il l'a bien osé prétendre, & que la Poësie Françoise surpasse toute celle des Anciens. Et je crois qu'il y auroit autant de raison à dire cela, qu'il y en auroit à soûtenir que les exercices des Maures sont plus beaux que les jeux Olympiques; que les Irlandois jouënt mieux de la lyre ou de la harpe qu'Apollon & qu'Arion; que les pyramides de Londres sont plus merveilleuses que celles d'Egypte; & que les conquêtes des François en Flandre sont plus grandes que celles d'Alexandre ou de César, comme leurs *Opera* & leurs Panégyriques voudroient bien nous le faire accroire.

Pour

Pour ce qui eſt de la Poëſie, cela mérite un Traité à part; à l'égard des livres en proſe, au moins de ceux que j'ai lû le plus, on n'y trouve pas, ce me ſemble, cette fineſſe & cette force qu'il y faudroit pour les faire vivre plus long temps que ceux des Anciens. Mais quand il y auroit dans nos Ecrits aſſès d'éloquence & aſſès de ſçavoir & d'invention pour mériter cette eſpece d'immortalité, nôtre langage l'empêcheroit, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de ſe promettre qu'il dure long temps. Nos langues changent tellement dans chaque ſiecle, qu'on a de la peine à connoître au bout de cent ans que ce ſoient les mêmes: & ce qui a fait la beauté du ſtile dans nos vieux Auteurs, on ne peut le ſouffrir aujourd'hui. Il eſt donc auſſi peu croyable qu'ils puiſſent avoir une durée pareille à celle qu'ont eu les ouvrages des Anciens, qu'il y a ſujet de s'imaginer qu'une belle ſtatuë de bois ſe conſervera auſſi long temps qu'une de marbre ou de bronze.

Les trois langues modernes les plus eſtimées ſont l'Italien, l'Eſpagnol, & le François, qui ne ſont pourtant toutes trois que des dialectes imparfaits de la noble langue des Romains. L'Italien n'eſt qu'un Latin mêlé & corrompu, plein de termes rudes & de terminaiſons qui choquent l'oreille, qu'on a pris de cette diverſité de nations barbares,

qui firent de fréquentes incursions dans l'Italie & qui ont long temps désolé l'Empire Romain. Il se fit peu-à-peu de tout cela diverses sortes de langages, par le commerce & par l'usage familier, qui furent composez des ruines du Latin, & plus encore des langues de ces nations, qui subjuguerent diverses provinces de l'Empire, & qui s'y établirent : comme par exemple, en Espagne les Goths & les Maures, en Italie les Goths & les Lombards, & dans les Gaules les Francs. Il se fit encore un mêlange des langues qu'on parloit dans les Gaules & dans l'Espagne, avant que les Romains eussent conquis ces pays-là, & qu'ils s'y fussent établis ; & il semble qu'il soit resté quelque chose de cet ancien langage d'Espagne dans la Biscaye & dans les Asturies ; mais je doute qu'il se soit rien conservé de l'ancien Gaulois en France, où la sujettion fut plus universelle que parmi les Romains & les Francs. Je ne trouve pas que les pays montagneux du Nord de l'Espagne ayent jamais été entierement subjuguez, soit par les Romains, soit par les Goths, ou par les Sarrasins, non plus que le pays de Galles par les Romains, par les Saxons, ou par les Normans, après que ces peuples eurent conquis nôtre Ile : car ces pays ont conservé, l'un son Basque, & l'autre son Breton, plus entiers qu'aucune des

des autres provinces, qui tomberent ſous la domination des Romains, ou des Goths, ou des autres peuples du Nord, & qui furent aſſès long temps poſſedées par ces conquerans, n'ont jamais conſervé leur langue ancienne & naturelle.

Il n'eſt pas difficile de s'imaginer, que ces langues modernes ainſi composées ne pouvoient être que des copies fort imparfaites d'un auſſi excellent original que l'étoit la langue Latine, puisque ce n'étoit plus qu'un aſſemblage & un tiſſu des conceptions auſſi-bien que des ſons d'un peuple barbare, ou d'un peuple eſclave: au-lieu que le Latin s'étoit formé & poli des penſées & du commerce de la nation la plus noble & la plus généreuſe dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire, & qui avoit été enrichie des dépouilles de la Gréce, qui étoit le ſeul pays du monde qui pût entrer ſur ce ſujet en concurrence avec les Latins. Il n'y a perſonne qui ne ſçache, ſans qu'il ſoit néceſſaire que je le faſſe rémarquer, quel rapport il y a, & qu'il y doit toûjours avoir, entre les penſées & les paroles, entre les conceptions & la langue de chaque pays; ni perſonne qui ne ſente combien la grande liaiſon, qui ſe trouve entre ces deux choſes, doit mettre de différence dans le prix & dans la valeur des livres, quand on vient à faire comparaiſon

des uns avec les autres : & il est clair en ce cas-là qu'on ne sçauroit réfuser sans injustice de donner la préference aux Grecs & aux Latins sur toutes les langues modernes.

On pourroit aller peut-être encore plus loin en faveur des Anciens, & soûtenir que les plus vieux livres que nous avons sont toûjours les meilleurs dans leur genre. Les deux plus vieux que je connoisse de ceux qui sont écrits en prose, entre tous ceux des Auteurs que nous appellons *profanes*, sont les Fables d'Esope, & les Epîtres de Phalaris. Ces deux Auteurs ont vêcu peu de temps l'un après l'autre, & ils ont été à-peu-près contemporains de Cyrus & de Pythagore. Comme le prémier a passé généralement dans tous les siecles pour le plus grand maître en cet art qui ait jamais été, & que tous les autres, qui sont venus après lui, n'ont fait que le copier, j'estime aussi qu'il y a dans les Epîtres de Phalaris plus de noblesse, plus de finesse, & plus de force d'esprit, qu'on n'en a jamais vû dans aucun génie, soit entre les Anciens, soit entre les Modernes. Je sçai que beaucoup de grands hommes, ou du moins qui passent pour tels sous le nom de *Critiques*, n'ont pas crû qu'elles fussent véritablement de Phalaris ; & que Politien entre autres les a attribué à Lucien. Mais je crois qu'il ne faut pas être fort entendu en

imi-

imitations & en copies, pour ne pas réconnoître que c'eſt ici un original. Cette diverſité de paſſions & de mouvemens ſur le grand nombre des événémens & des changemens qui arrivent dans la vie & dans les Empires, cette liberté de penſées, cette hardieſſe d'expreſſion, cette bonté pour ſes amis, ce mépris pour ſes ennemis, cet honneur qu'il rend aux perſonnes doctes, cette eſtime pour la vertu, cette connoiſſance de la vie, ce mépris de la mort, avec cette fierté qui lui eſt ſi naturelle, & la cruauté avec laquelle il ſe venge, ſont toutes des choſes qui ne ſçauroient être bien répréſentées que par celui en qui elles ſe trouvent, & qui en eſt comme pénétré : & je crois que Lucien étoit auſſi peu capable d'en faire le portrait, qu'il l'étoit d'avoir les ſentimens de Phalaris, & de faire ce qu'il a fait. On ne void dans l'un que l'eſprit d'un Rhétoricien ou d'un Sophiſte, & on ne trouve rien dans l'autre qui ne ſoit d'un Tyran & d'un Souverain.

Les Auteurs, qui ont ſuivi ces deux de plus près, ont été Hérodote, Thucydide, Hippocrate, Platon, Xenophon, & Ariſtote, deſquels je ne dirai que ce qui eſt réconnu de tout le monde, ſçavoir, qu'ils ſont tous inimitables, chacun dans ſon genre. Je dis la même choſe de Céſar, de Saluſte, & de

de Ciceron, pour les matieres qu'ils ont traitées, & qui sont les plus anciens des Auteurs Latins, je parle toûjours de ceux qui ont écrit en prose; à la réserve de Caton *le Vieux*, dont nous n'avons que peu de choses, dans son Traité de la vie rustique.

La langue Latine commença d'atteindre à sa perfection, & d'être dans sa plus grande pureté, depuis Lucrece, qui vivoit environ le temps de la guerre de Jugurtha, jusqu'à l'empire de Tibere; & il semble qu'elle ait fini en Vellejus Paterculus, qui vivoit du temps de cet Empereur. La langue Greque s'est conservée plus long temps dans sa pureté, puisqu'on peut l'étendre jusqu'à l'empire de Trajan, sous lequel Plutarque a écrit, & dont le Grec est sans doute beaucoup plus pur que le Latin de Tacite, qui étoit son contemporain. Depuis lui, je ne connois point d'Ecrivain qui ait mérité le nom d'*Ecrivain Latin*, si on en fait comparaison avec ceux qui avoient vêcu avant lui, & sur-tout au siecle d'Auguste, excepté le petit Traité de Minucius Felix. Tous les Latins que nous avons jusques à la fin du regne de Trajan, & tous les Grecs jusqu'à l'empire de Marc Antonin, ont leur juste prix & leur véritable valeur: mais il me semble que tout ce qui a été écrit depuis ne sont guere que des Histoires, lesquelles on est bien aise de voir par le

le plaiſir qu'il y a de ſçavoir ce qui s'eſt paſſé ; ou des Diſputes ſur la différence des religions ou des loix , à quoi les gens d'affaires ont donné beaucoup de temps.

Entre les Modernes on doit , à mon avis, régarder comme de fort grands génies, chacun par rapport aux ſujets qu'ils ont maniez, pour les Italiens, Bocace, Machiavel, & le Pere Paolo ; pour les Eſpagnols, Cervantes, qui eſt l'Auteur de Dom Quichote, & Guevara ; pour les François, Rabelais, & Montagne ; pour les Anglois , Mr. Philippe Sidney , Bacon , & Seldenus. Je ne parle pas de ceux qui ont écrit en Théologie , à quoi les Eſpagnols & les Anglois ſe ſont le plus exercez, & y ont excellé ſur tous les autres. Les François modernes ſont Voiture, les Mémoires de Mr. de la Rochefoucaut, les Amours des Gaules par Mr. de Buſſi , avec pluſieurs Rélations ou Mémoires qui ont couru dans ce ſiecle, dont la lecture eſt fort agréable & divertiſſante, & qui ont tellement raffiné la langue Françoiſe, qu'il eſt mal-aiſé de les ſurpaſſer en cela. Mais je ſerois fort trompé s'il ne leur eſt arrivé ce qui arrive dans tous les ouvrages , leſquels plus on lime & plus on polit , moins ils ont de poids & de force : car ſi la langue Françoiſe a aujourd'hui beaucoup plus de délicateſſe que du temps de Montagne, je tiens qu'elle

eſt auſſi beaucoup moins forte & moins vive, & qu'elle ſe trouve plus bornée.

Après avoir rémarqué les événémens qui ont contribué à faire revivre dans l'Occident de l'Europe les ſciences & les belles lettres, qui ſembloient y avoir été éteintes, il eſt bien juſte que je diſe quelque choſe de ce qui peut avoir fait obſtacle à leur accroiſſement, qui n'a pas été auſſi conſidérable qu'on avoit ſujet de l'attendre des grands progrès qu'elles firent dans le ſiecle même de leur rétabliſſement. Une des grandes raiſons de cela fut, qu'au même temps que les ſciences commencerent à paroître avec éclat dans la Chrêtienté, on fut obligé de ſe tourner à d'autres études, pour ſe pouvoir défendre contre quelques nouveaux Docteurs, qui avoient fait naître pluſieurs controverſes ſur les matieres de la religion & ſur les doctrines & les créances que le Clergé avoit introduit dans l'Egliſe, durant les 7. ou 8. derniers ſiecles; comme ſur l'autorité de l'Ecriture Sainte, ſur celle des Traditions, des Papes, des Conciles, des anciens Peres, des Scholaſtiques, & des Caſuïſtes, ſur la puiſſance eccleſiaſtique, & ſur l'autorité civile. La paſſion qu'on eut pour ſe jetter dans toutes ces matieres, ou myſtiques, ou embrouillées, mêlée avec les intérêts & les paſſions des Princes & des partis, qui fomentoient & qui exci-

excitoient encore davantage cette inclination, fit naître une infinité de diſputes, & mit le feu dans toute la Chrêtienté, ce qui ſe termina enfin à pluſieurs ſéparations d'avec l'Egliſe Romaine, par la réformation de ſes abus & de ſes erreurs, & à de nouvelles inſtitutions eccleſiaſtiques & civiles en divers pays, qui ſe ſont depuis conſervées & enracinées dans la plûpart des pays du Nord & de l'Occident. Toutes ces controverſes, qui étoient ſans fin, & tous ces grands démêlez ſur des matieres, dans leſquelles divers Princes s'intéreſſoient, tenoient entierement occupez tous les beaux Eſprits & tous les Sçavans de ce temps-là, qui tournerent toutes leurs études de ce côté, & qui ne prirent la plume que pour écrire ſur ces matieres. Pluſieurs Eſprits rares & d'une profonde pénétration, qui auroient pû faire des progrès merveilleux dans les belles lettres & dans les ſciences, s'enfoncerent tellement dans les diſputes de religion, qu'ils ne penſoient à autre choſe. A ces démêlez, qui ſe traitoient avec la plume, ſuccederent bien-tôt ceux de l'épée; & l'ambition des Princes & des Miniſtres ſe mêlant avec le zéle, ou ſe couvrant du prétexte de la réligion, mit la déſolation dans la Chrêtienté, au ſiecle paſſé, par une longue ſuite de guerres civiles & étrangeres. Tous ces troubles & tous ces dé-

désordres furent les ennemis capitaux des Muses, à qui la Fable a assigné pour le lieu de leur sejour le sommet du mont Parnasse, pour dire qu'elles doivent être dans des lieux de sûreté & de répos, loin du bruit des armes & des désordres de la guerre.

Une autre chose qui peut avoir rétardé l'avancement des sciences, c'est qu'elles n'ont pas trouvé de Roi ou de Prince puissant qui y prît intérêt, & qui animât les gens à cette étude. Au commencement que ces belles étrangeres furent arrivées parmi nous, tout le monde s'empressa de les voir, & ce ne furent qu'applaudissemens & que caresses; au-lieu de leurs petites cellules, on les logea dans des palais, & les plus grands Princes d'alors se firent un plaisir de les rechercher, ou un honneur de les admirer, & de caresser toute leur suite. Les Cours d'Italie, d'Allemagne, d'Angleterre, de France, le Pape lui-même, & l'Empereur, crurent se faire honneur d'avoir à leur Cour des gens sçavans, & de contribuer tout ce qu'ils pouvoient à l'avancement des arts & des sciences, dans lesquelles ces hommes doctes excelloient. On les faisoit venir de toutes parts pour être au service & à la pension des Rois, on leur confioit l'instruction & l'éducation des jeunes Princes, on les joignoit aux plus grands Ministres d'Etat, pour les aider de leurs avis & de leurs conseils; & en peu de temps ce fut

comme

›mme la mode du ſiecle que l'eſtime & l'a-
our des ſciences. François I. Charles
uint, & Henri VIII. trois grands rivaux,
ui ne pouvoient s'accorder en rien, s'ac-
›rderent tous à favoriſer les belles lettres. Il
eut beaucoup de gens de marque, qui s'at-
cherent à l'étude, & qui y réüſſirent admi-
blement. On vid dans l'Italie Pic de la Mi-
nde, qui étoit Prince ſouverain, y faire
ı peu de temps de ſi grands progrès, qu'il
ıroit été un prodige de ſçavoir, ſi le
›urs de ſes études & de ſa vie eût été auſſi
ng que l'étoit celui des Anciens. Car je
'ois que tous ceux qui ont écrit, & dont
›us avons beaucoup d'ouvrages, ont vêcu
ng temps, au-lieu que ce Prince eſt mort
l'âge de 33. ans, laiſſant tout le monde
ıns l'admiration d'avoir vû tant de ſçavoir
ı une ſi grande jeuneſſe. Depuis ces regnes-
je n'ai point rémarqué dans les Hiſtoires
: nôtre temps, qu'il y ſoit parlé d'aucuns
:ands Princes qui ayent favoriſé les lettres,
ı'autant que cela a pû ſervir à leurs deſ-
:ns, comme pour juſtifier leurs prétentions
: leurs guerres, ou pour faire une hiſtoire
attée de leurs bons ſuccès. Depuis quelque
:mps les Princes méſurent leur honneur à
:ur intérêt, au-lieu qu'autrefois ils conſa-
roient leurs intérêts, leur grandeur, &
:urs conquêtes à la gloire & à la rénommée.

Pour

Pour pouvoir encore mieux juger combien les études & les progrès des hommes de lettres ont réçû de rétardement du peu de crédit & de faveur, où ils ont été auprès des Princes, il ne faut que voir à quel point les arts & les ſciences fleurirent au ſiecle d'Auguſte ; elles furent alors à Rome dans leur plus haut période & dans leur plus grande réputation ; & il y a beaucoup d'apparence qu'elles n'en eurent pas moins l'obligation à l'affection & à la protection dont cet Empereur & Mécénas ſon favori les honoroient, qu'à la proſperité de l'Empire & à la tranquillité de ce temps-là.

Par-tout où l'or & l'argent ont été connus, & où l'on s'en eſt ſervi pour l'uſage courant & ordinaire, l'avarice & la cupidité des richeſſes n'ont jamais manqué de s'y trouver. Mais s'il eſt vrai pour les particuliers que les richeſſes ne font que multiplier leurs deſirs, cela n'eſt pas moins véritable pour le général & pour l'inclination & la pente de tous les ſiecles. Vid-on, en effet, jamais une ardeur plus inſatiable pour les richeſſes, que depuis la découverte des Indes Occidentales, & depuis qu'on a apporté de ces pays-là des thréſors immenſes, qui tous les ans viennent ſe répandre comme à grands flots dans ces parties occidentales de l'Europe ? Moins il y a de richeſſes dans un pays, moins on

on a de passion pour elles ; & plus au contraire il y en a, plus on en veut avoir, surtout dès qu'on commence à croire que l'on ne sçauroit s'en passer. Quand une fois cette opinion s'est établie dans un pays, tout le monde y sacrifie l'honneur & toutes les autres choses à la fortune : le Soldat aussi-bien que le Marchand, l'homme de lettres comme l'artisan, le Théologien & le Magistrat comme l'Avocat & le Médécin.

Avec tout cela, je tiens pour certain que le principe de l'honneur est encore plus puissant pour nous porter à agir, que celui du gain & de l'intérêt. C'est de ce noble principe que sont venuës les plus belles productions de l'esprit, & les plus grandes actions que la valeur & le courage ayent jamais inspirées. C'est ce principe qui a fait les grands Poëtes, & qui a donné l'essor à leurs pensées. C'est pour l'honneur que les Philosophes ont eu une application infatigable à l'étude, & qu'ils se sont engagez dans des spéculations profondes. C'a été l'amour de la gloire, & le desir de rendre son nom illustre par de grandes actions, qui a fait les Heros & les Conquerans. C'est pour la gloire qu'Horace a travaillé avec tant d'art & de finesse ses Poëmes lyriques ; qu'Epicure a fait ses découvertes dans la Philosophie ; & qu'Auguste a gouverné l'Empire : & comme ils se

sont entrétenus toute leur vie de cette pensée, elle les a consolez des incommoditez de la vieillesse, & la mort même n'a eu pour eux rien que de doux, quand ils se sont réprésenté qu'ils mouroient dans le lit d'honneur, & comme entre les bras de la rénommée.

L'avarice au contraire est de toutes les passions la plus sordide & la plus fatigante, qui se couvre, pour ainsi dire, de boue & d'ordure, qui ne fait jamais que ramper, & qui n'a que des sentimens bas & terrestres. Les Soldats n'agissent que pour la paye, mais les Officiers pour l'honneur, & quoique l'espérance du butin soit capable d'inspirer du courage, c'est pourtant bien autre chose que l'ardeur & la fermeté de ceux qui ne combattent que pour l'honneur ou pour la religion. Ce n'est donc pas merveille que les sciences ayent fait si peu de progrès, depuis qu'elles sont devenuës mercenaires; & qu'il y ait si peu de Sçavans, depuis que tout le monde court aux richesses, & qu'on n'appréhende rien tant que la pauvreté. On ne voyoit anciennement rien de semblable parmi les Philosophes; les Brachmanes des Indes, les Mages de la Chaldée, & les Prêtres d'Egypte ne s'embarrassoient point de ces choses, & ils étoient exempts de ces sortes de passions.

Enfin,

Enfin, ce qui a été cause que les ſciences ont été fort négligées, c'eſt le mépris qu'on a fait des Pédans, qui n'ayans qu'un ſçavoir ſuperficiel & une litterature d'école, ſe ſont juſtement attiré ce mépris en voulant paroître plus ſçavans qu'ils n'étoient, & ſe faire eſtimer au-delà de ce qu'ils pouvoient prétendre. Ils affectoient d'entre-mêler dans tous leurs diſcours & en toute occaſion quelques traits de leur ſcience, & ils vivoient ſi retirez entre eux, ou dans leurs cabinets, que hors de là ils n'étoient capables d'aucune affaire, & ils ſe rendoient ridicules dans les converſations. Quand la contagion commence dans une ville, elle ſe prend prémierement aux enfans & aux perſonnes d'une conſtitution foible & délicate, ou à celles qui ſont ſujettes à d'autres incommoditez, mais lorsqu'elle a déja fait quelques progrès, elle paſſe aux perſonnes les plus ſaines & les plus robuſtes: & après qu'elle eſt devenuë générale dans cette ville, les gens d'alentour n'y vont plus, & s'ils rencontrent quelqu'un qui ſoit ſain, quand même il ſe porteroit le mieux du monde, ils s'en tiennent à l'écart, tout comme ils feroient s'il avoit lui-même la peſte. C'eſt précisément ce qui eſt arrivé dans la République des lettres; quelques petits Eſprits ſe laiſſerent d'abord ſurprendre à la pédanterie; le mal s'accrût avec le temps

& ſe

& se glissa dans les Esprits qui étoient plus raisonnables & plus solides. Les étrangers, qui apprirent le ravage que cette contagion faisoit dans le pays des lettres, en furent tout effrayez, & ne voulurent plus avoir de commerce ni avec les malades ni avec les sains; & comme la crainte passe facilement en haine, après avoir craint le commerce contagieux de tous ces Sçavans, ils en vinrent bien-tôt à l'aversion, & de l'aversion au mépris. Les voisins commencerent à faire des railleries des Pedans, & à les tourner en ridicule; & les véritables Sçavans craignirent d'avoir le même sort, se trouvans mêlez avec eux, comme les pigeons sont pris avec les corneilles, quand ils sont dans la même troupe: & parce que les plus ignorans faisoient parade de leur science, ceux qui étoient véritablement doctes n'osoient le paroître.

Un Espagnol de Bruxelles, qui avoit beaucoup d'esprit, soûtenoit un jour que l'Histoire de Dom Quichote avoit ruiné la Monarchie Espagnole, parce, disoit-il, qu'avant cela l'amour & la valeur étoient régardées chès eux comme des sujets à Romans: chaque jeune Chevalier, qui paroissoit sur la scene, venoit s'engager pour toute sa vie, prémierement à l'honneur, & puis à sa maîtresse. Ils vivoient & mouroient tous dans ces sentimens Romanesques, jusque-là que le

le vieux Duc d'Albe, dans sa derniere expedition, qui fut celle qu'il fit en Portugal, avoit une jeune maîtresse, à laquelle il avoit voué la gloire de cette action ; esperant que cela lui tiendroit lieu de mérite auprès d'elle, à la place des qualitez qu'il avoit perduës avec la jeunesse. Mais depuis que Dom Quichote, qui avoit tourné avec une finesse incomparable tout cet honneur & cet amour Romanesques en extravagans & en ridicules, les Espagnols avoient commencé de se faire quelque honte de l'une & de l'autre, & de se mocquer des braves & des amoureux ; qu'on n'étoit plus brave que par intérêt & pour chercher à faire fortune, & qu'on n'aimoit plus que pour la débauche ; ce qui ne pouvoit qu'être d'un grand préjudice pour le corps & pour l'esprit. C'étoit là, s'il en falloit croire cet Espagnol, la cause de la ruine de l'Espagne & de la décadence de sa grandeur & de sa puissance.

Mais quelque effet que ces ridicules Chevaliers errans ayent pû faire dans cette Monarchie, je crois que la pédanterie en a fait d'incomparablement plus mauvais dans la République des lettres ; & Dieu veuille que le train qu'on prend aujourd'hui de traiter de ridicule ce qu'il y a de plus sérieux & de plus grave, & de se railler de l'honneur & de la vertu, du sçavoir & de la pieté, n'ayent pas

des effets encore pires dans les autres Etats! C'est la démangeaison de nôtre siecle & de nôtre pays, laquelle a passé dans la Cour & dans le Théatre, dans les maisons des grands & dans celles du commun, qui regne dans les caffez, & qui se fait même rémarquer dans les conversations du conseil, comme dans les entrétiens particuliers. J'ai connu en ma vie plusieurs Ministres d'Etat, qui auroient mieux aimé dire un mot d'esprit, que de parler avec sagesse, & divertir la compagnie, que de donner à tout le Royaume un sujet & une occasion de joye. Mais c'est assès pour excuser l'imperfection des sciences dans nôtre siecle, & pour condamner la présomption & la vanité de quelques-uns de nos Sçavans; mais je ne pense pas que ce que j'ai dit pour rendre justice aux Anciens, personne s'avise de l'étendre au-delà de ce que j'ai prétendu, pour faire tort à l'érudition des Modernes. Je finirai ce petit Traité par ce mot d'Alphonse Roi d'Arragon, surnommé *le Sage*; *Qu'entre tant de choses que les hommes possedent, ou qu'ils recherchent toute leur vie, il n'y a rien de meilleur que d'avoir de vieux bois pour brûler, de vin vieux pour boire, de vieux amis pour faire societé, & de vieux livres pour lire; & que tout le reste n'est que babioles.*

SECOND ESSAI DU JARDIN D'EPICURE; OU DU JARDINAGE.

En l'année 1685.

SI la raiſon eſt ce qu'il y a de plus grand & de plus noble dans l'homme, & ce qui le diſtingue du reſte des animaux, il ſemble que ce ſoit auſſi ſon plus grand défaut, puisqu'elle lui cauſe plus de troubles & plus de miſeres, que les autres animaux n'en ſçauroient avoir. Elle produit en nous cette grande varieté de paſſions, & par conſéquent de beſoins & de deſirs, dont les bêtes ſont exemptes; elle nous fait former des deſſeins ſans nombre, & ne nous laiſſe point de répos que nous ne les ayons executez; & elle fait enfin ſi bien, qu'elle rend la condition de nôtre vie ſemblable à celle de nôtre naiſſance; nous naiſſons dans les pleurs, nous vivons dans les plaintes, & nous mourons dans les régrets.

Mais puisque nous ne sçaurions éviter d'avoir des passions, & empêcher le trouble des pensées que la raison excite dans nôtre esprit, tout ce que nous avons à faire c'est de tâcher, autant qu'il nous est possible, ou de les captiver, ou de les divertir. Ce dernier est le parti le plus ordinaire que les hommes prennent, ils cherchent les passe-temps & les plaisirs, & ils se tournent ou vers le jeu, ou vers les affaires. Comme ces deux prémiers sont de peu de durée, qu'on s'en lasse même à la fin & qu'on s'en dégoûte, on est obligé d'attendre que l'envie en revienne, avant qu'on puisse les rappeller: & parce que le jeu rend de lui-même rêveur & chagrin, s'il ne se trouve animé & soûtenu de l'espérance du gain, le parti le plus commun que l'on prenne pour divertir l'esprit, c'est de s'appliquer aux affaires, & de travailler à gagner du bien par un moyen ou par l'autre. Cette maniere d'exercer l'esprit a cet avantage sur toutes les autres, qu'elle retient pour toute leur vie ceux qui s'y sont engagez, personne ne se trouvant jamais trop vieux pour avoir la pensée & le desir d'augmenter ses biens & sa fortune, soit pour lui-même, soit pour ses amis, ou pour ses descendans.

Lorsque le monde commença à se peupler, il y a grande apparence que dans chaque pays, où les hommes vinrent, leur maniere

niere de vivre eût bien du rapport & de la conformité avec celle des autres animaux. Ils vivoient d'une heure à l'autre, &, comme l'on parle ordinairement, au jour la journée, contens des plantes que la terre leur fournissoit, & des fruits des arbres; avec cela ils rassasioient leur faim & satisfaisoient leur appetit. Quelquefois ils pêchoient du poisson, & ils chassoient aux oiseaux; ils prenoient du gibier ou par la force, ou par ruse & par artifice, tantôt avec les mains simplement, & tantôt avec les instrumens que la pénétration de leur esprit ou la nécessité leur avoit fait inventer. Quand un homme avoit amassé assès de vivres pour un jour, il serroit le reste pour le lendemain, & il employoit ainsi un jour au travail, pour se réposer le jour suivant. Attiré ensuite par le plaisir d'avoir fait une bonne chasse, quand il se sentoit bien disposé, & que le bonheur lui en disoit, il prenoit du gibier pour autant de jours qu'il lui étoit possible, afin d'en nourrir & lui-même & ses enfans, qui se trouvoient encore trop jeunes pour en aller chasser eux-mêmes. Il s'avisa quelque temps après de semer du grain & de nourrir du bêtail pour s'entrétenir toute l'année. Il sépara les terres qui étoient bonnes pour le labourage, de celles qui étoient propres pour nourrir du bêtail, & il les partagea prémierement

ment entre ses fils, & puis entre ses domestiques, s'en réservant une partie du profit & du revenu, soit en espece, soit en quelque chose d'équivalent; ce qui donna occasion à l'invention de la monnoye. Dans les lieux, où ces établissemens furent faits, personne n'étoit bien content s'il n'avoit suffisamment dequoi pour lui, pour sa famille, & pour tous les siens à perpétuïté. Tellement que j'ai connu un certain Seigneur, qui ne vouloit jamais faire de bail d'aucune de ses fermes, ou de ses autres biens, quand c'eût été pour cent ans, ou pour mille, à moins que ce ne fût pour toûjours & à perpétuïté.

De ces foibles commencemens sont venus ces prodigieux & extravagans desseins des pauvres mortels, qui ne peuvent se satisfaire & donner des bornes à leurs prétentions. Avec cela on ne sçauroit faire entendre à un Indien, qu'un homme, qui prend tant de peine & qui risque tous les jours sa vie sur mer & sur terre, laisse ses enfans plus en sûreté & plus contens que lui, qui n'a pas seulement dequoi se faire un habit. Ainsi tous les préceptes de l'Ecriture, qui nous défendent de nous mettre en peine du lendemain, quoiqu'ils passent dans le monde pour des choses inconcévables & impossibles à pratiquer, il semble néanmoins qu'ils ne font que ramener le genre humain à sa prémiere & à sa natu-

relle

relle forme de vivre. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt ainſi que le deſir & le ſoin d'amaſſer des richeſſes à l'infini eſt devenu peu-à-peu & par dégrez l'affaire la plus générale des hommes.

Il s'eſt trouvé dans chaque pays un petit nombre de perſonnes, qui ont tourné leurs penſées & leurs deſſeins du côté des honneurs & des dignitez, & qui pour y parvenir n'ont épargné ni biens, ni peines, ni ſoins, ni leurs vies mêmes; car il eſt certain qu'il n'y a rien dont un eſprit ſe rempliſſe davantage, & qui le tienne plus appliqué, que la pourſuite des honneurs & des dignitez, laquelle on ne manque preſque jamais de couvrir du prétexte ſpecieux du ſervice de la patrie & du deſſein de procurer le bien public; mais de rendre au public de véritables ſervices, c'eſt une affaire ſi pénible & ſi difficile, que quoiqu'un homme de bien ne doive jamais réfuſer de s'en charger, quand il y eſt appellé par ſon Prince, ou par ſa patrie, & qu'il ſe ſent en état de s'y pouvoir employer plus utilement qu'un autre, toutefois il ne le recherchera que fort rarement, ou peut-être même jamais, & il le laiſſera ordinairement à ceux qui ſous prétexte du bien public n'ont véritablement en vûë que leurs intérêts particuliers, qui ne cherchent qu'à s'aggrandir, & qui ne ſoûpirent qu'après ces faux honneurs, après leſquels les hommes courent or-

dinairement, ne se mettans guere en peine d'acquerir le véritable honneur, qui est, à parler proprement, la seule récompense de la vertu.

Quoique cette recherche des charges & des emplois, qui est l'effet de l'ambition, ne soit pas aussi générale que celle des richesses, elle ne laisse pas d'être aussi deméſurée & aussi extravagante, puisqu'il ne s'est encore trouvé personne qui se soit crû assès puissant, & qui se soit contenté de sa dignité. S'il se trouve un Prince qui se borne à sa grandeur, & qui n'ait ni desir pour s'élever davantage, ni appréhension de décheoir de son état, il retombe en ce cas-là dans la condition d'un particulier, & il ne fait autre chose que joüir des plaisirs & des avantages qui pourroient se trouver dans la plus haute fortune d'un homme privé, qui vit dans toute l'abondance dont la nature humaine soit capable de joüir.

Les plaisirs des sens deviennent un peu plus exquis & plus raffinez; l'imagination se divertit à inventer de nouveaux embellissemens dans les lieux qu'on a choisis pour son sejour ordinaire. On cherche dans les bâtimens la commodité, la symmetrie, les ornemens, la magnificence, & le faste. On est curieux & magnifique en ameublemens, en peintures, en statuës, en tapisseries, &

en

en autres chefs-d'œuvres de l'art. On fait des jardins délicieux & pleins de charmes ; les fleurs, les fruits, les ombrages, les fontaines, & les concerts mélodieux des oiſeaux, qui ſont les hôtes ordinaires de ces beaux ſejours, toutes choſes y flattent les ſens, & l'art & la nature ſemblent y préſenter les plaiſirs dans leur plus naturelle & leur plus grande perfection.

Ainſi avoient accoûtumé de paſſer leur vie les Rois de la prémiere race des Aſſyriens, après les conquêtes de Ninus & de Semiramis, juſqu'à ce que leur Empire tomba entre les mains des Medes. Ainſi vivoient les Caliphes d'Egypte, juſqu'à ce qu'ils furent dépoſez par leurs Mamalukes. Ainſi paſſerent les dernieres années de leur vie ces fameux Romains, Scipion, Luculle, Auguſte, Diocletien. Ce fut à cela que ſe terminerent les grandes penſées d'Henri II. Roi de France, après qu'il eût terminé la guerre qu'il avoit contre l'Eſpagne. Et le Roi de Maroc d'aujourd'hui, après avoir triomphé de tous ſes compétiteurs, void couler doucement ſes jours dans une maiſon de campagne, où il donne ſes audiences dans un petit bois d'orangers, & parmi l'agréable murmure des eaux. C'eſt ainſi enfin que le Roi de France, après les ſuccès de ſes entrepriſes & de ſes armes, &

dans l'élevation où il a porté son autorité, passe la meilleure partie de son loisir dans des maisons de campagne, où il n'épargne rien en bâtimens, en jardinages, & en tout ce qui peut rendre charmant & délicieux ce genre de vie. Ces Empereurs, qui se sont voulus entierement sequestrer de ces plaisirs & de ces récréations si conformes à la nature de l'homme, sont devenus des fanatiques & des extravagans : les uns se sont figurez qu'ils étoient des Dieux, & les autres ont été des Demons, comme Caligula, Neron, & quantité d'autres, dont les noms ne sont que trop connus dans l'Histoire.

Pendant que tous les hommes tâchent ainsi de se faire quelque amusement & quelque occupation, ceux qui ont eu ou assès de mérite ou assès de bonheur pour passer dans le monde pour les plus sages & les plus habiles, ont pris une route fort différente : car au-lieu de suivre ce penchant, si commun & si ordinaire, de satisfaire ses desirs & ses passions, & de prendre pour cela de grandes mesures, ils ont choisi le moyen qui leur a paru le plus facile & le plus sûr pour vivre contens & heureux, qui a été de travailler à n'avoir point de passions, ou au moins à les moderer, pour n'étendre pas leurs desirs au-delà des choses que la nature demande, & dont elle ne sçauroit se passer. C'est dans

ce dessein qu'on a inventé la Philosophie, au moins cette partie que nous appellons *la Morale*. Et en effet, il ne semble pas seulement que c'est à quoi chacun doit aspirer, que de vivre content & tranquille, mais que cela même, en quelque maniere, n'est pas au-dessus des forces de la nature. Pour cette autre partie de la Philosophie, que nous appellons *la Physique*, je ne vois pas qu'elle puisse servir à guere autre chose qu'à donner de l'occupation à l'esprit, ou à flatter la vanité, qui est si naturelle à la plûpart des hommes, & à qui rien ne plaît tant que de pouvoir se distinguer, d'une maniere ou d'autre, de ceux de leur condition & de leurs égaux; car pourvû qu'ils puissent se faire considerer dans le monde par quelque endroit que ce soit, par les richesses, ou par les charges, ou par l'ostentation du sçavoir, ce leur est à-peu-près tout un; ôté cela, je ne vois pas quels grands avantages la connoissance des choses de la nature a pû apporter dans le monde, par les progrès qu'elle y a fait depuis tout le temps que l'on s'y applique: j'en excepte toûjours, & fort justement, les Mathématiques, auxquelles nous devons beaucoup, & qui sont fort estimées parmi toutes les nations qu'on appelle *civilisées*, mais qui ne le sont pas tant de celles qu'on nomme *barbares*, parce qu'el-

les le ſont en effet, ou parce qu'elles ſont moins polies que nous.

Il n'eſt pas aiſé de ſçavoir en quel temps on a commencé de s'appliquer à l'étude de la Phyſique: nous ſçavons en général que cela eſt fort ancien, puiſque nous trouvons dans les livres les plus vieux que nous ayons, qu'il y eſt fait mention des Philoſophes qui avoient cultivé cette ſcience. Le prémier, qui nous en a fait connoître la vanité, a été Salomon, qui nous en a laiſſé des traits admirables dans le livre de l'Eccleſiaſte. Le ſecond, qui a pris à tâche de bannir du monde l'étude de cette ſcience, a été Socrate, qui s'étoit propoſé d'introduire en ſa place l'amour & l'étude de la Morale, pour appliquer l'eſprit des hommes à quelque choſe de meilleur & de plus utile. En effet, qui lira avec attention ce que Salomon, Socrate, & Marc Antonin après eux, ont dit ſur la vanité de toutes les connoiſſances que les hommes peuvent jamais acquerir des choſes de la nature, des cauſes & des effets, il pourra s'épargner une bonne partie de la peine qu'il auroit pû prendre à cette étude, & il conclurra fort juſtement que cette ſcience n'eſt qu'un jeu & qu'un pur amuſement, que c'eſt comme un petit épagneul qui court après un cerf, lequel peut bien lui donner de l'exercice & le fatiguer, mais jamais le mettre

tre à bout. Ce ſont là pourtant trois grands noms, que Salomon, Socrate, & Marc Antonin, & quoiqu'il n'y ait pas de comparaiſon à faire des deux derniers avec le prémier, rien n'empêche qu'on ne les aſſocie tous trois enſemble pour en faire le plus ſage Triumvirat qui ſe puiſſe trouver dans l'Hiſtoire.

Après la mort de Socrate, qui ne laiſſa aucuns écrits, il commença de ſe former dans la Gréce diverſes Sectes de Philoſophes, qui pouſſerent leurs méditations fort avant ſur ces deux parties de la Philoſophie, la Phyſique & la Morale. On fit naître ſur la prémiere pluſieurs queſtions épineuſes & deſagréables, qui donnerent lieu à de longues & fortes diſputes. On demanda ſi le monde étoit éternel, ou s'il avoit été produit; en cas qu'il eût été produit, on diſputa s'il avoit été fait par une Intelligence éternelle, & quel but elle avoit eu en le faiſant; ou bien, ſi ce n'étoit point par hazard que le monde s'étoit fait, & s'il n'étoit pas la production d'une rencontre fortuïte d'atomes, & d'une multitude innombrable de parties d'une matiere éternelle, qui avoient été un temps infini ſans ſe joindre? On examina s'il n'y avoit qu'un monde, ou s'il y en avoit pluſieurs: ſi nos ames ſont des parties d'une ſubſtance céleſte & éternelle, ou ſi elles ſont materiel-

les

les & corporelles ; & supposé qu'elles soient prises d'une substance éternelle, si elles en avoient été tirées avant qu'elles fussent envoyées dans nos corps, ou seulement au moment qu'elles sont unies avec le corps. On disputa fortement sur le mouvement des cieux, sur la grandeur des corps célestes ; sur les facultez de l'entendement, & sur le jugement des sens. Mais tous ces différens Systemes de Physique, qui ont été faits par les Philosophes anciens, comme Platon, Aristote, Epicure, ou par les modernes, comme Descartes, Hobbes, & autres, semblent être pourtant conformes en ceci, qu'ils sont tous destituez de preuves claires & solides, capables de satisfaire parfaitement un esprit qui ne se laisseroit pas prévenir ; & l'un n'a de l'avantage sur l'autre, & ne paroît mieux lié & plus conforme à la raison, que selon qu'il trouve des gens d'esprit pour le défendre, & qu'il a de bons Avocats pour plaider sa cause: comme ces jeux de gobelet, & ces tours d'adresse, qui imposent plus ou moins aux spectateurs, selon que les personnes, qui les font, y sont plus ou moins adroites & habiles. Car si nous pouvions connoître bien clairement la vérité & la nature des choses, ces Systemes, qui nous paroissent si fins & si bien imaginez, ne nous paroîtroient peut-être plus que des coups

d'étour-

d'étourdi, les uns, à la verité, plus que les autres, mais tous s'écartans fort du but.

Si on s'eſt partagé en tant d'opinions ſur la Phyſique, il ſemble qu'on a été moins en différend ſur la Morale, & ſur la queſtion importante de la derniere fin de l'homme, qui eſt de ſçavoir, en quoi conſiſte ſon bonheur. On pourroit d'abord s'imaginer qu'il y a eu beaucoup de ſentimens là-deſſus, mais la différence a été moins dans la choſe même, que dans les termes & dans l'explication que les Sectes des Philoſophes ont donné aux expreſſions dont leurs maîtres s'étoient ſervis. Ils ſont tous demeurez d'accord, que le bonheur étoit le ſouverain bien, & que le ſouverain bien devoit être la derniere fin de l'homme; & ils ont tous conclu, que comme le bonheur étoit la fin & le but de la ſageſſe, la ſageſſe étoit le moyen pour y parvenir. Toute la queſtion ſe réduiſoit donc à ſçavoir, en quoi conſiſtoit ce bonheur. La diſpute s'échauffa là-deſſus entre les Epicuriens & les Stoïciens; les autres Sectes s'approchans en quelque maniere de l'une ou de l'autre de ces deux, par les idées & les expreſſions dont elles ſe ſervoient en rapportant leurs ſentimens. Les Stoïciens donc faiſoient conſiſter le bonheur dans la vertu, & les Epicuriens dans la volupté ou le plaiſir; mais les plus raiſonnables d'entre

d'entre les Stoïciens mettoient le comble du bonheur dans le plaisir accompagné de la vertu, & les plus habiles Epicuriens réconnoissoient que le plus grand de tous les plaisirs est celui qui se trouve dans la vertu. De sorte qu'il est, ce me semble, asses malaisé de dire en quoi ces deux Sectes étoient différentes pour le fond l'une de l'autre. Elles convenoient toutes deux ; que l'état le plus heureux où l'homme puisse être, c'est lorsqu'il est le maître de ses passions, & qu'il les tient soûmises à la raison : c'est de n'avoir ni crainte ni desir ; & d'être exempt de ces agitations & de ces troubles d'esprit que les passions ont accoûtumé d'exciter : c'est de faire consister les véritables richesses à diminuer les desirs, & non pas à augmenter les richesses : & d'établir le vrai plaisir dans la tempérance, & non à satisfaire les sens : c'est de régarder avec indifférence les biens & les maux de la vie, & de récévoir avec constance & sans s'ébranler les plus grands accidens & les plus funestes révers de la fortune : de ne s'affliger point du passé, & de ne se mettre pas en peine de l'avenir ; de ne se rendre point malheureux durant sa vie par la crainte de la mort, & de mourir sans avoir régret à la vie ; & ils convenoient tous, ce me semble, que la meilleure leçon qu'on puisse donner en tout cela, c'est de suivre la nature.

Le

Le plus grand uſage qu'ils faiſoient donc de la raiſon, c'étoit de l'employer à appaiſer les troubles qu'elle avoit elle-même excitez, & de guérir les bleſſûres qu'elle avoit faites; & ils ne prétendoient nous rendre ſages, qu'en nous rendant inſenſibles. C'étoit, au moins, le grand but des Stoïciens rigides, qui auroient voulu que leur Sage n'eût pas ſeulement été ſans paſſions, mais auſſi ſans ſentiment; qu'il eût été inſenſible à la douleur & au plaiſir, & qu'il ſe fût également poſſedé dans la maladie & dans l'adverſité, comme dans la ſanté & dans la proſperité la plus douce. Mais c'étoit poſer un principe, qui, à mon avis, va contre la nature & le ſens commun, & on auroit eu plûtôt fait de dire, ſans tant de façon, que le Sage doit ceſſer d'être homme; ce qui auroit peut-être été moins choquant & moins abſurde, que toute cette Philoſophie Stoïcienne.

Les Epicuriens n'enſeignoient rien de ſi étrange ni de ſi incompatible avec la raiſon, quand ils faiſoient conſiſter le bonheur de l'homme dans la tranquillité de l'ame & dans les plaiſirs du corps: car puiſque nous ſommes compoſez de l'un & de l'autre, il n'y a pas à douter qu'ils ne doivent avoir part tous deux à nos biens & à nos maux: mais comme pluſieurs hommes, dont les langages ſont différens, diront tous une même

chose en différens mots ; ainsi on a souvent entendu la même chose, & on a eu la même pensée en divers siecles, en divers pays, dans quelques loix civiles, & dans de certaines matieres de religion, quoique l'on se soit exprimé fort diversement sur ces mêmes choses. Ce que les Stoïciens appelloient *être sans passions*, les Sceptiques l'ont appellé *être sans agitation & sans trouble*: Molinos & ses disciples ont donné à cela le nom de *quietisme*, & communément on l'appelle *la paix de la conscience*; mais tous ces termes différens semblent ne marquer au fond qu'une grande tranquillité d'ame, quoiqu'elle puisse avoir diverses causes : car elle peut être l'effet ou de la raison & de la sagesse humaine, ou de l'innocence, ou de la résignation à la volonté de Dieu. Un vieux usurier avoit eu la même pensée, quand il disoit, qu'un homme, qui sort hors de sa condition & de son état, ne sçauroit avoir la paix de la conscience ; ne comprenant pas que cette expression ne signifioit autre chose que le véritable *quietisme*, ou *contentement d'esprit*, qui, de quelque maniere qu'on l'exprime, est toûjours régardé comme ce qu'on peut imaginer de plus essentiel à la félicité de l'homme, puisqu'il n'y sçauroit avoir de bonheur sans contentement.

Je me ſuis ſouvent étonné qu'on ait dit tant de violentes invectives contre Epicure, dans tous les ſiecles qui ſe ſont écoulez après lui, puiſque la beauté admirable de ſon eſprit, la grace de ſon langage, la bonté de ſon naturel, la douceur de ſa converſation, la tempérance qu'il avoit gardée dans toute ſa vie, & la conſtance qu'il fit paroître en ſa mort, le rendirent cher à ſes amis, le firent admirer de ſes diſciples, & lui acquirent l'eſtime générale des Atheniens. Ce furent au commencement les Stoïciens, qui par haine & par envie furent les principaux auteurs de cette injuſtice; quelques-uns même de ſes diſciples y contribuerent dans la ſuite, en expliquant groſſierement de la volupté des ſens, ce que leur maître avoit dit, que le bonheur conſiſtoit dans la volupté; enfin, les prémiers Chrêtiens acheverent de ruiner ſa réputation; leur pieté fut choquée des principes & des maximes de ſa Philoſophie, & ils s'accommoderent plus facilement de celle des Platoniciens & des Peripatéticiens, & lui préfererent même celle des Stoïciens. Cependant, j'avouë que je ne comprens pas qu'il y ait plus d'abſurdité & d'impieté dans ce que Lucrece a dit des Dieux, que dans la Théologie d'Homere, qui ne s'eſt pas contenté de les faire ſujets à nos paſſions les plus baſſes, mais qui nous les fait voir perpétuel-

lement occupez aux plus viles & aux plus indignes actions des hommes.

Tout ce qu'on a pû dire & inventer contre Epicure n'a pourtant pas pû empêcher qu'il n'ait trouvé de grands Avocats, qui ont entrepris de le défendre, tant du côté de sa vertu, que de son sçavoir, & qui l'ont fait avec tant de force, qu'il n'est pas besoin d'y rien ajoûter. Le témoignage de Diogene Laërce est trop ingenu & trop desinteressé, pour pouvoir être révoqué en doute, ou pour avoir besoin d'être soutenu & fortifié par tout ce que pourroient dire en sa faveur les Auteurs modernes. Et quand tout cela viendroit à manquer, il suffiroit de sçavoir qu'il y a toûjours eu dans sa Secte beaucoup de personnes d'un fort grand mérite, & qu'on y a vû presqu'en même temps des hommes de la plus grande réputation : je ne nommerai que ceux-ci, César, Atticus, Mécénas, Lucrece, Virgile, & Horace, qui ont tous été des hommes admirables, chacun en son genre, & qui n'ont peut-être pas eu leurs pareils dans l'Antiquité.

Pour commencer par César, si on considere bien toutes ses grandes qualitez, on trouvera qu'il mérite de tenir le prémier rang parmi les hommes les plus illustres. Il n'a eu d'égal que lui-même, & il a surpassé tous les plus grands hommes de sa nation & de son

ſon ſiecle, dans la politique, dans l'art militaire, dans l'éloquence, & dans la maniere d'écrire l'hiſtoire. Outre cela, il faiſoit fort bien les vers, & il conſacroit les heures de ſon loiſir à l'étude de la Philoſophie. C'étoit le plus grand homme qui ſe puiſſe voir pour le cabinet & pour l'action, pour déliberer & pour executer: le plus grand par ſa naiſſance & par ſa bonne mine: le plus grand en bonté & en clémence, dans les occaſions même où il étoit provoqué, & lorsqu'il lui étoit le plus aiſé de ſe venger. J'avouë qu'il a renverſé les loix & le gouvernement de ſon pays, mais ce ne fut qu'après que pluſieurs autres eurent déja non ſeulement commencé, mais avancé même de changer & de violer les loix: de ſorte qu'il ſembloit plûtôt en cela prévenir les autres, qu'executer ſon propre projet: car quoiqu'il eût beaucoup d'ambition, il ſemble pourtant que l'inſolence & la fierté de ſes ennemis contribua davantage à lui faire former tous ſes grands deſſeins, qu'il ne s'y porta de lui-même. Pour lui, il ne ſouhaitoit autre choſe que d'acquerir de la gloire par de belles & grandes actions, & ſon but étoit pour cela de ſoumettre les nations barbares, & d'étendre les bornes de la République; il ſe propoſoit d'abord de défendre la liberté du peuple Romain contre les partis,

qui avoient commencé par Sylla, & que Pompée faisoit revivre: & dans tout le cours de ses victoires & de ses glorieux succès il chercha toûjours les occasions de faire du bien à ses amis, & d'exercer sa clémence sur ses ennemis.

Pour Atticus, il semble qu'il a été l'un des plus sages & des plus vertueux de tous les Romains : sçavant sans se piquer de le paroître ; vertueux sans affectation ; bien-faisant sans qu'il y parût du dessein ; ami de tous les malheureux ; ne faisant jamais la cour à un homme pour sa grandeur & pour son credit ; aimant tout le monde ; & aimé de tous. Avec tant de belles & rares qualitez il se conserva au milieu des flammes des guerres civiles, qui désolerent son pays, durant presque toute sa vie, sans s'y trouver enveloppé : & quoiqu'il n'entrât jamais dans les affaires publiques, ni dans aucun parti, il fut pourtant bien-venu, honoré, & caressé de tous, depuis Sylla jusques à Auguste.

Mécénas a été le conseiller le plus sage, l'ami le plus fidele à son Prince & à sa patrie, le meilleur gouverneur de Rome, le plus heureux & le plus habile négociateur, le juge le plus competant du sçavoir & de la vertu, le mieux partagé en amis, & par consequent le plus heureux dans toute sa vie de tous ceux dont nous connoissions l'histoi-

re.

re. Je dirai même que ce fut à la conduite de Mécénas pour les affaires civiles, & à celle d'Agrippa pour celles de la guerre, qu'Auguste fut rédevable de sa fortune & de sa grandeur, qui ont été si célebres dans le monde.

Pour Lucrece, Virgile, & Horace, ils méritent, selon mon jugement, d'être réconnus pour les plus grands Philosophes, aussi-bien que pour les Poëtes les plus accomplis de leur siecle.

A l'égard de Lucrece & de Virgile, outre cette grandeur & cette noblesse, qui paroît dans leurs vers & qui semble avoir quelque chose de plus que d'humain, ils ont été d'ailleurs fort sçavans dans la Physique, & ils ont eu une Morale admirable. Et pour Horace, outre la douceur & la délicatesse de ses Odes, il fait assès voir dans tous ses autres ouvrages, qu'il a eu tant de connoissance du monde, & qu'il sçavoit si bien vivre, que je ne connois point d'homme qui mérite en cela de lui être préferé; & ce ne fut pas le moindre trait de sa Philosophie, que le réfus qu'il fit d'être le secretaire d'Auguste, qui lui avoit fait l'honneur de le choisir pour cet emploi. Mais toutes les Sectes des Philosophes semblent s'être accordées en ceci, que le Sage se doit tenir éloigné des affaires publiques, qui est ce que

Pythagore vouloit dire, quand il conseilloit de *s'abstenir des feves*; parce que c'étoit avec des feves qu'on comptoit les avis dans le conseil à Athenes, & qu'on y concluoit les affaires. Ces Philosophes croyoient que ces sortes d'occupations & d'emplois avoient quelque chose de trop materiel & de trop terrestre pour des esprits qui devoient être aussi abstraits & aussi contemplatifs que les leurs : ils régardoient cela comme trop bas & trop composé pour la pureté & la simplicité de la maniere de vivre d'un Philosophe : ils n'auroient pas voulu qu'on eût pû leur réprocher les fautes du gouvernement ; & ils sçavoient si bien que les foiblesses de la nature & la violence des passions rendent les hommes incapables de rien faire de parfait, qu'ils crûrent que le meilleur service qu'ils pouvoient rendre à l'Etat & à leur patrie, c'étoit de corriger les défauts des particuliers, & de leur apprendre à se bien conduire. Mais lorsqu'il s'étoit formé des divisions & des partis dans un Etat, & qu'ils y avoient déja pris racine, ils croyoient que c'eût été une grande imprudence à un homme sage de se mêler des affaires, c'est pourquoi ils conseilloient de s'en éloigner, & de s'appliquer à toute autre chose. Après qu'Héraclite eût rénoncé au gouvernement, à cause des factions qui s'étoient formées

en-

entre ſes citoyens, ils le trouverent un jour s'amuſant à jouër avec des enfans dans le porche d'un temple, & comme il vid qu'ils paroiſſoient fort ſurpris de le trouver dans cet état, il leur demanda, *S'il ne valoit pas mieux jouër avec les enfans, que d'avoir à conduire des hommes faits comme eux.* Mais ce qui donnoit encore à ces anciens Philoſophes plus d'éloignement des affaires publiques, c'eſt qu'ils ne voyoient rien de plus contraire à la tranquillité de l'eſprit, dans laquelle ils faiſoient conſiſter le véritable bonheur de l'homme.

Ce fut pour cette raiſon qu'Epicure paſſa toute ſa vie dans ſon jardin, où il faiſoit ſes méditations & ſes exercices, & enſeignoit ſa Philoſophie. Auſſi eſt-il certain qu'il n'y a point de ſéjour plus commode pour tenir l'eſprit tranquille, & pour garentir le corps de la peine & de la fatigue, qui étoient les deux choſes qu'il avoit principalement en vûë. La douceur de l'air, l'odeur des fleurs, la verdure des plantes, la bonté des fruits, le plaiſir de la promenade, & ſurtout l'avantage d'être exempt de chagrin & d'inquietude ſervent extremement à la méditation & à la ſanté, à égayer les ſens & l'imagination, & à procurer au corps & à l'eſprit un doux & agréable répos.

Quoiqu'on diſe qu'Epicure a été le prémier qui a eu un jardin dans Athenes, &

qu'avant lui on n'en eût qu'à la campagne, aux villages, & aux métairies, il semble pourtant que les jardins ont été les possessions les plus anciennes & les plus communes des hommes, & qu'ils ont pris plaisir à cultiver des jardins, avant qu'ils eussent encore des champs à semer & des troupeaux à nourrir. C'étoient leurs lieux de récréation, & ils vivoient des fruits qu'ils en récueuilloient. Et comme les Rois les ont toûjours fort aimez, & que les Philosophes les ont choisis pour la retraite, les personnes publiques & les simples particuliers en ont toûjours fait leurs délices, & depuis les plus petits jusques aux plus grands, ils les ont tous jugez dignes de leur amour & de leurs soins.

Si nous consultons l'Ecriture sainte, nous trouverons que Dieu jugea que l'homme ne pouvoit être nulle part sur la terre plus heureux que dans un jardin, & que ce fut pour cela qu'il plaça le prémier homme dans le jardin d'Eden, afin qu'il fût le séjour de l'innocence & des délices. Pour le labourage des champs, & pour les villes, cela ne vint & ne fut introduit dans le monde, qu'après la chûte de l'homme, & comme la suite & la peine de son péché.

On a fort disputé pour sçavoir pécisément en quel pays étoit le Paradis terrestre, & on n'a pû encore en convenir : mais s'il est diffi-

cile

cile de décider cette queſtion, il ſera peut-être plus aiſé de dire quelle ſorte de lieu c'étoit que le Paradis. Pour le mot lui-même de Paradis, il paſſe communément pour un nom Perſan, & cela eſt fort vrai-ſemblable, parce que Xenophon & quelques autres Auteurs Grecs en ont fait mention, & qu'il étoit fort en uſage parmi les Rois de ces pays orientaux. Dans la deſcription, que Strabon nous a laiſſée de Jericho, il dit, que *c'étoit un pays de palmiers, & planté de beaucoup d'autres ſortes d'arbres fruitiers; que le terroir y eſt très fertile, arroſé par divers ruiſſeaux l'eſpace de cent ſtades; & que c'eſt là qu'étoit le palais du Roi, & le Paradis où ſe récueilloit le baume.* Il parle encore d'un autre lieu, qu'il dit être proche du mont Liban & du Paradis. On rapporte auſſi qu'Alexandre eut la curioſité de viſiter le tombeau de Cyrus dans un Paradis, & que c'étoit une tour aſsès baſſe, ombragée d'une touffe d'arbres, qui étoient plantez tout à l'environ. D'où l'on peut récueuillir, ce ſemble, fort juſtement, que ce que les Anciens appelloient un Paradis, c'étoit un certain eſpace de terre planté & orné de pluſieurs ſortes de beaux arbres, & particulierement de ceux qui portent du fruit, ſoit qu'on les y eût trouvez avant que de le fermer tout autour, ou qu'on les y eût plantez depuis; un lieu qu'on

qu'on prenoit ſoin de cultiver comme un jardin, agréable par la fraîcheur des ombres & par la commodité des promenades, arroſé de fontaines & de ruiſſeaux, rempli de toutes les différentes eſpeces de plantes qui étoient propres pour le climat ; un lieu enfin, où les yeux trouvoient de grandes beautez, où l'air étoit parfumé de bonnes odeurs, & où il y avoit des fruits exquis & délicieux. C'étoit encore comme une eſpece de parc, où l'on conſervoit diverſes ſortes de bêtes ſauvages, où l'on prenoit le plaiſir de la chaſſe à pied & à cheval, & dont l'enclos avoit ou plus ou moins d'étenduë, ſelon la fantaiſie & l'inclination des Princes qui les avoient fait faire.

Semiramis a été la prémiere qui ait été curieuſe d'avoir de ces grands jardins, ou de ces beaux parcs dans toutes les provinces de ſon Empire. Elle y prenoit tant de plaiſir, qu'elle ne faiſoit point bâtir de maiſon, où elle n'en fit planter un, dans tous les pays de ſa domination, qui s'étendoient de Babylone juſqu'aux Indes. Les Rois d'Aſſyrie conſerverent cette coûtume, & ſe firent le même plaiſir, juſqu'à ce que l'un de ces Rois introduiſit l'uſage d'avoir des jardins moins étendus, mais plus réguliers ; car ayant épouſé une Princeſſe qui étoit d'une de ces provinces, dans laquelle ces Paradis

ou

ou ces jardins ſpacieux étoient fort en uſage, & qui ayant de la peine à s'accoûtumer à l'air enfermé des palais de Babylone, où les Rois d'Aſſyrie ſe tenoient ordinairement renfermez, il fit non ſeulement un jardin pour elle dans l'enceinte du palais, mais il fit élever de grandes terraſſes ſur des arcs fort hauts & ſur le ſommet des plus hautes tours, & il y fit mettre de toute ſorte d'arbres fruitiers, des plantes les plus curieuſes du pays, & les plus belles fleurs que l'on pût trouver, & par ce moyen il eut des jardins qui avoient le plus d'air, & qui étoient tout enſemble les plus magnifiques qui ſe ſoient jamais vûs dans le monde. Cette Princeſſe étoit apparemment de la province de Chaſimir, ou de celle de Damas, qui ont toûjours été les pays du monde où il y eut de meilleurs fruits, & de toutes les eſpeces qu'on puiſſe manger; ce qui vient moins du climat où ces provinces ſont ſituées, que de ce que le fonds en eſt excellent, coupé de petites montagnes, & arroſé de pluſieurs rivieres & de beaucoup de petits ruiſſeaux. C'eſt grand dommage que nous n'ayons pas encore l'Hiſtoire de Chaſimir, que Mr. Bernier m'a aſſûré avoir traduite du Perſan, dans le deſſein de la rendre publique, & dont il nous a déja donné un échantillon dans ſes excellens Memoires du Mogol.

Les

Les autres jardins célebres dans les Histoires sont prémierement ceux de Salomon, où il y avoit de toute sorte d'arbres & de fruits, & où l'on voyoit plusieurs belles & agréables fontaines : & quoique nous n'en ayons pas une description plus particuliere, il nous paroît clairement que c'étoient des lieux où ce grand Roi alloit passer les heures de son loisir & de sa récréation, qu'il y avoit de beaux bâtimens, qu'on n'y avoit négligé aucun des ornemens qui peuvent rendre un séjour délicieux, & que c'étoit là qu'il se retiroit pour y être avec celles de ses femmes qu'il aimoit le plus. Il n'est pas même entierement hors d'apparence que ces Paradis, dont Strabon a parlé, n'étoient pas autres que ces rares & charmans jardins du Roi Salomon : & on n'en sçauroit avoir qu'une grande idée, si elle répond à celle que nous avons de la grandeur du Monarque qui en avoit fait ses délices, & qui avoit employé une bonne partie de ses soins & de son étude, aussi-bien que de son répos & de son loisir, à faire qu'il ne manquât rien à ces lieux chéris, lui qui connoissoit si bien tout ce qu'il y peut avoir de plus curieux pour le jardinage, qu'il avoit fait lui-même un écrit de toutes les plantes, depuis le cedre jusqu'à l'hyssope.

On a aussi fort parlé dans l'Antiquité du

jardin des Hesperides ; nous en avons si peu de connoissance, que nous ne sçaurions dire ce qu'ils étoient, puisqu'il ne nous en est resté presque que le nom : mais c'en est pourtant asses pour faire voir qu'on a été de tout temps fort curieux pour les jardins. Celui d'Alcinoüs, dont nous avons la description dans Homere, semble être une pure fiction du Poëte, & faite à plaisir, comme la description Romanesque du palais de la petite île de Phéacie, ou de Corfou, dont le terroir est si sterile. Mais comme dans tous ces ouvrages ce génie transcendant ne s'est pas tellement abandonné à la beauté de son imagination, qu'il n'ait fait paroître par-tout un fort grand sçavoir, il instruit d'ordinaire son Lecteur, à mesure qu'il le divertit. La situation de ce jardin d'Alcinoüs près des portes de son palais, l'étenduë de son enceinte, qu'il ne fait pas moindre que de quatre arpens, les grands arbres qui n'y sont que pour la beauté & pour l'ombrage, les arbres fruitiers, ces deux fontaines, dont l'une est pour l'usage du jardin, & l'autre pour celui du palais, cette grande varieté de fruits qui se succedent les uns aux autres, & qu'on y mange toute l'année, sont, autant que j'en puis juger, les meilleures régles qu'on puisse donner pour faire les plus beaux jardins ; & il est fort vrai-semblable qu'Homere avoit

pris cette description de quelques beaux lieux de cette nature qu'il avoit vûs dans l'Ionie, qui étoit sa patrie & son séjour ordinaire, & le pays des plaisirs les plus raffinez, aussi-bien que de l'esprit & d'une imagination fine & déliée. Pour l'usage des jardins, il peut bien avoir aisément passé de Damas, de l'Assyrie, & de tels autres pays d'Orient, dans l'Asie Mineure; mais je croirois qu'il n'y a été porté que long temps après, & qu'on ne s'en est pas tant piqué dans la Gréce & à Rome, pour y chercher au moins autant de raffinemens, qu'on y a cherché pour les autres plaisirs qu'ils avoient empruntez des Orientaux.

La longue & la florissante prosperité des deux prémiers Empires avoit été cause qu'on s'étoit appliqué sans aucune distraction aux sciences & à la politesse, &, ce qui est encore une suite d'une longue paix, à faire de magnifiques bâtimens & des jardins délicieux: au-lieu que la Gréce & Rome ayant été perpétuellement engagées dans des guerres, ou étrangeres, ou civiles, elles ont plus pensé à faire des actions d'éclat, qu'à celles qui se passent à l'ombre & dans le répos. C'est ce dernier parti qu'avoient pris ces nations molles & voluptueuses, qui furent subjuguées par la valeur de ces deux Empires, des Grecs, & des Romains, & desquelles

ils

ils emporterent tout ensemble dans leurs pays & les richesses, & le luxe, qui leur fit peut-être plus perdre qu'ils n'avoient gagné dans toutes les dépouilles de l'Orient.

Il y peut encore avoir eu une autre raison, qui a fait que les jardins ont été un peu négligez dans ces climats temperez ; c'est que l'air & le terroir y sont si propres pour toute sorte de bons fruits, qu'il n'est presque pas nécessaire d'en prendre aucun soin & de les cultiver : au-lieu que dans les pays plus chauds, aussi-bien que dans les froids, il faut prendre beaucoup de peine & user d'une grande adresse pour faire venir des fruits, qui croissent d'eux-mêmes dans les pays temperez. Mais quelle qu'en ait été la cause, il est vrai qu'il est fort peu parlé des jardins de l'ancienne Gréce & de l'ancienne Rome, soit pour le plaisir, soit pour l'ornement. Nous ne voyons pas qu'on fut curieux en ces temps-là de récouvrer des fruits des autres pays : on se contentoit de ceux que le pays leur donnoit, des raisins, des figues, des olives, des poires, & des pommes. Caton, autant que je puis m'en souvenir, ne fait mention que de ceux-là, & leurs jardins n'étoient régardez alors que comme des dépendances nécessaires de leurs métairies, destinez pour en tirer dequoi nourrir commodément & à petits frais leurs valets ou

leurs esclaves, dont ils se servoient pour le labourage des terres, & ainsi ce n'étoient que des herbes les plus communes du jardinage qu'on y plantoit, & quelques legumes qu'on y semoit pour la nourriture ordinaire. Le nom même d'*hortus*, dont les Latins se servent pour dire un jardin, semble être venu de celui d'*ortus*, qui donne en leur langue l'idée d'un lieu qui produit tous les jours quelque chose de nouveau.

Luculle fut le prémier, qui après la guerre de Mithridate fit venir des cerises du Royaume du Pont en Italie, & elles y furent si bien réçûës, & on fut si curieux d'en avoir dans tous les pays voisins, que dans moins de cent ans elles furent communes sur le long du Rhin, & jusques en Angleterre, où les Romains les porterent, à mesure qu'ils avançoient dans tous ces pays. Après les conquêtes de l'Afrique, de la Gréce, de l'Asie Mineure, & de la Syrie, on transporta en Italie de toutes ces sortes de fruits, que nous traduisons communément par le mot de *pommes*, qui au commencement n'étoit en effet que cela, mais qui fut appliqué dans la suite à divers autres fruits étrangers : ainsi parce que les abricots leur vinrent d'Epire, ils les appellerent des *pommes d'Epire* : les pêches leur ayant été apportées de Perse, ils les appellerent des *pommes de Perse* : les prémiers

ci-

citrons étant venus de Medie, ils leur donnerent le nom de *pommes de Medie* : les grenades leur furent apportées de Carthage, & on leur donna un nom qui marquoit le pays d'où elles étoient venuës: il en fut de même des coins, qu'ils avoient récouvré d'une de ces petites îles, qui ſont dans la mer de Gréce : les poires les plus délicates qu'ils euſſent, étoient venuës d'Alexandrie, de la Numidie, de la Gréce, & de Numance, comme il paroît des noms qu'on leur donna: leurs meilleures prunes étoient venuës de l'Armenie, de la Syrie, & ſur-tout de Damas; on en avoit du temps de Neron bien près de trente eſpeces différentes, auſſi-bien que de diverſes ſortes de figues, qu'on avoit auſſi fait venir du même pays, & il y en avoit pluſieurs qui étoient ſi eſtimées à Rome, & dont on étoit ſi curieux, que les Généraux, ou les Conſuls, qui les avoient fait apporter la prémiere fois, ſe faiſoient un honneur de les faire appeller de leurs noms, régardans cela comme un mémorial d'un ſervice ou d'un plaiſir qu'ils avoient fait à leur patrie; & pluſieurs de ces fruits ont été fort long temps connus dans Rome ſous ces prémiers noms: de ſorte que ce n'ont point été ſeulement ou les loix, ou les batailles, qui ont été marquées de ces noms illuſtres, mais auſſi les pommes, les poires, & divers au-

tres fruits, comme de Manlius, de Claudius, de Pompée, de Tibere, & de tels autres.

Ce fut ainsi que les fruits venoient à Rome, durant près d'un siecle, des pays nouvellement conquis, comme les Lettres, l'Architecture, la Peinture, & la Sculpture enrichirent l'Italie, du temps d'Auguste, de tout ce qu'elles avoient de plus rare & de plus curieux. On peut récueuillir de la description que Virgile a faite du jardin du vieillard Gorycius dans le IV. livre de ses *Georgiques*, combien étoient simples & négligez les jardins de ce temps-là; car en parlant des fleurs il donne le prémier rang aux roses, & sur-tout à celles d'une certaine espece particuliere, qui viennent deux fois l'année; il n'y joint point d'autre fleur que le narcisse; car pour les violettes & les lis, c'étoient les fleurs les plus communes, & qui n'étoient guere plus estimées les unes que les autres, sur-tout ce qu'il appelle le petit lis, qui étoit nôtre tubereuse. Quand il vient ensuite à parler des plantes, tout cela se réduit à l'*apium*, qui est nôtre *persil*, & qui comprend en général l'ache & le céleri, à quelques melons, à des concombres, & à telles autres plantes de ces especes, à quelques herbes potageres, & à quelques legumes. Il ajoûte à cela la *vervene*, comprenant sous ce nom général toute sorte de plan-

tes

tes ou d'arbriſſeaux d'une odeur douce & agréable, ou qui étoient conſacrées dans la religion, & deſquelles on ſe ſervoit pour l'ornement des autels, comme étoient le laurier, l'olivier, le rômarin, & le myrthe. Pour l'*acanthus*, je croirois aiſément que c'eſt ce que nous appellons le *pericanthe*; mais je ne ſçaurois dire ce qu'étoient ces lierres que les Anciens jugeoient dignes d'avoir une place dans leurs jardins, à moins que ce ne fut quelque eſpece particuliere de lierre, qui nous ſoit inconnuë: j'en dis autant de leurs pavots, puiſqu'il n'y a point de pavot qu'on mange aujourd'hui. Tous les fruits, que le Poëte nomme, ſont des pommes, des poires, & des prunes; car pour les olives, les figues, & les raiſins, c'étoient des fruits qui venoient à la campagne, & qu'on ne comptoit pas entre ceux des jardins. Pour avoir de l'ombre, ils plantoient des aulnes, des pins, des tilleuls, & des planes, dont ils faiſoient encore plus de cas que de tous les autres, à cauſe de la beauté de ſon feuillage. C'eſt un arbre qui étoit venu de Perſe, & dont les Grecs & les Romains étoient ſi curieux, qu'ils l'arroſoient avec du vin, au-lieu d'eau, ſe figurans que cet arbre aimoit autant d'être humecté par le vin, que ceux qui alloient boire ſous ſon ombre prenoient de plaiſir à cette boiſſon. De cette

prévention & de cet usage d'arroser les planes avec du vin, ils ne manquoient pas de rémarquer que ceux, qui en avoient été le plus arrosez, avoient les feuilles plus larges & les racines plus profondes.

C'est grand dommage que Virgile fût si hâté quand il fit cette description, qu'il n'ait pas eu le temps de la faire un peu plus longue, & de l'étendre autant qu'il nous dit lui-même qu'il l'auroit pû faire sur le chapitre du jardinage; vû sur-tout qu'il sembloit y prendre plaisir, & trouver de grands charmes dans ce genre de vie. Il ne faut pour cela que voir ce qu'il en a dit dans ces quatre mots, où comme avec un seul coup de pinceau il répréſente admirablement & en grand maître, comme il l'étoit, le bonheur de son vieillard Gorycius, dans ce jardin tel qu'il vient de le décrire,

Regum æquabat opes animis: ---

C'est-à-dire, qu'avec cette petite possession, qui n'étoit que de trois ou quatre arpens de terre, il vivoit aussi doucement & avoit l'esprit aussi content que les Rois eux-mêmes au milieu de leurs richesses & de leur abondance.

Je ne sçaurois être du sentiment ordinaire sur les *mala aurea* des Anciens. On veut que

que ce fuſſent des oranges ; mais je n'ai rien lû dans les Ecrivains de ces temps-là, qui puiſſe me faire juger que les oranges fuſſent connuës des Romains, que comme des fruits étrangers dans leur pays, & qui ne venoient que dans l'Orient. Je croirois donc plûtôt que ce qu'ils appelloient *mala aurea*, *des pommes d'or*, c'étoit une eſpece particuliere de pommes, qu'ils nommoient ainſi à cauſe de leur couleur, comme nous en avons parmi nous. Car d'ailleurs les orangers ſont des arbres trop conſidérables par leur beauté, par la bonté de leurs fruits, par l'odeur admirable de leurs fleurs, par la verdure de leurs feuilles, qu'ils conſervent toute l'année, & ils donnent enfin trop de plaiſir, & ſont même trop utiles à la ſanté, pour n'avoir jamais pû trouver place dans aucun écrit d'un ſiecle & d'une nation, qui avoit le goût ſi fin pour toute ſorte de plaiſirs.

La deſcription charmante, que Virgile fait de la *pomme heureuſe*, peut régarder ou le citron ou quelque eſpece particuliere d'oranges, qui croiſſoient dans la Medie, & qu'on ne trouvoit point ailleurs ; comme il y a une certaine eſpece de figues qui ne viennent qu'à Damas : il pouvoit être auſſi que ces oranges de Medie, qui étoient crûës dans d'autres pays, n'avoient pas la même vertu que dans celui-là ; ou que dans la Me-

die elles étoient bonnes contre un certain poison, qui étoit particulier à ce pays & qui ne se trouvoit pas dans les autres. Je ne sçaurois m'empêcher de rapporter ici ce que Virgile a dit de ce fruit, dans le II. livre de ses *Géorgiques*, & dont je ne sçache pas qu'aucun autre que lui ait parlé :

Media fert tristes succos, tardumque saporem
Fœlicis mali ; quo non præsentius ullum,
Pocula si quando sævæ infecere novercæ,
Miscueruntque herbas & non innoxia verba,
Auxilium venit, ac membris agit atra venena.
Ipsa ingens arbos, faciemque simillima lauro :
Et, si non alios late jactaret odores,
Laurus erat ; folia haud ullis labentia ventis :
Flos apprime tenax. Animas & olentia Medi
Ora fovent illo, ac senibus medicantur anhelis.

La Medie produit des plantes dont le suc est un poison mortel ; & contre lequel il n'y a point de réméde plus efficace, quand on a bû de ce breuvage empoisonné, que la pomme heureuse, *dont*

dont le goût a quelque chose d'âpre, empêche tout l'effet, & chasse le venin du corps. L'arbre, qui porte cette pomme, est grand, & il ressemble beaucoup au laurier; jusque-là que si on ne le réconnoissoit pas à l'odeur, qui est fort différente de celle du laurier, on s'y tromperoit, & on prendroit l'un pour l'autre; il n'y a point de vent qui puisse faire tomber ses feuilles; & ses fleurs tiennent aussi très fortement à ses branches. Les Medes les mettent à la bouche pour réjouïr le cœur & pour avoir l'haleine douce, & les vieillards en usent aussi pour avoir la respiration plus aisée.

Un arbre, qui ressemble si fort au laurier, & dont le fruit âpre & peu agréable est une espece de contrepoison, a, ce me semble, un grand rapport à nos citronniers. Le doux parfum de ses fleurs, & la proprieté qu'elles ont d'empêcher la mauvaise odeur de l'haleine, & d'aider à la respiration, s'accorde asses avec la fleur d'orange. Si par ce que le Poëte a appellé *flos apprime tenax*, il a voulu simplement rélever l'excellence de cette fleur par-dessus les autres, cela peut encore convenir fort bien à l'oranger; mais s'il a voulu dire que cette fleur venoit principalement au bout des branches, cela conviendroit mieux au citronnier. J'ai eu la curiosité d'élever un citronnier que j'avois semé, qui commença à porter des fleurs à 12.

 ans,

ans, & je rémarquai que toutes les fleurs se formoient à l'extremité des branches, mais elles n'avoient pas l'odeur si forte ni si douce que les fleurs d'orange. D'autre côté, j'ai toûjours ouï dire que le jus des oranges étoit un bon cardiaque, & que c'étoit un excellent préservatif contre la peste ; de sorte que je ne vois pas qu'on pût faire une plus juste description de la *pomme heureuse*, que celle que nous venons de faire des oranges. Mais il me suffit pour le présent de rémarquer, que si en ce temps-là, ou long temps après, ce fruit ne fut pas entierement inconnu dans l'Italie, il n'y étoit pas au moins fort commun ; quoiqu'on y trouve aujourd'hui des orangers à la campagne, du moins en quelques endroits, & qu'on en ait dans tous les jardins pour la beauté & pour l'odeur, comme nous en avons dans nos climats septentrionaux.

Dans tous ces pays nos jardins sont fort différens de ce qu'ils étoient en Gréce & en Italie, & de ce qu'ils sont présentement en ces pays-là & en Espagne, ou même dans les provinces meridionales de France. Il en est des jardins comme de toutes les autres choses, l'usage & la coûtume en est différente dans chaque pays, selon la différence des climats & du terroir, & selon la situation du pays & le besoin ou l'industrie des gens.

Dans

Dans les pays chauds, les fruits & les fleurs de la meilleure eſpece qui ſe puiſſe voir, y ſont ſi communes, & y croiſſent ſi facilement, qu'on les trouve par-tout à la campagne, ſans qu'il faille ſe mettre en frais pour les enfermer, ni prendre un ſoin fort exact pour les cultiver. D'autre côté, le grand plaiſir de ces pays-là c'eſt de prendre la fraîcheur de l'air, & de voir une belle verdure, qui égaye & qui rafraîchiſſe les yeux fatiguez & rébutez de ne voir que des chemins pleins de pouſſiere, & des terres à demi brûlées. En des pays comme ceux-là on fait conſiſter la beauté des jardins dans une grande étenduë, où l'on puiſſe avoir beaucoup d'air, dans l'ombrage des arbres, dans les fontaines & les jets d'eau, en des perſpectives, en des ſtatuës, en des colomnes & des obeliſques, & généralement en tout ce qui peut donner de la fraîcheur. Dans les pays du Nord au contraire, comme on y eſt peu incommodé par la chaleur, on ne ſe précautionne guere contre elle, on ne ſe ſoucie pas beaucoup d'avoir de l'ombre, & on n'eſt pas fort curieux pour les fontaines. Les belles ſtatuës ne ſont recherchées que d'un petit nombre de curieux, & pour celles qui n'ont rien que de commun & de médiocre, on n'en fait preſque point d'état, comme en effet on a raiſon de ne s'en pas ſou-

soucier. Mais les bons fruits & les belles fleurs ne venant point naturellement dans nos climats, non plus que les bonnes plantes, les herbes, & les salades, que les jardins fournissent pour la cuisine; & les meilleurs fruits ne pouvant meurir qu'en espaliers & en palissades auprès de quelques murailles qui réfléchissent les rayons du soleil, nos jardins à cause de cela doivent avoir beaucoup moins d'enceinte. Quelques-uns sont de quatre arpens, d'autres de six, tout-au-plus de sept ou de huit; ils sont environnez de murailles, & on les remplit ordinairement d'herbes potageres, de salades, & de legumes pour l'usage de la table.

C'est ainsi que sont faits la plûpart des jardins d'Angleterre & de Hollande, au-lieu que ceux d'Italie sont aujourd'hui & ont été anciennement tels que nous avons dit qu'on les aime dans les pays chauds. Dans les provinces tempérées de France & dans le Brabant, où l'on est aussi curieux pour les jardins qu'il soit possible, les jardins tiennent de l'une & de l'autre de ces especes, ils ont plus d'étenduë que les nôtres, une partie est destinée pour les fleurs, & une autre pour les fruits, soit en vergers, soit en espaliers. Il y a des quartiers réservez pour les arbres qui ne sont plantez que pour faire de l'ombre, des endroits négligez, d'autres fort réguliers,

liers, & parmi tout cela beaucoup de fontaines.

Mais après une ſi longue digreſſion ſur les ſiecles & ſur les pays éloignez des nôtres, revenons à ce qui ſe pratique en nos jours & dans nôtre pays. On n'a jamais eu en Angleterre plus de paſſion pour les jardins, & on n'y en a jamais vû de mieux entretenus que depuis ces vingt-trois ou vingt-quatre ans du regne de ſa Majeſté, juſque-là qu'il y a peu de pays au monde où les jardins ſoient plus agréables, & où l'on trouve un plus grand nombre de plantes rares & curieuſes. Je crois même qu'il n'y en a point où l'on voye une ſi grande varieté de ce qu'on peut véritablement appeller de bons fruits, & qui depuis le temps des cériſes & des fraiſes juſqu'à celui des dernieres pommes & poires puiſſent fournir tous les jours plus de fruits excellens. Je puis même aſſûrer à l'égard de ceux qui réüſſiſſent le moins chès nous, & qui n'y ſont pas beaucoup eſtimez, que j'ai vû des François, qui ayans mangé de mes pêches & de mes raiſins à Schene, une année où le temps n'avoit pas été contraire, ils m'avoient avoué que les raiſins étoient auſſi bons qu'ils en euſſent mangé en France, aux environs de Fontainebleau, & que pour les pêches, ils n'en avoient pas vû de meilleures, même dans la Gaſcogne. Je par-

parle de ce qu'on appelle proprement *des pêches*, qui sont celles qui s'ouvrent & qui laissent le noyau ; & non pas de celles qui ont la chair un peu ferme, & qu'on appelle *des pavies* ; car pour ces dernieres, elles ne sçauroient être dans un pays trop chaud, ni meurir dans un pays froid ; c'est pourquoi elles sont encore meilleures à Madrit, par exemple, que dans toute la Gascogne. Des Italiens m'ont avoué que celles de mes figues blanches, qui viennent les prémieres, étoient aussi bonnes qu'aucunes qu'ils en eussent de cette espece en Italie ; mais pour ces sortes de figues, qui ne meurissent que tard, & lorsque la saison est un peu avancée, & celles dont la couleur est un peu bleuâtre, il faut qu'elles soient dans un pays chaud, comme le frontignan & le muscat, pour pouvoir bien meurir.

Mes orangers sont aussi beaux qu'aucuns que j'en aye vû en France, lorsque j'y voyageai en mon jeune âge, excepté ceux de Fontainebleau ; ou qu'aucuns que j'en aye vû depuis dans les Pays-Bas, à la réserve de quelques-uns de ceux du Prince d'Orange, qui étoient de vieux arbres ; & les miens se chargent autant de fleurs, que d'autres en puissent avoir ; ils portent même autant d'oranges, que j'y en puis souhaiter, & que j'y en voudrois laisser, & d'aussi bon goût, que

le

le peuvent être les oranges qu'on a coûtume d'apporter ici ; j'en excepte celles de Sevillë & de Portugal, qui ſont des meilleures eſpeces que l'on puiſſe avoir. Je ſuis bien aiſe de faire rémarquer cela pour défendre nôtre pays, qui eſt ſi généralement décrié par les étrangers, qui n'y ont jamais été, ou qui, s'ils y ont été, n'en ſçavent le plus ſouvent que ce qu'ils en ont vû dans les penſions & dans les hôtelleries. Ils imputent en général à tout le pays les défauts qu'ils ont trouvé dans leurs auberges, & ils parlent avec mépris non ſeulement de nos jardins & de nos logemens, mais auſſi de l'humeur de la nation, de nôtre manger, & de nos manieres de vivre, n'en jugeans que par ce qu'ils en ont vû parmi les gens du commun, qu'ils ont fréquentez : mais ils en parleroient tout autrement, s'ils avoient aſsès de bien pour faire de la dépenſe, ou s'ils étoient d'une naiſſance ou d'un mérite à ſe pouvoir introduire chès les perſonnes de qualité.

J'ajoûterai encore ici une choſe en faveur de nôtre climat, laquelle j'ai entendu dire à ſa Majeſté, & que je crois nouvelle, mais très juſte & véritablement digne d'un Roi d'Angleterre, qui aime & qui eſtime ſon propre pays. C'eſt une réplique qu'il fit un jour en compagnie à un homme qui ravaloit ce pays, & qui faiſoit l'éloge de l'Italie, de l'Eſpagne,

l'Espagne, & enfin de la France; *Qu'il lui sembloit que ce pays étoit le meilleur, où l'on pouvoit respirer l'air de la campagne avec plaisir, du moins sans incommodité, durant la plus grande partie de l'année, & presque à toutes les heures du jour; & qu'il croyoit qu'on pouvoit faire cela en Angleterre mieux qu'en aucun autre pays de l'Europe.* Je suis persuadé que cela est vrai, non seulement par opposition à ces climats où la chaleur est extreme, & à ceux où il fait beaucoup de froid, mais même par comparaison avec ces provinces de la France, qui sont les plus proches de nous; & avec les Pays-Bas, où le chaud & le froid & le changement des saisons sont moins sensibles que parmi nous.

La vérité est que nôtre climat est asses chaud pour produire de très bons fruits, & qu'il n'y manque autre chose sinon que la chaleur n'y dure pas asses de temps, & que les etez n'y sont pas longs, ce qui est cause que les fruits tardifs n'y peuvent pas achever de meurir. Mais pour ceux qui viennent avant la fin d'Août, ils sont aussi bons en Angleterre qu'en tout autre pays que je connoisse. Cela me fait croire que le meilleur pays pour les jardins qu'il y ait en Angleterre, c'est aux environs de Londres jusques à neuf ou dix milles loin; car on rémarque que dans cet espace les fruits & les grains y

sont

ſont beaucoup plus avancez par la chaleur qui ſe communique à l'air des feux & des vapeurs de cette grande ville, que dans les provinces de Hampshire & de Wiltshire, quoique beaucoup plus méridionales.

Mais, outre la température de nôtre climat, il y a encore deux choſes qui ſont particulieres à ce pays, & qui ne contribuent pas peu à rendre nos jardins agréables; l'une eſt le ſable de nos allées, & l'autre la fineſſe & la verdure perpétuelle de nôtre gazon. On ne trouve point ailleurs de ſable comme le nôtre, & pour l'ordinaire le terroir y eſt dur & ſec, ce qui rend les promenades beaucoup moins commodes & moins agréables; & pour ce qui eſt du gazon, on n'en ſçauroit avoir de ſi beau ni en France, ni en Hollande: l'herbe eſt trop graſſe & trop large en Hollande, & le terroir n'y eſt pas propre pour en produire de ſi fine que la nôtre; & les chaleurs de l'été ſont trop longues en France pour y avoir toûjours un beau verd: ce n'eſt pas même généralement dans toute l'Angleterre qu'on a de ce beau gazon, ce n'eſt qu'en des lieux où le terroir ſe trouve tout-à-fait propre pour cela.

Lorſqu'on entreprend de faire un jardin, la premiere choſe à quoi il faut prendre garde, c'eſt que le fonds en ſoit bon; car de

là dépend non seulement la bonté des fruits, mais aussi des légumes & des herbes. Quand un fonds n'est nullement propre pour le jardinage, il est impossible, quoiqu'on fasse, de bien rémédier à ce défaut. On peut transporter de la terre d'ailleurs dans les endroits où l'on veut planter ses arbres; mais outre que c'est une grande peine, il y faudra revenir tous les deux ou trois ans, autrement elle prend la nature & les qualitez du terroir où elle a été transportée. Les vieux arbres étendent leurs racines toûjours au-delà du petit espace qui leur est assigné, & que l'on cultive pour eux, ou que la figure & la disposition du jardin peuvent permettre de leur donner. Et après tout, quand le terroir est mauvais, l'air l'est aussi à proportion, & cela influë beaucoup sur le bon ou le mauvais goût du fruit. Ce qu'Horace a dit *Liv.* II. *Sat.* IV. des herbes qui servent pour la cuisine, sous le nom général de *caulis*, est très véritable des meilleures especes des fruits, & doit faire bien prendre garde à choisir un bon terroir pour toute sorte de jardinage :

Caule suburbano, qui siccis crevit in agris,
Dulcior; irriguis nihil est elutius hortis.

Il n'y a point de plantes de meilleur goût que cel-

celles qui croissent dans un terroir sec ; mais rien de plus fade que celles qui viennent dans un jardin qu'il faut continuellement arroser.

Il vaudroit mieux mettre son travail & son argent à toute autre chose qu'à un terroir trop humide ; les raisins & les pêches n'ont presque point de goût, si le terroir n'est pas un peu sablonneux ou pierreux, & les plus grosses pêches sont toûjours les meilleures ; il s'en faut aussi beaucoup que les salades, les pois, & les féves, qui croissent dans un terroir gras, ayent le même goût que ce qui vient dans les autres terroirs, bien-qu'il arrive quelquefois que la situation, ou la couleur des fruits & des plantes, supplée au défaut du terroir.

Après le choix du terroir, il faut faire celui des plantes qui doivent être dans un jardin, mais c'est dequoi l'on est plus le maître que de l'autre ; car tout le monde ne peut pas avoir le terroir qu'il veut ; sur quoi le jugement de Varron est le plus sage & le meilleur qu'on puisse donner ; car un homme lui ayant un jour demandé, *ce qu'il feroit si son pere ou ses ayeux lui avoient laissé leur patrimoine dans un mauvais air, ou dans un mauvais pays. Je le vendrois,* (lui dit-il) *& j'en acheterois un autre ; mais si avec tout l'argent, que j'en pourrois retirer,* (lui répartit celui qui lui avoit fait cette question) *je n'en avois pas*

plus que pour acheter la moitié autant du patrimoine que je vendrois, que devrois-je faire? Je me contenterois (répliqua Varron) *de n'en avoir que la quatrieme partie, & quoiqu'il pût arriver, je vendrois le mien, & ferois tout autre chose plûtôt que d'y passer mes jours.*

De toutes les différentes sortes de terroir, le meilleur est celui où il y a du gravier, ou celui qui est un peu sablonneux. Tous ceux qui tiennent de l'un ou de l'autre, sont assûrément les meilleurs de tous pour les pêches & pour les raisins, quand même il n'y auroit pas une grande profondeur de terre, & l'on peut assûrer que quelque sorte d'arbres qu'on y plante, le fruit en sera bien meilleur qu'en tout autre endroit. Le fonds gras réüssit asses bien pour les abricots, les prunes, les poires, & les figues; mais tous ces fruits sont pourtant meilleurs dans un fonds où il y a un peu de sable, & ils ne sont jamais excellens dans un terroir gras & argilleux, qui est plus propre pour des chênes, que pour aucune autre espece d'arbres, au moins de ceux qui me sont connus.

Il ne faut pas moins régarder au climat qu'au terroir, si on veut avoir de bons fruits; & il y a en Angleterre des dégrez fort différens pour l'un & pour l'autre. Je doute qu'on puisse réüssir à avoir de bonnes pêches & de bons raisins dans le Nord d'Angleterre plus

plus loin que de la province de Northampton ; & j'ai toûjours trouvé qu'un Gentilhomme de mes amis du côté de Stafford, qui avoit une grande passion pour les jardins, avoit fort mal pris ses mesures quand il avoit crû que c'étoit assès de les avoir dans un bon fonds ; car quoique le sien ne fût pas mauvais, & que par le moyen des murailles, qu'il avoit fait faire du côté du Midi, où il avoit planté des pruniers, il eût de fort bonnes prunes, il ne devoit pas prétendre qu'il en fût de même ou des pêches, ou des raisins, & toûjours il vaut mieux de bonnes prunes, que de méchantes pêches.

Quand j'étois à Cosevelt avec cet Evêque de Munster qui a excité tant de troubles en son temps, je rémarquai qu'il n'y avoit dans tout ce grand jardin qu'il y a fait, d'autres arbres que des cerisiers : la raison, qu'il m'en donna, fut, qu'il n'avoit point trouvé d'autre fruit qui meurît bien en ce pays-là que les cerises, & qu'à cause de cela il ne s'étoit point piqué d'y faire planter d'autres arbres, mais qu'il avoit été curieux de récouvrer de toutes les meilleures especes de cerises qu'il avoit pû ; ce qui lui avoit si bien réüssi qu'il avoit des cerises depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Septembre.

Pour ce qui est de l'étenduë que doit avoir un jardin, à quoi il pourroit bien arriver

qu'on excedera avec le temps parmi nous, je pense que le plus qu'un Gentilhomme puisse raisonnablement en donner à son jardin, c'est de quatre ou cinq arpens jusqu'à sept ou huit, & qu'il y en a là tout autant ou plus qu'il n'en faut pour l'usage d'une maison de qualité.

Il y a quatre choses, qui doivent se trouver dans un jardin, & qu'on ne doit pas négliger, des fruits, des fleurs, de l'ombre, & de l'eau : un homme, qui voudroit faire un jardin sans tout cela, ne devroit du moins pas prétendre en faire jamais un fort beau lieu. Il faut encore prendre garde que le jardin touche à la plus grande partie de la maison, ou du moins au quartier où le maître du logis fait sa demeure ordinaire, & que ce soit comme un passage pour aller de l'un à l'autre. Il faut que cette partie du jardin, qui est la plus proche de la maison, & qui touche à la terrasse qui doit regner tout-autour, soit mise en parterres, ou en un beau gazon,avec une bordure de fleurs de tous côtez; ou si on veut, en suivant la nouvelle mode, n'y faire que des parterres de gazon, sans fleurs, avec des promenades couvertes de sable ; mais comme cela paroît un peu nud & un peu trop simple, il sera bon de l'accompagner de quelques jets d'eau, & d'y élever quelques statuës;

autre-

autrement, ſi cet eſpace eſt tant ſoit peu grand, il ne peut que faire un aſsès méchant effet à la vûë. Quoiqu'il en ſoit, il faut que l'endroit qui touche la maiſon ſoit tout ouvert, & qu'il n'y ait point d'arbres qu'en eſpalier. Si cela prend la moitié du jardin, on pourra remplir l'autre d'arbres fruitiers, à moins qu'on ne veuille mettre quelque petit bois dans l'entre-deux pour l'ombre. Si on n'a pris que le tiers du jardin, on mettra dans l'autre tiers le plus proche de celui-là des arbres nains, & dans le dernier & le plus réculé des arbres à plein vent; ou bien on pourra faire ſervir le ſecond à un verger, & le troiſieme à toute ſorte de verdure d'hiver, afin qu'on ait ainſi de la verdure toute l'année.

Je ne veux pas faire ici un dénombrement des fleurs, parce que je me contente de les voir ou de les ſentir, & j'en laiſſe le ſoin aux Dames, à qui cela convient, ce me ſemble, un peu mieux qu'aux hommes; mais c'eſt à l'induſtrie & à l'application d'un Jardinier à les faire réüſſir. Pour les fruits, les meilleurs que nous ayons en Angleterre, & que nous puiſſions eſperer d'y avoir jamais, ſont des pêches, & entre autres la blanche & la rouge *Maudlin*, la *Mignonne*, la *Chevreuſe*, la *Rambouillet*, la *Miſquée*, l'*Admirable*, qui eſt la derniere; toutes les autres ne ſont

différentes que de nom, ou ne méritent pas d'être nommées parmi celles-ci, & d'avoir place dans nos jardins, où elles ne serviroient, à mon avis, que d'embarras. Pour ce qui est des pavies ou des pêches qui ont la chair ferme, je n'en sçache point qui soient bonnes en ce pays, que le *Newington*, encore faut-il ne pas attendre à le cueuillir qu'il soit dans toute sa maturité. Quoique les avant-pêches ne méritent guere d'être estimées qu'à cause qu'elles viennent les prémieres, elles peuvent pourtant avoir leur place dans les bons jardins, au moins la blanche & la brune muscade, les pêches de Perse, & le violet muscat. Pour celles qui ne quittent pas le noyau, nous n'en avons gueres de bonnes que celles qui tirent sur le brun, & la *Françoise*, dont nous avons de deux sortes, les unes rondes, & les autres un peu longuettes; mais les rondes sont les meilleures. Il y a aussi diverses sortes de ces brunes, mais comme elles ont toutes la chair un peu dure, rarement elles meurissent bien en ce pays.

Pour les raisins, nos meilleurs sont les *Chasselas*, qui est la meilleure espece de nos muscats blancs, comme on les appelle ordinairement : du côté de Shene on les appelle des *raisins de perle*; ils meurissent ordinairement asses bien, mais non pas toutefois

ſi bien que le raiſin noir commun, ou que les petits raiſins de Corinthe, qui ſont quelquefois de méchans raiſins. Celui qu'on nomme le *perſil*, eſt bon, & aſsès propre pour nôtre climat, mais il eſt fort difficile d'avoir de bons *Frontignacs* blancs, & il arrive rarement qu'ils achevent de meurir, à moins que d'avoir eu un été extraordinaire.

J'ai l'honneur d'avoir apporté en Angleterre quatre eſpeces de bons raiſins. 1. *L'Arboiſe*, qui eſt venuë de la Franche-Comté, & qui eſt un petit raiſin blanc, qui dans une même grappe a de gros & de petits grains. Ce raiſin s'accommode fort bien de nôtre climat, mais il faut lui choiſir un terroir propre, celui qui eſt un peu pierreux eſt le meilleur : nous n'avons point, après le muſcat, de raiſin plus agréable à manger que celui-là. Le *raiſin de Bourgogne* eſt encore un de ceux que j'ai fait venir, c'eſt un raiſin gris, ou d'un rouge pâle, & nous n'en avons point ici dont on ſe puiſſe mieux aſſûrer qu'ils y meuriſſent ; car depuis quinze ans que nous l'avons, il n'a pas manqué une ſeule année de meurir, lors même que les autres ont manqué, & nous en avons toûjours mangé de fort bons des eſpaliers qui régardent l'Orient. J'ai auſſi apporté le muſcat noir, qu'on appelle communément le *Dowager*, & qui meurit auſſi-bien que les raiſins blancs ordinai-

res. La quatrieme espece est du *Frontignac gris*, qui est ainsi appellé, parce qu'il approche de cette couleur ; il a le goût fort rélevé, & je puis dire que c'est le plus excellent de tous les raisins que j'aye jamais mangé en Angleterre ; mais il faut le mettre à l'espalier où il fait le plus de chaud, & dans un fonds pierreux, encore ne sçauroit-il être tout-à-fait bon, si les chaleurs de l'été ne sont extremement favorables. Je crois qu'il n'y a guere de gens dans mon voisinage, & sur-tout de personnes de qualité, qui n'ayent de toutes ces especes de raisins ; car j'ai toûjours crû qu'en matiere de ces choses, plus elles se rendent communes, & meilleures elles sont.

Pour des figues, nous en avons de blanches, de bleuës, & de brunes ; ces dernieres sont fort petites, & sont, à mon goût, un méchant fruit. Nous avons deux ou trois sortes de figues bleuës, mais peu différentes, puisque cela ne consiste qu'en ce que les unes sont un peu plus longues que les autres : les plus grosses sont toûjours les meilleures. Je n'en connois que de deux sortes de blanches, qui sont toutes deux très bonnes : les unes meurissent au commencement de Juillet, & les autres vers la fin de Septembre ; elles deviennent plus jaunes que les prémieres, & elles sont aussi plus rares, & demandent

dent beaucoup de ſoin & de peine à les élever ; c'eſt d'ailleurs un très bon fruit.

Nos meilleurs abricots ſont de l'eſpece la plus commune qui ſoit parmi nous, & que nous avons depuis long temps ; il faut pour cela tâcher d'avoir des abricotiers mâles & les plus vigoureux qu'il ſe pourra ; on s'eſt aviſé pour cet effet de les enter ſur le pêcher. De toutes les eſpeces d'abricotiers il n'y en a point que j'eſtime comme ceux de Bruxelles, qui viennent à plein vent, & qui portent les meilleurs abricots que j'aye jamais vû en Angleterre.

Nous avons beaucoup d'eſpeces de poires, ſur-tout de poires d'été, mais les plus eſtimées ſont la *Blanquette*, le *Robin*, le *Rouſſelet*, le *Roſat*, le *Sans-pepin*, la *Jargonnelle* ; des poires d'automne, la *Beurrée*, la *Vertelongue*, & la *Bergamote*, & de celles d'hiver, la *Virgouleuſe*, la *Chaſſeraye*, la *St. Michel*, la *St. Germain*, & l'*Ambrette* ; pour le *Bonchrêtien*, il n'eſt bon chès nous que cuit.

Nos prunes les plus délicates ſont la *St. Julien*, la *Ste. Chathérine*, les *Perdrigons*, le blanc, & le bleu, la *Reine-mere*, les prunes de *Shene* & de *Cheſton* ; il ne faut pas ſe piquer d'en récouvrer au-delà de ces eſpeces, c'eſt aſsès d'en avoir de celles-là autant qu'on pourra. Pour moi, je n'en veux pas avoir davan-

davantage, & j'ai toûjours récommandé à mes amis, qui se piquent du jardinage, de se réduire pour les prunes à celles que je viens de nommer.

Je ne parlerai point des pommes, c'est un fruit qui est trop connu parmi nous, pour qu'il soit nécessaire d'en parler ici: je dirai seulement, que les meilleures qui se mangent en ce pays, & peut-être ailleurs, ce sont celles que nous appellons *Pommes d'or*; car elles sont bonnes à tout. Après celles-là, je fais beaucoup de cas des *Pommes de Kent*, mais je pense qu'elles viennent aussi peu à leur perfection parmi nous, que les raisins, & que nous devons à cet égard le ceder à la Normandie; comme la Normandie le doit ceder à l'Anjou, & toutes les deux à la Gascogne.

Pour ce qui est des autres fruits, on peut suppléer à ce qui leur manque de chaleur en ce pays, par le moyen des murailles & des espaliers.

Après avoir eu soin de trouver un terroir qui soit propre pour les arbres, il faut prendre garde à quels espaliers les fruits doivent être placez. Les raisins, les pêches, & les poires d'hiver, pour être bonnes, doivent être aux espaliers qui régardent directement le Midi, ou entre le Midi & le Levant. Les figues réüssissent mieux quand elles sont aussi

à

à ce même aſpect, mais elles ne laiſſent pas d'être bonnes, quand elles régardent l'Orient ou le Sud-Ouëſt. Le Couchant eſt bon pour les ceriſes, pour les prunes, & pour les abricots, mais elles ſont encore meilleures, & plûtôt meures, ſi elles ont l'aſpect du Midi. Le Nord, & tous les aſpects qui tiennent du Nord & du Couchant, ou du Nord & du Levant, ne ſont bons que pour y planter de ces petits arbriſſeaux qui gardent toûjours leur verdure, & on peut mettre dans les entre-deux du *chevre-feuille* & du *jaſmin*; & à l'égard des autres murailles, on peut y mettre entre deux pieds d'arbre une treille. L'eſpece de raiſins la plus propre pour les eſpaliers du Midi, c'eſt le raiſin blanc ordinaire, & pour l'Orient & le Couchant le raiſin noir commun. La raiſon pourquoi l'on mêle ainſi la vigne avec les arbres, c'eſt qu'y ayant beaucoup de ces arbres-là, particulierement les pêchers, qui ne ſont pas de longue durée, quelques-uns qui ont de la peine à réſiſter à l'hiver, quand le froid eſt un peu rude, & d'autres qu'il faut néceſſairement couper pour y en mettre de nouveaux à leur place, l'eſpalier ſe trouveroit ſans cela dégarni quelques années, au-lieu que la vigne couvre d'un côté & d'autre dans un été le vuide qui peut s'y trouver, & quand les arbres qu'on y a planté ſont devenus grands, ils

ils ne sont dans l'entre-deux qu'un tronc de deux ou trois pieds de large.

Pour avoir encore de meilleurs fruits, & dans la plus grande perfection qu'on les puisse avoir en ce pays, il ne faut pas seulement les mettre en des lieux où ils soient fort exposez au soleil, mais on doit aussi leur donner autant d'air qu'il est possible. Il faut qu'il y ait au moins une distance de quarante pieds des espaliers à toute sorte d'arbres, à moins que ce ne soient des nains, & c'est encore mieux, si on laisse un plus grand espace. C'est sur-tout ce qu'il faut bien observer à l'égard des vignes, qui ne sçauroient jamais avoir trop d'air ; c'est pourquoi dans les pays où il y a de grands vignobles, les meilleures vignes sont celles qui sont sur des collines, & qui par leur situation se trouvent exposées à l'air & au soleil. Pour sçavoir comment il faut tailler les arbres, il n'y a qu'à voir de quelle maniere on taille les vignes, on n'y laisse point de branches en hiver, si bien qu'on diroit à voir tout un grand vignoble, qu'il n'y est resté rien que des souches ; & quand on régarde les treilles des espaliers, il semble que ce ne soient plus que des parties de bâtons qu'on y a laissé, & auxquels on n'a pas conservé plus de deux ou trois yeux ou boutons pour jetter de nouveaux sarmens. Plus la vigne est basse, &

moins

moins elle a de ſarmens, & plus les raiſins en ſont excellens.

La forme la plus agréable qu'on puiſſe donner à un jardin, c'eſt ou qu'il ſoit un quarré parfait, ou un quarré long, & qu'il ſoit fort plain, ou qu'il n'ait qu'un peu de pente. Toutes les figures ont leurs beautez, mais le quarré long ſur un petit penchant eſt, à mon avis, préférable à toutes les autres. La commodité du terrein, l'air, & l'aſpect épargnent un peu des grandes dépenſes qu'il faut faire pour élever des terraſſes, pour applanir des parterres, & pour les dégrez de pierre qu'il y a à faire, afin de paſſer de l'un à l'autre.

La figure la plus parfaite du jardin que j'aye vû en ma vie, ſoit en Angleterre, ſoit dans les autres pays, eſt celle du parc de Moore dans la Comté de Hartford, que j'ai vû il y a plus de trente ans. Ce fut la Comteſſe de Bedford qui le fit faire, femme du plus grand eſprit qu'il y eut en ſon temps, & dont nous avons l'éloge par le Docteur Donne ; elle y apporta tout le ſoin imaginable, & n'épargna rien pour cela. Mais ce ſeroit avec fort peu de ſuccès & fort peu de gloire qu'on dépenſeroit de grandes ſommes d'argent, ſi on ne s'eſt pas fait un deſſein qui ait de la proportion avec cette grande dépenſe, ou ſi la nature du lieu n'y aide pas.

pas. C'est ce qui doit servir de régle & de mésure à tout le reste, aussi-bien que dans toutes les choses du monde, dans la conduite des affaires domestiques, comme dans le gouvernement des Etats. Tous ces Rois, & autres, qui entreprennent de forcer la nature, s'arrêteroient, s'ils faisoient bien réflexion, combien peu souvent Dieu le fait lui-même, puisqu'il n'y a eu dans le monde qu'un très petit nombre de miracles véritables, & qui ayent été au-dessus de toute contradiction. Pour moi, je ne sçache pas qu'il ait jamais été donné de leçon plus sage & plus raisonnable pour la direction des Princes & des particuliers, que ces trois-ci,

--- *servare modum, finemque tueri,*
Naturamque sequi : ---

de garder la médiocrité en toutes choses : de se proposer toûjours une fin, à laquelle tout ce que l'on fait se rapporte : & de suivre toûjours la nature.

Comme je régarde donc le jardin, que je viens de nommer, comme le plus beau & le plus accompli à tous égards que j'aye jamais vû, particulierement à l'égard de sa figure & de sa situation, je veux bien en faire ici la description, afin qu'il puisse servir de plan

&

& de modelle à ceux qui auront des jardins ſituez à-peu-près de même, & qui ſe trouveront en état de faire de la dépenſe. Ce jardin eſt ſitué dans la douce pente d'une petite hauteur, ſur le ſommet de laquelle la maiſon eſt bâtie. La longueur de la maiſon, du côté où eſt ſa plus belle façade, & qui eſt le plus habité & le plus agréable, répond à la largeur du jardin. On découvre un grand cabinet au milieu d'une terraſſe couverte de ſable, qui eſt longue, autant que je puis m'en ſouvenir, de trois cens pas, & large à proportion, bordée d'un côté & d'autre de lauriers élevez, plantez à quelques pas l'un de l'autre, qui ont le feuillage ſi beau, qu'on les prendroit pour des orangers, s'ils en avoient les fleurs & les fruits. On deſcend de cette terraſſe dans un grand parterre, par trois eſcaliers de pierre de taille, dont l'un eſt au milieu, & les deux autres aux deux bouts. Les compartimens de ce parterre ſont ſéparez par de petits ſentiers couverts de ſable, & embellis de deux fontaines & de huit ſtatuës poſées en divers quartiers. A chaque bout de la terraſſe on trouve un beau pavillon, & aux deux côtez du parterre il y a deux grandes allées découvertes, qui conduiſent dans le jardin ſur des arcades de pierre, qui aboutiſſent à deux autres pavillons, avec les allées, qui ſont pa-

vées de pierre & destinées pour prendre la promenade à l'ombre, n'y en ayant point d'autres dans tout le parterre. Au-dessus de ces deux allées il y a deux terrasses, couvertes de plomb & entourées d'une balustrade. On passe des deux pavillons, qui sont aux extremitez de la prémiere terrasse, à ces deux promenades élevées, & l'allée qui régarde le Midi est couverte de treilles. Elle auroit été fort propre pour une orangerie, & l'autre pour y serrer les myrtes, ou tels autres arbrisseaux encore moins rares, & je ne doute pas qu'on ne les eût destinées à cet usage, si cette partie du jardinage, qui est aujourd'hui tant à la mode, l'eût été en ce temps-là.

Du milieu de ce parterre on descend par plusieurs marches, qui vont aboutir de deux côtez à une grotte, toute couverte de plomb, & platte au dessus, qui est dans le jardin le plus bas. Ce jardin est rempli de toute sorte d'arbres fruitiers, rangez dans les divers quartiers d'une solitude fort ombragée. Les allées en sont toutes bordées de palissades de verdure, & la grotte est embellie de diverses rocailles & de plusieurs jets d'eau qui font des figures différentes. Si ce jardin, qui est au pied de la montagne, n'en remplissoit pas tout le bas, & que la muraille ne touchât pas au chemin du parc, on y auroit joint un troi-

troisieme quartier pour y mettre de ces arbustes qui sont verds toute l'année. Mais on a eu le soin de suppléer à ce qui pouvoit manquer de ce côté, par un autre jardin qu'on a fait de l'autre côté de la maison, qui est tout plein de ces sortes de plantes champêtres & de divers arbres de même ; pour donner de l'ombre ; & tout cela encore est accompagné de plusieurs ouvrages de rocailles & de plusieurs jets d'eau.

Tel étoit le parc de Moore dans le temps que j'y ai été, le lieu, pour le redire encore, le plus agréable & le plus régulier que j'aye vû de ma vie, avant ou depuis, en Angleterre, ou ailleurs. Je ne sçaurois dire en quel état il est maintenant, ayant passé depuis par beaucoup de mains, qui ont toutes fait de grands changemens à la maison & au jardin. Mais je prens tant de plaisir à rappelier dans mon esprit les idées de ce qu'il a été autrefois, que je ne l'oublierai jamais. C'est pourquoi je ne pense pas m'être trompé dans la description que je viens d'en faire, qui pourra servir de modelle aux plus beaux jardins qu'on puisse faire selon nos manieres, & autant que le pays & le climat peuvent s'y accorder.

Ce que j'ai dit de la perfection de la figure d'un jardin, ne doit s'entendre que de celles qui sont les plus régulieres : car il peut y

en avoir d'autres, qui pour n'avoir pas toute cette régularité ne laisseront pas d'avoir quelque chose de plus agréable & de plus beau, que celles qui sont plus régulieres. Mais il faut avoir rencontré pour cela un terroir & une situation extraordinairement favorables, ou que l'art & l'industrie ayent si bien conduit & menagé ce qui s'y trouvoit d'irrégulier, qu'on lui ait donné une forme, qui à tout prendre soit encore fort agréable. J'ai vû quelques-uns de ces sortes de lieux, mais j'en ai oui parler encore davantage aux personnes qui avoient été dans la Chine. Les Chinois sont des gens, qui ont des spéculations aussi éloignées des manieres ordinaires dont tous les peuples de l'Europe ont accoûtumé de penser & d'arranger leurs idées, qu'il y a loin de la Chine à nous. Nous faisons consister la beauté d'un édifice dans sa situation, dans de certaines proportions, & dans une certaine symmetrie que nous y observons fort exactement : nous voulons que nos arbres soient rangez d'une telle maniere que l'un réponde à l'autre, & que les distances y soient par-tout bien gardées. Les Chinois se moquent de cette maniere de planter les arbres, & ils disent qu'un enfant, qui auroit tout un pays à planter, pourroit y placer les arbres l'un vis-à-vis de l'autre, & faire des allées en droite ligne, aussi longues &

aussi

aussi larges qu'il lui plairoit. Au-lieu que pour eux, ils occupent tout leur esprit, qu'il ont extremement inventif, à imaginer des figures, qui soient d'une grande beauté & qui suprennent la vûë, mais dans lesquelles on ne peut point rémarquer cet ordre & cet arrangement, à quoi nous régardons tout-aussi-tôt. Nous ne connoissons gueres la beauté de ces sortes de figures, mais pour eux, ils y en trouvent tant, que pour la mieux exprimer ils lui ont donné un nom tout particulier: car quand ils veulent faire entendre à quel point leurs yeux ont été frappez d'une chose de cette nature la prémiere fois qu'ils l'ont vûë, ils disent que le *Scharawadgi* en est fin ou admirable; ou bien ils employent quelque autre expression, qui est propre à faire connoître le cas qu'ils en font. En effet, si on considere les peintures qui sont sur les toiles des Indes, ou celles de leurs plus belles porcelaines, on trouvera que leur beauté est toute de cette espece, & qu'il n'y a rien de régulier, & où l'on voye de l'ordre. Mais je ne voudrois pas conseiller à personne de suivre cette méthode pour les jardins: ce sont de trop grands chefs-d'œuvres de l'art, pour être entrepris par toute sorte de mains; & plus il y auroit d'honneur à y bien réüssir, plus il y auroit de honte à les faire mal; or de vingt personnes qui l'en-

treprendroient, il n'y en auroit peut-être pas une qui n'y échouât : au-lieu que quand on s'en tient aux figures régulieres, il est assès mal-aisé qu'on y fasse des manquemens fort sensibles.

Je me souviens d'avoir vû dans quelque Rélation la description d'un jardin qu'un Gouverneur Hollandois au Cap de Bonne-esperance avoit fait en ce pays-là, qui me paroissoit extremement belle. Ce jardin étoit d'une figure tirant sur le long, il avoit beaucoup de largeur, & il étoit partagé en quatre grands compartimens, qui étoient coupez & croisez de longues promenades, bordées d'orangers, de limonniers, & de citronniers. Il y avoit dans chacun des compartimens les arbres, les fruits, les fleurs, & les plantes, qui sont propres à quelqu'une des quatre parties du mode ; de sorte qu'on trouvoit ainsi dans un seul enclos les jardins de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique, & de l'Amérique. Je ne pense pas qu'il soit jamais entré dans l'esprit d'un Jardinier un dessein plus grand, ni qu'on se soit jamais fait une plus noble idée d'un jardin, ni qui ait été mieux imaginée pour ce climat-là, qui est vers le 30. dégré. Si bien que ce jardin peut fort bien passer pour les *Hesperides* de nôtre siecle, quel qu'ait pû être, & ou qu'ait été en effet ce fameux jardin des *Hesperides*.

rides. C'eſt pourtant une choſe réconnuë de tous ceux qui ont voyagé dans les îles ou dans la terre-ferme du Sud-Oueſt de l'Afrique, que pas un n'a pû, au moins que je ſçache, nous dire quelle eſt la figure de ce pays-là, & quels fruits on y trouve : ni ſi leurs *pommes d'or* ſont pour le goût, ou ſeulement à la couleur, ſemblables à celles de *Montezuma* dans le Mexique, où ces arbres ont de grandes branches, & ſont fort touffus, chargez de fruits, & ornez & embellis d'or ; mais ce n'eſt autre choſe que des ſoins & des frais prodigieux qu'il en coûte à ces Mexiquains, & tout cela ne vaut pas, à mon avis, cette agréable varieté naturelle qui ſe trouve dans nos jardins.

Ce que je viens de dire du jardinage peut ſuffire, à mon avis, pour ce qu'un Gentilhomme en doit ſçavoir, afin d'éviter qu'il ne faſſe de trop grandes fautes, & qu'il ne commette pas de grandes irrégularitez dans les jardins qu'il ſe ſera propoſé de faire; ce qui eſt une inclination fort louable dans tous les pays du monde. C'eſt une eſpece de création que de faire ainſi de beaux lieux & de riches édifices ; on tire en quelque ſorte du néant un grand nombre de belles figures, qui font l'agrêment & le plaiſir des lieux qu'on habite ; on employe à cela beaucoup de monde; on fait circuler l'argent dans les mains des

artisans & des pauvres gens ; on rend service à tout un pays, & par les choses qu'on y fait, & par l'exemple qu'on y donne à d'autres d'en faire de même ; le pays en est plus beau, les terres en valent davantage, & je ne sçai même si l'air n'en est pas rendu en quelque sorte plus sain. Pour toutes les autres choses qui régardent le détail du jardinage, il faut s'en réposer sur l'adresse, la diligence, & les soins du Jardinier ; la bonté même des fruits dépend en partie de là ; car que le fonds soit aussi propre pour un jardin que vous voudrez, & que vous y ayez fait toutes les murailles qu'il y falloit pour y mettre vos espaliers, si vous avez des valets & des Jardiniers ignorans ou paresseux, tout ce que vous avez fait ne vous réüssira jamais bien.

Je n'entrerai pas plus avant sur cette matiere, je donnerai seulement cet avis aux Jardiniers, que quand ils voudront planter des arbres ou pour leurs maîtres, ou pour eux-mêmes, ils observent de les tirer d'une pépiniere qui soit dans une terre plus maigre & plus legere, que celle où ils les veulent mettre. S'ils n'ont pas cette précaution, les arbres qu'ils planteront ne croîtront gueres durant quelques années, ni peut-être même jamais, & il faudra qu'ils y en remettent de nouveaux ; ce qu'on doit éviter autant qu'il

se

ſe peut, parce que nôtre vie eſt trop courte & trop incertaine pour venir ſouvent à replanter des arbres. Les murailles d'un jardin, ſi elles ne ſont pas bien garnies par l'eſpalier, font un auſſi méchant effet à la vûë, que celles d'un bâtiment. Ainſi comme on ne ſçauroit bêcher trop ſouvent un jardin, on ne ſçauroit auſſi en couper ou en arracher les arbres trop rarement.

Ce ſont des choſes dont je me ſuis fait une eſpece d'étude, depuis que j'ai pris la réſolution de rénoncer abſolument aux affaires, ce que peu de gens font ſi parfaitement qu'ils ſe contentent uniquement du plaiſir de leurs jardins, ſans régarder ſouvent à ce qui ſe paſſe au dehors & aux mouvemens de l'Etat, & ſans deſirer qu'on les vienne tirer de leur rétraite, pour ſe produire de nouveau ſur le théatre des affaires. Pour moi, comme j'ai eu dès ma jeuneſſe une grande inclination pour la vie ruſtique, & en particulier pour les jardins, qui en ſont une des parties les plus agréables, ils font auſſi maintenant tout le plaiſir de mes dernieres années, & je puis dire avec vérité, que quoique j'aye été honoré de pluſieurs emplois importans, je n'en ai jamais recherché ni ſollicité aucun, & que j'ai au contraire fait tous mes efforts pour m'en excuſer, n'ayant jamais ſouhaité rien tant que de pouvoir vivre dans la tranquil-

lité & dans la liberté d'un ſimple particulier, qui va le train ordinaire de la vie des hommes.

Inter cuncta leges, & percunctabere cunctos,
Qua ratione queas traducere leniter ævum;
Quid curas minuat; quid te tibi reddat amicum;
Quid pure tranquillet, honos an dulce lucellum,
An ſecretum iter, & fallentis ſemita vitæ.

Le prémier de vos ſoins doit être d'apprendre par la lecture des bons livres, ou en vous entrétenant avec des gens habiles & éclairez, comment vous pourrez paſſer tout doucement vôtre vie; le moyen de diminuër ſes peines & ſes chagrins, & de vous rendre tout entier à vous-même. Conſiderez enfin, ſi vos jours couleront avec plus de douceur & plus d'innocence parmi les honneurs & les dignitez, que dans une maiſon de campagne, où vous dérobant aux yeux du public, vous ne cherchiez que le répos & les plaiſirs de la rétraite.

Ce ſont là des queſtions que chacun doit faire aux autres, ou à ſoi-même, & ſe choiſir un genre de vie conforme à ſon humeur

&

& à ſon tempérament, & non pas attendre qu'il lui ſoit arrivé des accidens qui l'y déterminent, ou que ſes amis le lui ayent conſeillé : ſur-tout, s'il en faut croire à ce proverbe Eſpagnol, qui porte, *Qu'un fol connoit mieux ſa maiſon, qu'un ſage celle des autres.*

La régle d'un bon choix c'eſt de prendre le parti qui eſt le plus conforme à nôtre inclination ; or c'eſt par la grace de Dieu ce que j'ai fait. Car quoique j'aye eu, comme beaucoup d'autres, la folie de bâtir & de faire planter beaucoup d'arbres, & que j'y aye même dépenſé plus que je ne devois, je me trouve néanmoins ſi bien récompenſé de tout cela par la douceur & le plaiſir que je goûte dans ma rétraite, que j'y ai déja paſſé cinq ans, depuis que je me ſuis réſolu de ne prendre plus aucun emploi dans les affaires d'Etat, ſans être allé une ſeule fois à Londres, quoique j'en ſois à la vûë, & que j'y aye encore une maiſon pour y loger, quand il me plaît d'y aller. Ce n'a été aucunement par affectation que j'ai fait cela, comme il y a des gens qui l'ont crû, mais uniquement pour n'avoir eu aucune envie d'aller ſi tôt voir ce qui ſe paſſoit dans le monde. Quand je ſuis ici dans mon petit coin, je puis dire ſincerement avec Horace Livre I. Lettre XVIII.

Me

Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
Quid sentire putas, quid credis, amice, precari?
Sit mihi quod nunc est, etiam minus, ut mihi vivam;
Quod superest ævi, si quid superesse volunt Dî.
Sit bona librorum & provisæ frugis in annum
Copia: ne dubiæ fluitem spe pendulus horæ.
Hoc satis est orasse Jovem, qui donat & aufert.

Quand j'ai le plaisir de me rafraichir dans ma petite & claire riviere, que pensez-vous, mon cher ami, qui me manque, & que vous ayez à me souhaiter? Pourvû que Dieu me laisse le peu que j'ai, & encore moins s'il le faut, pour passer le reste de mes jours, & que j'aye quelques bons livres & des provisions assès pour toute l'année, afin que je ne sois pas en peine de sçavoir dequoi je pourrai vivre le lendemain, c'est assès pour moi, & je n'en demande pas davantage à ce grand Dieu, qui nous donne & qui nous ôte les biens comme bon lui semble.

Ce qui rend les soins qu'on prend pour les jardins encore plus nécessaires, ou du moins plus excusables, c'est qu'on mange des fruits qu'on y recueuille, & qu'il n'y a qu'à sça-

voir

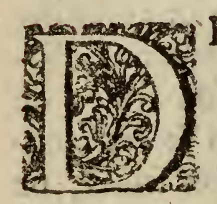
voir choiſir les meilleurs; car quand ils ne ſeroient pas fort différens pour le goût, ils le ſont pourtant beaucoup pour la ſanté. A l'égard du choix des fruits qu'on ne cherche que pour le plaiſir, je dirai ſeulement, que quand on eſt accoûtumé à n'en avoir que de bons, on a bien de la peine à manger les mauvais. Mais pour ce qui régarde la ſanté, il eſt aſſûré que comme rien n'eſt plus mal-ſain que les fruits qui ne ſont pas bien mûrs, ce qui abbrege la vie à bien des gens, & cauſe beaucoup de maladies en automne, principalement dans les grandes villes, où il s'en mange une grande quantité; il n'y a d'autre côté rien de plus ſain, en quelque temps que ce ſoit, ni rien de plus conforme à la nature, & qui s'accorde mieux avec l'éſtomac, que le bon fruit, quand il eſt bien mûr, parce que c'eſt de là ſur-tout que dépend ſa bonté. Qu'il ſoit donc de la meilleure eſpece qui ſe puiſſe trouver, s'il ne peut pas bien achever de meurir dans nôtre climat, il vaut mieux n'y en planter point, ou ſe priver abſolument d'en manger. Mais je puis proteſter que mes amis & moi ne nous portons jamais mieux que dans la ſaiſon des fruits d'été, qui eſt depuis le commencement de Juin juſques à la fin de Septembre; & pour toutes ces incommoditez d'eſtomac, d'où l'on croid que procede un grand nombre

bre d'autres, je ne pense pas qu'un homme comme moi qui y sera fort sujet, ait lieu de se plaindre, quand il mangeroit trente ou quarante cerises avant le répas, ou à proportion des figues blanches, des pêches tendres, ou des raisins, pourvû que tous ces fruits soient dans leur parfaite maturité. Mais je ne crois pas qu'aucun de ces fruits soient sains en ce pays après la St. Michel, à moins qu'il ne fasse un temps beaucoup plus chaud & plus sec que nous ne l'avons ordinairement en cette saison. Quand la gelée ou les pluyes les ont surpris, ils deviennent dangereux; & il n'y a plus que les poires d'automne, ou d'hiver, qu'on puisse manger alors. Je ne dis rien des pommes, il n'y a personne qui n'en connoisse la bonté. Les pommes & les cerises sont, en effet, les deux fruits les plus innocens qu'on puisse manger, & peut-être même les meilleurs rémédes. Mais pour être assûré de manger de bon fruit, il faut le pouvoir cueuillir de son propre jardin: car outre la nécessité qu'il y a que ce soient des fruits du meilleur ordre, qu'ils soient crûs dans un bon terroir, & que diverses autres conditions, qui sont réquises pour faire un bon jardin & pour avoir de bons fruits, se soient rencontrées toutes ensemble, il faut qu'ils soient cueuillis proprement, & qu'on choisisse dans un même arbre les meilleurs

qui s'y trouvent. Les fruits les plus excellens que nous ayons, & que j'estime le plus, qui sont les figues blanches & les pêches tendres, ne peuvent point être transportez sans en être endommagez. A l'égard des fruits qu'on achete, comme tout le but de ceux qui les vendent, c'est d'en tirer le plus d'argent qu'ils peuvent, leur affaire est de recueillir d'un petit nombre d'arbres le plus de fruit qu'il est possible; au-lieu que pour avoir des fruits excellens, il faut avoir beaucoup d'arbres, & se contenter de peu de fruit: de sorte qu'en toutes les choses qui se recueillent des jardins, soit herbes, soit fruits, un pauvre homme aura souvent plus à manger de son petit jardinage, qu'un homme riche & puissant n'en retirera de ses grands jardins, qui quelquefois ne lui rapporteront rien. C'est là tout ce que j'ai crû de plus nécessaire & de plus utile sur cette matiere.

TROISIEME ESSAI DE LA VERTU HEROÏQUE

SECTION I.

E toutes les qualitez, ou naturelles, ou acquiſes, dans leſquelles les hommes ont excellé, & par-où ils ſe ſont glorieuſement diſtinguez, il n'y en a eu que deux qu'on ait honoré du titre de *divines*, & dont le nom ait paſſé aux perſonnes même qui les ont poſſédées dans un dégré éminent ; ſçavoir la Vertu Héroïque & la Poëſie. Le don de prophétie ne doit pas être mis au rang des autres, parce qu'il ne faut pas le régarder ni comme un rare préſent de la nature, ni comme une qualité que les hommes puiſſent avoir acquiſe par l'étude & par le travail. Dans tous les ſujets où il s'eſt trouvé véritablement, il a été un don immédiat de l'Eſprit de Dieu, qui en a honoré ceux qu'il lui a plû, & quelquefois même des perſonnes qui avoient le moins de capacité naturelle, des femmes, des enfans, des

choſes

choses même inanimées, comme étoient ces pierres précieuses, l'*Urim* & le *Thummim*, que le Souverain Sacrificateur des Juifs portoit sur sa poitrine, & qui ont été durant fort long temps l'oracle de cette nation.

Je réserve pour la Poësie un Essai à part, & celui-ci tout entier sera destiné pour parler de la Vertu Héroïque, qui est depuis long temps comme une chose surannée, & dont on ne parle plus. Mais il faut pourtant avouër à son honneur, que c'est à elle qu'on est rédevable de tout ce qu'il y a eu de plus grand & de plus estimé dans le monde, & qu'elle a produit ces hommes illustres qui se sont distinguez, ou par les qualitez de l'esprit, ou par de grandes actions, de tout le reste des hommes.

Quoiqu'il soit bien plus aisé de décrire la Vertu Héroïque par ses effets & par des exemples, que par ses causes & d'en donner une exacte définition, on peut dire pourtant qu'elle vient d'une bonté rare & extraordinaire du tempérament, ou d'un génie transcendant, qui surpasse tous les autres en pénétration, en sagesse, en bonté, & en valeur. Ces avantages naturels étant cultivez & augmentez par l'éducation, & accompagnez de la fortune, font, ce me semble, ce noble & glorieux composé, qui a fait briller avec tant d'éclat les hommes en qui il

s'est rencontré, que les peuples ont crû y voir quelque chose de plus que d'humain, & les ont régardez comme des hommes, qui étoient en partie de la race des dieux, & en partie de celle des hommes; ce qui les a fait respecter & honorer durant leur vie, & régreter & adorer après leur mort.

L'étenduë de leur pénétration & de leurs lumieres s'est fait voir dans l'excellence de leurs inventions & de leurs découvertes; ils ont fait paroître la bonté de leur ame en ce qu'ils ont rapporté ces découvertes, qu'ils faisoient, au bien & à l'avantage de leurs Sujets, & en général à l'utilité publique dans le cours & dans la conduite de la vie. Ils ont fait des loix & des réglemens pour leur pays, & ils ont établi diverses formes de gouvernemens doux & commodes pour la société civile, & dans lesquels elle trouvoit une entiere sûreté. Ils se servoient de leur valeur pour défendre leur pays contre la violence & l'injustice des particuliers, qui auroient pû en troubler la tranquillité au dedans, & contre les étrangers, qui auroient voulu leur faire la guerre; & par les victoires, qu'ils remportoient sur leurs voisins, ils obligeoient ces peuples grossiers & barbares à récévoir les loix de leur gouvernement & leurs sages institutions. Ils alloient au secours des peuples que leurs Tyrans opprimoient, & leur valeur

se signaloit dans la délivrance des miserables. Virgile a compris tout cela dans ces trois vers du VI. Livre de l'*Eneïde*, où il décrit le bonheur des champs Elysées, & des personnes qui les habitent :

Hic manus ob patriam pugnando vulnera passi :
Inventas aut qui vitam excoluere per artes :
Quique sui memores alios fecere merendo.

On void ici ces personnages illustres, qui ont été tout couverts de playes en combattant pour leur patrie : ceux qui par les arts, qu'ils ont inventez, ont pourvû aux nécessitez de la vie : & ceux enfin qui ont rendu des services si considérables, qu'ils méritent de vivre éternellement dans la memoire des hommes.

Il semble, en effet, que le propre de la Vertu Héroïque soit, pour le dire en un mot, d'être utile au genre humain. Comme c'est là son prémier but, & que c'est en cela que consiste sa véritable grandeur, la passion d'un Héros ne doit rien avoir que de noble ; il ne sçauroit être Héros sans cela.

J'ai dit qu'il faut un génie naturellement grand & élevé pour la Vertu Héroïque, parce qu'il est du tout impossible qu'un esprit

s'éleve jamais au point qu'il le faut, s'il n'a que de l'acquis, & par sa seule application au travail & à la peine. Mais cet heureux génie, que la naissance a donné, & qui fait paroître avec tant d'éclat les personnes qui en sont enrichies, & les rend si récommandables dans le monde, a besoin d'être cultivé par l'éducation, pour devenir encore plus grand; il a besoin d'être bien conduit & dirigé; & il faut enfin qu'il soit soûtenu & fortifié de la fortune, lorsqu'il est parvenu à sa perfection; parce que l'esprit ou le génie le plus beau & le plus accompli qui soit au monde, s'il a le malheur de ne pas bien réüssir dans les prémieres entreprises, quoiqu'il n'ait jamais été plus brave que dans ces occasions, il ne doit pas esperer que le public fasse assès de justice à son mérite pour le récompenser du glorieux nom de Héros. Il peut y avoir eu aussi d'autre côté plusieurs guerriers qui sont morts dans la prémiere bataille qu'ils ont donnée, ou dans les prémiers exploits qu'ils ont faits, qui demeurent ensévelis dans le silence & dans l'oubli, lesquels s'ils avoient encore vêcu après tous ces perils, comme fit Alexandre, ils en auroient remporté une gloire & une réputation éternelle. Puis donc qu'il en est à-peu-près de la Vertu Héroïque, comme de ces constellations, qui ne brillent que par un grand nombre

nombre d'étoiles jointes ensemble, ce n'est pas merveille qu'elle soit si rare dans le monde, ni que les personnes, en qui elle se rencontre, soient l'objet de l'admiration & de la vénération des peuples.

Dans les prémiers siecles du monde, qui ont été des siecles de simplicité, quand il se trouvoit en un pays des personnes qui avoient l'adresse d'inventer des arts qu'on jugeoit dignes d'une approbation générale, à cause de la grande utilité que le public en récévoit, on leur rendoit durant leur vie tous les honneurs imaginables, & après leur mort on les adoroit comme des Divinitez. On faisoit la même chose à ceux qui avoient établi dans quelque pays un bon & un sage gouvernement, & qui avoient retiré les peuples de la barbarie & de la férocité, dans laquelle ils vivoient auparavant, pour les faire vivre dans une douce & paisible societé, où chacun avoit ses biens propres & particuliers, où l'on vivoit avec ordre & dans la dépendance des loix, où se trouvoient la sûreté, la civilité, l'abondance, les richesses, & où les hommes devenus laborieux & industrieux exerçoient divers arts & diverses professions. Les avantages, que les peuples récévoient visiblement de ces sortes d'institutions, les obligeoient à obéïr à leurs Gouverneurs, & leur attiroient l'estime des nations voisines,

qui se sentoient excitées par-là à venir d'elles-mêmes se mettre sous leur protection, ou qui plioient sans beaucoup de résistance sous la force de leurs armes. Ce fut là le commencement des conquêtes qui se sont faites dans le monde; on se proposa d'abord de ramener à un corps de societé, réglé & policé par les loix, des peuples grossiers & barbares; & on y força par les armes ceux qui ne vouloient pas se soumettre, & qui réfusoient les offres avantageuses qu'on leur faisoit. Les personnes de ce temps-là, qui excelloient en ces vertus, se rendirent de plus en plus récommandables par leur fortune, & firent de grandes & de glorieuses conquêtes, où ils établirent leurs loix & la forme de leur gouvernement. Il arriva aussi que ceux qui acheverent de perfectionner les réglemens & la conduite des Etats, dans les pays où il y avoit déja quelque forme de gouvernement, sous quelque nom que ce fût, furent obéïs comme Princes ou comme Legislateurs en leur temps, & honorez dans les suivans du nom de *Héros.*

Je pense que c'est de ces sources qu'est venuë la plus grande partie de la Théologie, ou, pour mieux dire, de l'Idolatrie de toutes les nations Payennes, pendant toute la durée des quatre grandes Monarchies, si fameuses dans l'Histoire; & peut-être même

de

de quelques autres, qui ont eu d'aussi glorieux établissemens, & fait d'aussi grandes conquêtes, quoiqu'il en ait été beaucoup moins parlé, & que nous n'en trouvions pas beaucoup de choses dans les écrits des Sçavans.

Ce fondement étant une fois posé, on peut recueuillir de tout ce que les Anciens ont dit de Saturne & de Jupiter, que Saturne a été un Roi de Crete, qui fut chassé de son Royaume par Jupiter son fils, & qu'après que Jupiter se fût saisi des Etats de son pere, il se rendit maître de la Gréce, ou à tout le moins du Peloponnese, qu'il introduisit parmi ses Sujets l'usage de l'agriculture, & qu'il leur distribua des terres pour les posseder en proprieté, qu'il polit & civilisa leurs mœurs, qu'il établit parmi eux le gouvernement monarchique, & qu'enfin il en fut adoré pour tout cela comme le prémier de leurs Dieux :

Ante Jovem nulli subegerunt arva coloni.

Jupiter est le prémier qui a appris aux hommes à labourer la terre.

On rendit aussi les mêmes honneurs de l'adoration à ses freres, à ses sœurs, à ses fils, & à ses filles, qui avoient inventé plusieurs autres choses pour les nécessitez ou pour les

commoditez de la vie : à Neptune, par exemple, pour avoir ou inventé ou perfectionné la navigation : à Vulcain, pour avoir inventé les forges ; à Minerve, pour avoir appris à filer & à faire des toiles ; à Apollon, pour avoir inventé la Musique & la Poësie ; à Minerve, parce qu'elle enseigna la fabrique & le négoce des marchandises ; à Bacchus, parce qu'il apprit à faire le vin ; & à Cerès, parce qu'elle enseigna à semer le blé.

Je ne trouve point dans l'Histoire des traces d'où l'on puisse connoître en quel temps les descendans de Saturne ont fleuri dans le monde, ni par consequent combien de temps il y a qu'on commença de les adorer. Car, pour Bacchus & Hercule, tous les Sçavans conviennent qu'il y en a eu plusieurs qui ont porté ces mêmes noms, en des temps différens, & peut-être même en divers pays, comme dans la Gréce & dans l'Egypte : & tout le monde sçait que cet Hercule si célébre, qui étoit fils d'Alcmene, & l'un des Argonautes, est fort moderne, en comparaison de cet autre Hercule, qui étoit contemporain de la famille de Jupiter. Mais l'histoire de ce Bacchus & de cet Hercule, qui, à ce qu'on prétend, firent la conquête des Indes, est extremement obscure par sa grande antiquité, & elle a été fort déguisée par les fables & par les fictions des Poëtes.

Les

Les Egyptiens rendirent tout de même des honneurs divins à Osiris, dans le temple duquel il y avoit écrit sur une colomne, qu'Osiris avoit voyagé dans toute l'Egypte, & qu'il avoit enseigné tout ce qui étoit nécessaire pour le bien du genre humain. Les Assyriens adorerent Belus, comme le fondateur de leur Empire, & comme ayant ou inventé ou beaucoup perfectionné la science de l'Astronomie parmi les Chaldéens. Dans le pays Latin, ou dans l'Etrurie, on déféra le culte divin à Janus, parce qu'il avoit introduit dans l'Italie l'usage de l'Agriculture. Ainsi tous ces trois ont été honorez & servis comme des Dieux par toutes ces anciennes & sçavantes nations.

Ninus & Sesostris furent célébres par leurs conquêtes & réconnus pour deux grands Héros dans l'Assyrie & dans l'Egypte; le prémier ayant étendu ses victoires jusqu'au fleuve Indus, & le second dans l'Asie & jusques au pays du Pont. Les Historiens ne conviennent pas du temps auquel Ninus a vêcu; quelques-uns le mettent treize cens ans, & d'autres huit cens devant Sardanapale: mais je crois qu'il est encore plus difficile de marquer précisément le temps de Sesostris. Car de dire, comme font quelques-uns, que Sesostris est le même que Sesac, qui prit Jerusalem sous le regne de Roboam, c'est à quoi

je ne ~~vois~~ point d'apparence, puisque l'Ecriture sainte s'est contentée de nous rapporter cette expédition, sans nous en apprendre les suites. Il n'y a rien aussi dans l'Histoire Gréque, d'où l'on puisse recueuillir en quel temps a regné Sesostris, quoiqu'elle ait rapporté plusieurs choses qui s'étoient passées avant la guerre de Troye, & qu'on les y voye marquées assès distinctement. Cependant leurs livres les plus anciens parlent du regne de Sesostris & de ses conquêtes, comme des choses qui étoient arrivées il y avoit alors fort long temps, & ils s'accordent tous à dire que le Royaume de Colchos s'étoit formé d'une colonie qui avoit été amenée par ce fameux Roi, pour faire voir combien il avoit porté ses victoires avant dans le Nord. Or ce Royaume de Colchos florissoit du temps des Argonautes, & il avoit même une si grande réputation d'exceller dans la Magie & dans la science des enchantemens, qu'on disoit que les peuples de la Colchide les avoient apportez d'Egypte. Ce qui me fait croire que l'histoire de Sesostris a été confonduë & ensévelie dans les ruines de l'Antiquité.

Les deux Héros, qui ont suivi de plus près, sont l'Hercule *Thebain* & Thesée, célébres l'un & l'autre parmi les Grecs, pour avoir délivré leur pays des monstres horribles,

bles,

bles, ou de certains hommes prodigieux & sanguinaires, qui les ravageoient & les désoloient, & les avoir nettoyez des brigands publics, ou chassé & abbattu les Tyrans, qui y exerçoient des cruautez & des violences inouïes. Thesée fut aussi honoré pour avoir été le fondateur d'un Etat encore mieux policé que tous les Etats voisins; ce fut le Royaume d'Athenes. Cette ville, qui a été depuis si célébre dans tout le monde, ne commença à fleurir & à s'élever que par les sages & les belles constitutions de Thesée, quoique son pere eût déja regné avant lui sur le pays Attique, où il n'y avoit encore en ce temps-là que quelques bourgs & quelques villages, répandus en divers endroits du pays.

En ce même temps fleurit Minos Roi de Crete, qui passoit pour fils de Jupiter. Il équipa une grande flotte, par le moyen de laquelle il se rendit maître des îles de la mer Egée & de la plûpart des pays qui étoient sur les côtes de la Gréce. Toutes ces victoires & ces conquêtes, jointes à la justice de ses loix, lui acquirent le nom de *Héros*.

Pour ces autres Héros, qui vivoient du temps du siege de Troye, & qui ont fait le principal sujet de ces deux Poëmes charmans, à qui on a donné à cause de cela le nom de *Poëmes Héroïques*, quoiqu'il soit aisé

de

de voir dans les portraits qui en ont été faits par Homere & Virgile, qu'ils avoient tous les caractéres des véritables Héros, à peine pourtant trouvons-nous qu'il en ait été fait quelque mention dans des Histoires dont la foi ne puisse pas être contestée. Ce qu'il y a à rémarquer sur ce sujet, c'est que tout ce qu'Hector avoit de sagesse & de courage, il l'employa à la défense de son pays & de son pere contre des ennemis étrangers : qu'Achille signala sa valeur & sa générosité en ce qu'il voulut bien entrer dans la cause commune, & s'engager dans une guerre que toute la Gréce avoit entreprise pour se venger du ravissement d'Hélene, nonobstant certains oracles, qui avoient prédit & assûré à ce Prince qu'il mourroit devant les murailles de Troye. Et à l'égard d'Enée, qui a été un autre de ces Héros, ses exploits ont été d'avoir défendu courageusement sa patrie, d'avoir sauvé son pere & ses dieux de l'embrasement de Troye, & d'avoir ramassé les restes des Troyens qui avoient échappé du sac & de l'embrasement de leur ville, lesquels il mena en Italie, où ils s'établirent, & y fonderent en peu de temps un Royaume, qui donna naissance au plus grand Empire du monde.

Environ deux cens cinquante ans après, Lycurgue fonda l'état & le gouvernement

de

de Lacédémone sur des loix & des ordonnances si différentes de toutes celles de ces temps-là & de ces pays, qu'il sembloit que pour les faire récévoir il fût besoin d'une autorité plus qu'humaine; c'est pourquoi la Sibylle de Delphes lui déclara, qu'elle ne sçavoit pas si elle devoit l'appeller Dieu, ou homme. Aussi n'y a-t-il jamais eu de loix civiles ou politiques qui ayent été en réputation comme les siennes l'ont été, & dont il soit parlé avec plus d'éloge dans les meilleurs Auteurs & dans toute l'Histoire.

Après ces Héros sont venus Romulus & Numa; le prémier fut le fondateur de la ville de Rome & de son gouvernement, & le second y ajoûta des loix pour la police & pour la religion, qui furent fort estimées, & qui avec celles de Romulus ont subsisté dans Rome aussi long temps qu'a duré l'Empire Romain.

Après Romulus & Numa parût sur le théatre du monde, avec le nom & la réputation d'un Héros, Cyrus, qui délivra son pays de la domination des Medes, & qui éleva l'Empire des Perses sur la ruine de celui des Assyriens. Il y établit de très belles loix, & il l'étendit du côté d'Orient par la conquête de l'Asie Mineure & de la Lydie jusques aux côtes de la mer Egée. Soit que le portrait que Xenophon nous a laissé de

Cy-

Cyrus soit conforme à la vérité, ou que cet Ecrivain l'ait tiré seulement de son imagination, il est certain que nous y trouvons les plus beaux caracteres qu'on puisse jamais avoir de la Vertu Héroïque, & il est certain aussi que la memoire de Cyrus a été de tout temps en vénération chès les Perses, encore qu'ils ne lui ayent pas décerné les honneurs divins ; parce qu'ils ont toûjours fait profession de n'adorer qu'un Dieu souverain, sans images & sans simulacres, & après lui, le soleil seulement, auquel ils offroient des sacrifices.

Alexandre se rendit célébre après Cyrus ; il fonda l'Empire des Grecs sur les ruines de celui des Perses, qu'il réduisit tout entier sous son pouvoir, & auquel il joignit de plus la Gréce & la Macedone. Mais avec tout cela ce fameux conquerant n'a pas été mis par l'Antiquité au rang des Héros, & il n'a pû avoir cet honneur, quoiqu'il l'ait desiré avec une extreme passion, & que pour y parvenir on ait fait faire par sa mere certains récits de sa naissance, pour faire croire qu'il étoit fils de Jupiter, & que les Prêtres même de Jupiter *Ammon* l'eussent flatté & honoré de ce titre. Ce qui a empêché qu'on ne l'ait mis au nombre des Héros, ce fut son yvrognerie, ses emportemens, ses débauches, & sur-tout ses cruautez & son orgueil.

gueuil. C'est ainsi qu'on a souvent vû que la gloire a suivi, comme par une espece de caprice, ceux qui la fuyoient, ou qui témoignoient ne s'en pas soucier beaucoup; & qu'elle a tourné le dos à ceux qui l'ont recherchée avec le plus d'ardeur & d'empressement. Il y a eu encore ceci à dire en Alexandre, qu'il n'a point inventé ni des loix nouvelles, ni de nouvelle forme de gouvernement dans la Macedone, ni dans la Perse, & qu'au-lieu de cela il a gâté & défiguré les constitutions & les loix qu'il y avoit trouvées. Il semble même qu'il a dû la meilleure partie de ses grands succès aux sages conseils & à la bonne conduite des vieux Officiers, qui avoient servi sous le Roi son pere, & qu'après leur disgrace & leur chûte la fortune se mit comme à leur place, & vint favoriser ses entreprises. Mais il faut pourtant avouër qu'il aida lui-même beaucoup à son élevation & à sa gloire, par la force & la grandeur naturelle de son génie, par une bonté tout-à-fait rare & presque sans bornes, & par une hardiesse sans exemple à tout entreprendre, méprisant le danger, & faisant paroître une intrépidité pour la mort, au-delà de tout ce qu'on en a jamais vû dans un homme. C'étoit un prodige de valeur & de fortune; mais il seroit mal-aisé de dire ce qu'il y a eu de plus grand en lui, ou les vertus, ou les vices.

César, qui est régardé généralement comme le fondateur de l'Empire Romain, semble avoir possédé dans un dégré éminent toutes les qualitez, soit naturelles, soit acquises, qui doivent entrer dans la composition d'un Héros : mais avec tout cela il n'en a pas eu le titre, par cette seule raison qu'il renversa les loix & le gouvernement de sa patrie, & que ce qui fit sa plus grande élevation, ce fut la défaite de ses concitoyens, beaucoup plus que les victoires qu'il remporta sur les ennemis de la République. Outre qu'il ne vêcut pas asses long temps après être parvenu à l'Empire, pour lui donner sa derniere perfection, & pour achever les conquêtes, dont il semble qu'il avoit formé le dessein.

Ces quatre grandes Monarchies, avec ces Royaumes d'une plus petite étenduë, ces Gouvernemens, & ces Etats, qui furent tous reünis par un grand nombre de victoires, pour former ces vastes Empires, sont le sujet & la matiere de ce que nous appellons *l'Histoire ancienne*; & il ne se peut rien voir de mieux écrit que ce qui nous en est rapporté par divers Historiens Grecs & Latins, qui sont encore entre nos mains, & qui ont été illustrez par les sçavantes rémarques de beaucoup d'habiles Critiques modernes, & mis dans un ordre clair & commode, soit pour les

les temps, soit pour les lieux. Ces Ecrits sont aujourd'hui entre les mains de toutes les personnes curieuses, & qui prennent plaisir à lire l'Histoire. On n'entend parler presque d'autre chose dans nos Ecoles & dans nos Universitez que de l'institution des loix & des coûtumes de tous ces anciens gouvernemens, de leur progrès & de leur décadence, & des événémens les plus rémarquables qui y sont arrivez. C'est l'étude ordinaire des hommes de lettres, le sujet des conversations des personnes de loisir, ou qui ne sont pas chargées d'affaires, & la matiere enfin des Histoires, des Poëmes, & des Romans. On prend des grandes actions & des succès glorieux de ces Princes & de ces Legislateurs, des exemples de vertu & d'honneur, & des censures contre les vices; & tout cela est illustré d'un côté par le bonheur qui a couronné la vertu, & de l'autre par les suites funestes qui ont été l'effet & la récompense des vices & des mauvaises actions. Des révolutions arrivées dans tous ces Etats & Empires on tire de belles & d'excellentes instructions pour les Princes & pour les Ministres d'Etat, & c'est de là qu'ont puisé leurs réflexions & leurs maximes les plus grands Esprits & les plus habiles Ecrivains dans la Politique; & ceux qui sont les plus versez dans la science des loix & dans l'exercice de

la justice en toute sorte de pays, tâchent de prendre des loix, des coûtumes, & des usages de ces anciens gouvernemens ce qu'on appelle ordinairement *le droit naturel & commun*, aussi-bien que les constitutions & les loix particulieres dans chaque Royaume & dans chaque Province. C'est sur ce qui a été réçû & observé dans ces Empires qu'on prétend régler & décider les questions & les disputes qui régardent la nature des gouvernemens, pour juger de ce qu'ils ont de bon, & de ce qu'ils ont de mauvais, de ce qui mérite en eux d'être loué, & de ce qui est digne de blâme. On en a usé enfin tout de même, quand il s'agit de juger de la guerre ou de la paix, de l'attaque ou de la défense entre deux Princes souverains, de l'autorité ou de la soumission entre les Princes & les Sujets, & de sçavoir jusques où se peuvent étendre les droits & les prérogatives de la liberté dans les soulevemens populaires.

Cependant, quelle qu'ait été l'étenduë de ces grands Empires, quelque considérables qu'en ayent été les révolutions, quelque illustres & héroïques les actions qui s'y sont faites, & en quelque réputation qu'ayent été leurs loix & leurs coûtumes, cela n'a pas été si universel qu'il ne soit demeuré encore beaucoup de pays tout entiers, très grands & très vastes, qui, quoique réputez pour bar-

barbares & peu connus dans l'Histoire, ne laissoient pas, à mon avis, d'avoir autant de droit de donner leurs suffrages pour convenir des loix de la nature & des peuples en général, que toutes ces autres nations qui se l'étoient attribué. Je crois même que parmi ces peuples il s'en seroit trouvé quelques-uns, qui auroient pû égaler ou surpasser tous les autres dans la sagesse de leurs constitutions, dans l'étenduë de leurs conquêtes, & dans la durée de leurs Etats & de leurs Empires.

Les quatre célébres Monarchies ont eu leur siege comme dans le milieu du monde : elles ont eu pour bornes à l'Orient, le fleuve Indus; au Couchant, la mer Atlantique; au Septentrion, la riviere d'Oxus, la mer Caspienne, le Pont-Euxin, & le Danube; au Midi, le mont Atlas, l'Ethiopie, l'Arabie, & une ligne tirée de l'Arabie à l'embouchûre de l'Indus vers l'Ocean méridional.

Il est vrai qu'on dit que Semiramis & Alexandre firent la conquête des Indes : mais il n'est pas certain pour ce qui régarde Semiramis, qu'elle ait étendu ses conquêtes au-delà de cette partie des Indes qui est la plus proche du fleuve dont elles prennent leur nom : & à l'égard d'Alexandre, les expéditions qu'il y fit ont eu plûtôt l'air d'un voya-

 ge,

ge, que d'une véritable conquête. Car quoiqu'il ait traversé tout ce grand Royaume depuis l'Indus jusques au Gange, il ne fit pas seulement la découverte de ces vastes & immenses régions, lesquelles, s'il en faut croire à ce que les Anciens en ont dit, contenoient cent dix-huit différentes nations très grandes & très nombreuses, & qui, autant que j'en puis juger, n'ont jamais été subjuguées par les Tartares.

Je ne mets pas la Scythie ni l'Arabie au nombre des pays qui ont été renfermez dans l'enceinte de ces Monarchies & compris dans leur histoire. Car pour la Scythie, il est vrai que Cyrus & Darius y entrerent, mais il est vrai aussi qu'ils l'abandonnerent aussitôt, & que l'un y perdit sa réputation & son honneur, & l'autre sa vie. Et pour l'Arabie, je ne trouve pas ni qu'elle ait été jamais conquise, ni qu'elle ait été connuë autrefois que comme elle l'est encore aujourd'hui, par le commerce de ses épiceries & de ses parfums. Je parle de cette partie de l'Arabie, qu'on appelle communément *l'Arabie heureuse*, qui est environnée de la mer de trois côtez; car pour celle qui est plus septentrionale, & qui touche à la Syrie, il est vrai qu'elle a fait partie des conquêtes des quatre grandes Monarchies, & qu'elle y a toûjours été comprise. Mais ce qui semble avoir garenti

renti, la prémiere, ce sont ces grandes solitudes & ces affreux déserts de sable & de rochers, par-où il a été impossible aux armées de se faire un passage, faute d'y pouvoir trouver de l'eau.

Si nous considérons donc maintenant la Carte générale du monde, tel qu'il nous est aujourd'hui connu par les découvertes qui ont été faites par le moyen de la navigation depuis trois cens ans, nous verrons clairement de quelle vaste étenduë sont tous ces pays qui avoient été laissez à l'écart d'un côté & d'autre, & qui ayant été régardez des Anciens comme des pays barbares, on a crû qu'ils ne méritoient pas que leurs Ecrivains en fissent mention, & dont nous n'avons eu enfin connoissance que par les Rélations des Marchands, des Matelots, & des Voyageurs. J'ai cependant beaucoup de penchant à croire que dans plusieurs de ces pays situez hors de l'ancien monde connu, & qui font aujourd'hui la matiere des conversations des Sçavans, il peut s'être passé d'aussi grandes actions, & avoir été fait d'aussi belles découvertes, que dans ceux dont nous avons les histoires. Je ne dis pas seulement par rapport à leur étenduë immense & à la diversité de leurs terroirs & de leurs climats, dont les productions peuvent avoir été fort rémarquables, mais même par égard à leurs loix,

à leurs coûtumes, aux ſages & fondamentales conſtitutions des Etats & des Empires, & à un grand nombre de conquêtes.

Mais parce que c'eſt le chemin battu & ordinaire que l'Hiſtoire des grandes Monarchies, & que ce qui peut régarder ces derniers pays eſt fort peu connu, je veux bien entrer ici pour quelques momens dans la recherche de quatre grands modelles du gouvernement ou de l'empire, qui ont été portez à une très grande élevation, qui ont duré fort long temps, & qui ont fleuri avec beaucoup d'éclat dans ces parties du monde ſi éloignées, & dont nous avons accoûtumé de nous former une idée tout-à-fait deſavantageuſe. Le prémier de ces pays eſt le Royaume de la Chine, qui eſt le plus éloigné du côté de l'Orient, en dégrez de longitude: le ſecond, c'eſt le Perou, qui eſt à nôtre Occident: le troiſieme eſt la Scythie ou la Tartarie, qui eſt le plus loin de nous, en dégrez de latitude: & le quatrieme, l'Arabie, qui eſt à nôtre Midi.

Pour ce grand continent d'Afrique, qui s'étend entre le mont Atlas & l'Ocean méridional, où l'on a trouvé une multitude prodigieuſe de peuples, qui eſt abondant en or, qui contient pluſieurs grands Royaumes & une infinité de petites Principautez, qui eſt arroſé de ces deux célébres fleuves, le Nil,

&

& le Niger, & habité par des hommes qui semblent être d'une autre espece que le reste du genre humain, je n'y ai pû découvrir aucune trace de cette Vertu Héroïque, qui m'oblige à faire mention d'eux dans cet Essai. Tout ce qui nous est connu de l'Histoire d'Atlas, ou de sa grande antiquité, est tellement mêlé de fables, que je ne fais point de difficulté de le mettre au même rang avec ce que nous sçavons des îles Atlantiques; car je ne sçai si Solon & Platon, qui en ont parlé, ne les ont pas régardées eux-mêmes comme des fables, ou s'il nous en ont donné des Rélations qu'ils eussent trouvées parmi les Prêtres d'Egypte, & dont on fît un tout autre cas que nous n'en faisons.

SECTION II.

LE grand & ancien Royaume de la Chine est borné à l'Orient & au Midi par l'Ocean; au Nord par une muraille de pierre de douze cens milles de long, qui a été faite pour mettre le pays à couvert des courses des Tartares; & à l'Occident par de vastes déserts & des montagnes inaccessibles, au travers desquelles toute la curiosité des Voyageurs, & toute la peine que les hommes se sont donnée, n'a pû s'ouvrir un passage. Quand Alexandre eût passé la riviere du

Gange, les Indiens l'assûrerent que tout le pays, qui étoit au delà, étoit entierement inhabité, & que ce n'étoient ou que des marais impratiquables entre deux grandes rivieres, ou des déserts de sable, & des montagnes escarpées pleines de bêtes sauvages, où l'on ne trouvoit pas un homme. A cause de cela le Gange a été régardé par les Anciens comme la derniere borne du monde du côté de l'Orient. Mais depuis qu'on a trouvé l'invention de la boussole, & qu'on a poussé beaucoup plus loin la navigation, on a découvert qu'il y a plusieurs grands Royaumes fort peuplez entre le Gange & les déserts ou les montagnes qui le séparent de la Chine; comme les Royaumes de Pegu, de Siam, de Cirote, & quelques autres, qui sont compris dans cet espace de pays qui s'étend tout le long de plusieurs grandes rivieres, qui arrosent le Nord, qu'on dit avoir un cours presque aussi long que l'Indus & le Gange, & qui prennent toutes leur source d'un fort grand lac dans les montagnes de la Tartarie. Mais il n'y a point d'autre chemin pour passer de ces Royaumes-là dans la Chine, que par mer.

Pour l'Indostan, ou le pays du Mogol, il n'y a point aujourd'hui de voyage plus ordinaire; mais ceux qui veulent voyager de là par terre sont obligez de se détourner plusieurs

sieurs dégrez vers le Nord, avant qu'ils puissent revenir à l'Orient, & de traverser beaucoup de pays sauvages dans la Tartarie, de passer de grands déserts pleins de sable, & des montagnes fort hautes & scabreuses, où il ne sçauroit passer ni chariot, ni cheval, & où l'on ne peut aller qu'à pied, particulierement sur une de ces montagnes, qu'on dit être la plus haute du monde, & où l'air est si subtil, qu'on ne peut y voyager sans risquer d'y perdre la vie en été, sur-tout on ne sçauroit y passer sans être empoisonné par l'odeur d'une certaine herbe qui croît sur cette montagne, & qui est mortelle quand elle est en fleur.

Les Voyageurs, qui veulent prendre cette route, arrivent, huit ou neuf mois après être partis de la Cour du Mogol, à cette muraille qui sépare la Tartarie de la Chine, & ils arrivent ainsi à Pekin, qui en est la ville capitale, & qui est située au Nord de ce grand & vaste pays, auquel les Chinois donnent par excellence le nom de *Monde*, parce qu'ils se croyent le seul peuple du monde raisonnable & civilisé, n'ayans point de voisins de trois côtez, & n'ayans à leur Nord que les Tartares, qu'ils régardent comme une espece de sauvages. Ce qui a donné lieu parmi eux à ce proverbe, *Que les Chinois seuls voyent avec deux yeux, & que les autres hommes ne voyent que d'un œil.*

Cette situation du Royaume de la Chine & une coûtume ou une loi fort ancienne, qui défendoit d'y laisser entrer aucun étranger, ou qui portoit qu'au cas qu'il y en vint quelqu'un, il n'en sortît de sa vie, & qu'il ne lui fût pas permis de retourner dans son pays, ont été cause que tout ce grand continent est demeuré absolument inconnu au reste du monde. Je crois que la prémiere connoissance que l'on en a euë, en a été donnée par Paul de Venise, qui partit de Venise il y a quatre cens ans, & voyagea en Armenie, en Perse, & en quelques quartiers de la Tartarie, auxquels il a donné le nom de Royaume de *Cathay*, & à la fameuse ville de *Cambalu*, comme il l'a appellée, & qui, après avoir demeuré avec son pere dix-sept ans à la Cour du Grand-Cham, revint à Venise, & donna au public une longue Rélation de son voyage.

Depuis ce temps-là, & en deux ou trois cens ans, divers Missionnaires de Moines & de Jesuites, par dévotion ou par ordre de leurs Superieurs, ont percé avec beaucoup de peine & de hazard au travers de ces grands & affreux déserts, les uns par le Mogol, les autres par l'Armenie & par la Perse, & sont arrivez à Pekin, laquelle je ne doute nullement, quand j'examine leurs Rélations, qu'elle ne soit la même ville avec

celle

celle que Paul de Venise avoit appellée *Cambalu*, bâtie dans le Nord de la Chine, & dans le même pays qu'il a appellé *Cathay*. La raison de cette différence de noms est, que du temps, que Paul de Venise étoit en ce pays-là, le Cham de la Tartarie orientale, laquelle a nom *Cathay*, avoit possédé par droit de conquête quelques-unes des provinces les plus septentrionales de la Chine, & entre autres celle de Pekin, où il faisoit sa résidence, & on appelloit tout ce pays conquis *Cathay*, qui étoit le nom commun & général de l'Empire des Tartares, & la ville capitale *Cambalu*, qui étoit le nom que les Tartares lui avoient donné. Quelque temps après, les Chinois ayant repris ces provinces sur les Tartares, elles reprirent leurs prémiers noms, & le Roi de la Chine, qui en avoit chassé les ennemis, fixa sa demeure & le siege de son Empire à Pekin, au-lieu qu'auparavant il avoit été à Nanking & à Quinzay, afin que ses armées se tenant aux environs, il pût être toûjours en état de défendre ses frontieres contre les violentes & rapides incursions des Tartares, dont la Chine avoit éprouvé en diverses occasions le danger & les funestes effets.

Après que les Chinois eurent récouvré ces provinces, ils jouïrent d'une heureuse & profonde paix sous le regne de leurs Empereurs

reurs jusques en l'année 1616. que les Tartares firent encore une irruption dans leur pays, & après une longue & sanglante guerre, qui dura plus de trente ans, se rendirent enfin les maîtres de tout ce Royaume, comme ils le sont encore aujourd'hui.

Ce pays, qui est connu communément sous le nom de la Chine, a plus de dix-huit cens milles de large, ou plus de trente dégrez de latitude du Nord au Midi. On ne croid pas qu'elle ait tout-à-fait autant de longueur, mais cela est fort incertain; car nous n'avons point eu encore aucun Voyageur, qui l'ait traversée de l'Orient à l'Occident, & nous n'en sçavons rien que sur le rapport des habitans du pays. Il n'est pas même aisé de sçavoir précisément jusques où la Chine est habitée vers l'Occident, puisque nous apprenons de plusieurs Auteurs qu'il y a de ce côté-là des montagnes remplies de bêtes sauvages & d'hommes qui ne sont guere moins sauvages que ces bêtes elles-mêmes, qui vivent sans loix & sans langage, & qui ne sont connus des Chinois que par les descentes qu'ils font de temps en temps dans leurs plaines, pour la rapine & le brigandage. Il y a d'autres Auteurs qui disent qu'au milieu même de la Chine il y a des montagnes si inaccessibles, qu'on est obligé d'abandonner de fort grands pays qui sont au delà, & de

faire

faire de ces montagnes la frontiere de leur Etat.

Mais quelle que soit sa longueur, que personne n'a pourtant crû moindre de douze ou treize cens milles, on ne sçauroit s'empêcher d'avouër que c'est le Royaume le plus grand, le plus riche, & le plus peuplé que nous connoissions dans le monde; & peut-être même il se trouvera qu'il est rédevable de ses richesses, de ses forces, de sa politesse, & de sa prosperité, à la forme admirable de son gouvernement, plûtôt qu'à toute autre chose.

Cet Empire est composé de quinze différens Royaumes fort anciens, quoiqu'ils soient présentement réduits en Provinces & gouvernez par des Vice-Rois, qui vivent tous avec autant de grandeur, d'éclat, & de pompe, qu'en puissent avoir des Souverains & des Rois. Il y a dans la Chine cent quarante-cinq villes capitales, toutes fort grandes, & ayant des bâtimens magnifiques; & l'on y compte outre cela mille trois cens vingt-une moindres villes murées. Le nombre des villages va à l'infini, & il n'y a point de pays au monde qui soit si rempli de peuple, ni qui soit si bien cultivé. On y a toute sorte de commoditez, des canaux d'une longueur incroyable, beaucoup de rivieres, & les chemins du monde les plus propres pour

pour le transport des denrées & des marchandises d'une Province à l'autre ; c'est pourquoi il n'y a point de pays où il se fasse un plus grand commerce, quoique les Chinois ne négocient jamais qu'entre eux ; car pour le commerce étranger qui se fait maintenant dans le Royaume, ce ne sont point les Chinois eux-mêmes qui le font en allant hors de leur pays, mais ce sont des Marchands Portugais & Hollandois, qui ont permission de négocier sur quelques-unes de leurs frontieres.

Pour une preuve de leur grandeur j'ajoûterai seulement ce que tout le monde sçait de leur fameuse muraille, & de la ville de Pekin. La muraille de pierre, qui sépare les Provinces septentrionales de la Chine d'avec la Tartarie, est, selon quelques-uns, de douze cens milles de long, ou, selon d'autres, de neuf cens ; elle est bâtie en quelques endroits sur des rochers & sur le sommet des montagnes, & en d'autres dans des marais & dans des lieux sablonneux, & portée en quelques autres sur de grandes arches, sous lesquelles passent les rivieres. Elle a quarante-cinq pieds de hauteur, & vingt d'épaisseur au fondement, avec de grosses tours à une certaine distance l'une de l'autre. Elle fut bâtie il y a plus de deux mille ans, & l'architecture en est si merveilleuse, qu'à

la

la réserve de quelques breches que les Tartares y ont faites par leurs irruptions, le reste est encore dans son entier, & tout comme il étoit au commencement. Le Roi qui fit faire cette muraille fit des levées d'un million d'hommes, qu'il payoit & entretenoit pour la défendre contre les Tartares, & qui de temps en temps se relevoient par brigades pour la garde de cette frontiere.

Pekin, qui en est la ville imperiale, n'est pas si large que plusieurs autres villes de la Chine, dont celle de Nankin a la réputation d'être la plus grande. Sa figure est un quarré parfait, & ses murailles ont de tous les côtez six milles de long. A chaque côté il y a trois portes, & chaque porte a d'un côté & d'autre pour sa défense un port, qui est grand comme un palais, où l'on tient une garde ordinaire de mille hommes. Les ruës vont toutes en se croisant, & de chaque coin on peut régarder & aller vers la porte qui est au côté opposé; & toutes ces ruës sont bordées de bâtimens magnifiques.

Le palais de l'Empereur a trois milles de tour, & dans cette enceinte il y a trois cours l'une dans l'autre, dans la derniere desquelles est le logement de l'Empereur, qui a cent pas en quarré. Les deux autres sont pour la suite de l'Empereur & pour sa garde,

de, qui est de six mille hommes. Tout autour sont les jardins, qui sont de véritables lieux de délices, & extremement spacieux. On y void des rochers artificiels, des côteaux, & des rivieres qui se partagent en divers canaux de pierre, & tout cela est si bien imaginé & fait avec tant d'art & tant de dépense, qu'il n'y a rien eu, ce semble, dans l'Antiquité, ni dans tout ce que l'on void aujourd'hui ailleurs, qui l'égale. La cour de l'Empereur est si magnifique, & il est servi avec un si bel ordre & avec tant de pompe, que quand il donne audience à quelque Ambassadeur dans la ville de Pekin, c'est d'une beauté & d'une magnificence qui ne le cede en rien aux triomphes de l'ancienne Rome.

Comme dans toutes les autres nations on a fait la distinction des familles nobles & de celles qui sont du corps du peuple, la distinction qu'on fait dans la Chine est des personnes de lettres & de celles qui ne le sont pas. Ces dernieres sont le corps du peuple, qui n'entre point dans les charges; au-lieu que les hommes de lettres sont pourvûs des charges de la Magistrature, & il n'y a qu'eux qui soient élevez au gouvernement. Ce n'est même qu'à ceux qui sont distinguez par certains grades parmi les Sçavans, & qui ont le titre de Sages, ou de Philosophes, ou de Docteurs,

Docteurs, que sont donnez les prémiers emplois de l'Etat.

Mais pour mieux connoître quel est le gouvernement de la Chine, & quelles sont les personnes qui y sont élevées, il est nécessaire de sçavoir en quoi l'on y fait consister leur érudition, & comment ils en sont plus propres pour gouverner ; ce qui est fort différent de ce qui se pratique dans l'Europe, quoique ce soit par-tout pour une même raison.

Les deux grands Héros de la Chine ont été *Fohu* & *Confuchu*, desquels la memoire a toûjours été & est encore en une singuliere vénération. *Fohu* vivoit il y a environ quatre mille ans, & ce fut lui qui jetta les prémiers fondemens de cette Monarchie, qui a subsisté depuis tout ce temps-là sans interruption, suivant ce que témoignent leurs Histoires, dont la fidelité a passé pour constante & indubitable parmi les Jesuites Missionnaires de la Chine.

Quand un Roi étoit mort, celui qui lui succedoit donnoit ordre à quelques personnes d'écrire tout ce qui s'étoit passé de plus mémorable dans son regne, & l'on en faisoit ensuite un petit abbregé, qui étoit mis dans les régistres publics. *Fohu* fut le prémier qui poliça cette nation ; il y introduisit l'Agriculture, il y établit le mariage & la distin-

ction des habits pour distinguer les deux sexes, & il institua la forme & les loix du gouvernement. Il inventa les caracteres de l'écriture, & il laissa quelques petites Tables ou Traitez d'Astronomie qu'il avoit composez, avec quelques autres Ecrits de Morale, de Physique, & de Politique. Les caracteres, dont il se servoit, étoient en partie de petits traits de différente longueur, distinguez les uns des autres par des points différens: & en partie des hieroglyphiques, auxquels on joignit dans la suite du temps certains caracteres qui exprimoient chacun un mot entier.

On se servit durant plusieurs siecles de toutes ces différentes manieres d'écrire, pour composer des livres en toute sorte de sciences, en Physique, en Morale, en Astronomie, en Astrologie, en Médécine, & en Agriculture.

Environ deux mille ans après *Fohu*, vint *Confuchu* ou *Confucius*, le plus sçavant, le plus sage, & le plus vertueux de tous les Chinois, & pour lequel les Rois & les Magistrats, qui ont été de son temps, & ceux qui sont venus depuis, ont eu autant d'estime & de vénération qu'on en puisse avoir, ce semble, pour un homme mortel. Il écrivit plusieurs Traitez, dans lesquels il rassembla tout le sçavoir de ceux qui avoient vêcu

avant lui, depuis les prémiers Ecrits, que *Fohu* avoit composez, jusques à ceux de son temps. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit être nécessaire & utile au genre humain, soit pour les personnes, soit pour le bien & l'avantage de la societé. Et ces livres de *Confucius* furent d'abord réçûs des Chinois avec tant d'applaudissement, & ils ont continué depuis à être dans une si grande estime, qu'on n'a jamais rien opposé contre ce qu'il a écrit, mais on l'a tout réçû comme des décisions les plus assûrées & les meilleures pour être la régle de leurs sentimens & de leur conduite; de sorte que dans toutes les matieres c'est asses de pouvoir dire, *Confucius l'a dit.*

Quelque temps après ils eurent un Roi, qui se mit dans l'esprit d'établir une nouvelle époque pour leur Histoire, & de vouloir qu'à l'avenir on comptât par les années de son regne. Il tâcha pour cet effet de faire perdre la mémoire des choses qui étoient arrivées avant lui; & pour y réüssir il fit brûler tous les livres, à la réserve seulement de ceux de Médécine & d'Agriculture. Mais, ou par hazard, ou par l'adresse de quelque particulier, il échappa de cette perte générale un Récueuil ou Régistre des successions de tous les Rois de la Chine depuis *Fohu*, & les Oeuvres de *Confucius*, ou du moins une partie, qu'on a imprimées en France depuis peu de

temps en Latin, ſous le titre des *Oeuvres de Confucius*, à la tête deſquelles un Jeſuite Miſſionnaire a mis une très belle & docte Préface.

Après la mort de ce Roi ambitieux & tyran, ces Ecrits parurent publiquement, & comme c'étoient les ſeules pieces qui s'étoient conſervées de l'ancienne ſcience des Chinois, elles furent réçûës avec un applaudiſſement univerſel & avec une extreme vénération. Quatre de leurs Docteurs les plus eſtimez employerent beaucoup de temps à l'étude de ces Ouvrages, ſur leſquels ils firent chacun un Commentaire ; & l'un des Rois ſuivans fit une loi, qui défendoit d'enſeigner d'autres ſentimens & de s'exercer ſur d'autres matieres que celles qui étoient traitées dans le Livre de *Confucius* & dans les quatre Commentaires que ces Docteurs y avoient faits. Depuis cela, les Chinois ſe ſont tenus entierement renfermez dans l'étude de ces cinq livres, ou, pour mieux dire, dans celle du célébre *Confucius*, le Prince de leurs Philoſophes.

Ces Livres ſont comme un Digeſte ou un Cours de Morale, c'eſt-à-dire, un aſſemblage de tout ce qui régarde toute ſorte de vertus ; celles qui conviennent aux perſonnes privées, celles qui ſont propres pour l'œconomie, & celles qui ſont néceſſaires dans la

ſocieté

ſocieté civile ; afin d'apprendre aux hommes à ſe bien conduire eux-mêmes, à bien régir leurs familles , & à bien gouverner l'Etat. C'eſt le principal but de l'ouvrage, qui roule preſque tout ſur ceci , que le peuple ne ſçauroit être heureux s'il n'a de bons Gouverneurs , & que ce qui fait le bonheur de ceux qui gouvernent, c'eſt de commander à un bon peuple : que pour faire le bonheur du genre humain , chacun dans ſa nation , depuis le Prince juſqu'au moindre Payſan , doit s'étudier à avoir en effet autant de probité, de ſageſſe , & de vertu , qu'il eſt capable de s'en former les idées dans ſon eſprit , & d'en donner des préceptes aux autres , ou que les loix de ſon pays lui en apprennent.

Le grand principe, qu'il ſemble poſer pour fondement & ſur lequel il bâtit, c'eſt, que chacun eſt dans une obligation indiſpenſable de faire tout ſon poſſible pour perfectionner ſa raiſon & la porter au plus haut dégré où elle puiſſe atteindre ; ne s'écartant jamais , ou du moins que le plus rarement qu'il lui eſt poſſible , des loix de la nature , dans toutes ſes actions & dans tout le cours de ſa vie. Mais comme cela ne ſe peut pas faire ſans beaucoup d'application d'eſprit & de peine, il récommandoit extremement l'étude de la Philoſophie,qui apprend aux hom-

mes à connoître ce qui est mauvais, soit en lui-même & en sa nature, soit par rapport à nous, & qui par conséquent enseigne à chacun ce qu'il doit faire & ce qu'il ne doit pas faire dans la condition où il se trouve, & selon la faculté qu'il en a. Il faisoit voir que c'étoit en cela que consistoit l'excellence de la raison naturelle, la perfection du corps & de l'ame, & le plus grand bonheur du genre humain. Il montroit ensuite, par quels moyens on peut parvenir à cette perfection, & il donnoit là-dessus pour régle & pour maxime, de ne rien vouloir, ni desirer, qui ne soit conforme à la raison, & qui ne s'accorde avec les intérêts & les avantages des autres hommes, comme avec les nôtres propres. Dans cette vûë, il prescrivoit la pratique constante de certaines vertus, qui sont généralement estimées, comme l'honnêteté, la civilité, & la réconnoissance, lesquelles on régarde à-peu-près par-tout comme des vertus cardinales. Enfin, tout le but de *Confucius* semble avoir été d'apprendre aux hommes à bien vivre & à bien gouverner, & de donner aux peres, aux maîtres, & aux souverains des régles pour bien commander, & d'enseigner aux enfans, aux domestiques, & aux sujets à bien obeïr.

Il avoit joint à tout cela plusieurs instructions particulieres pour toute sorte de per-

sonnes

sonnes & pour tout ce qui régardoit le soin & la conduite des familles, & il avoit parlé de toutes les qualitez, que doivent avoir les Politiques, avec tant d'habileté, de bon sens, & de pénétration, & tout cela d'un style si beau, & illustré si à propos par des comparaisons & par des exemples, qu'il est encore aisé de le rémarquer & de le sentir, quoique nous n'en ayons que des traductions mutilées & imparfaites, en une langue qui n'approche en rien de la maniere d'écrire de ces pays-là. De sorte qu'on peut dire fort justement de *Confucius*, que ç'a été véritablement un genie extraordinaire, un homme d'un sçavoir profond, d'une vertu admirable, & d'un beau & grand naturel; zélé pour son pays, & ami de tout le monde.

Voilà quel est le sçavoir des Chinois, & quelles sont les choses qu'ils se piquent d'apprendre. Toutes les autres sciences sont hors d'usage ou dans le mépris parmi eux. Ce que nous appellons *la Scholastique*, ou *la Polemique*, leur est inconnu, ou ils ne s'en servent jamais, & je crains bien qu'elles sont plus propres à faire naître des doutes, à exciter la chaleur des disputes, à produire des animositez, & à nous diviser sur les matieres de la Religion ou de la Politique, qu'à toute autre chose. Les Chinois n'ont pas beaucoup d'estime pour l'Astrologie, la Médécine, &

la Chymie, quoiqu'ils n'y ſoient pas ignorans, & qu'ils ayent des gens qui excellent en toutes ces ſciences. Les Aſtrologues ont la vogue parmi le peuple, qui eſt affollé après leurs prédictions. Les Chymiſtes s'attachent ſur-tout à chercher un rémede univerſel pour la ſanté & la longue vie, prétendans que s'ils le peuvent trouver ils rendront les hommes immortels. Les Médécins ſe piquent principalement de bien connoître le pouls, & de ſçavoir tous les rémédes qui peuvent ſe tirer des ſimples, leur ſcience ne paſſe guere plus loin; mais ils ſont profeſſion d'être ſi habiles dans le prémier de ces deux chefs, qui eſt la connoiſſance du pouls, qu'ils prétendent non ſeulement pouvoir juger par-là combien d'heures ou de jours un malade pourra encore vivre, mais même combien d'années de vie peut encore avoir un homme qui eſt dans ſa plus grande ſanté, pourvû qu'il ne lui arrive point d'accident ou de malheur qui vienne abbreger ſes jours. A l'égard des ſimples, ils croyent pouvoir guerir par leur moyen toutes les maladies qui de leur nature ne ſont pas incurables. Ils ne ſaignent jamais, & ils diſent que ſi le pot boût trop fortement, il n'eſt pas beſoin d'en tirer de l'eau, qu'il n'y a qu'à diminuër le feu qui brûle par deſſous: ils ordonnent tout de même l'abſtinence & la diete, & ils conſeillent

lent l'usage des herbes rafraichissantes : ils n'y font pas autre chose pour rémédier à l'intempérie & à la chaleur du sang.

Mais, comme nous avons dit, ils n'ont pas beaucoup d'estime pour cette sorte de science, & ils la régardent comme quelque chose de bas & de méchanique ; de sorte qu'il n'y a que les disciples de *Confucius* qui soient réçûs aux charges du gouvernement, & pas un même n'y est réçû sans avoir prémierement passé par divers dégrez. Il faut qu'ils connoissent tous les différens caracteres dont ils se servent pour écrire, & qu'ils employent à cela dix ou douze ans, pour le moins, d'étude & d'application, & il ne leur faut pas moins d'une vingtaine d'années pour s'y perfectionner : car autant que je l'ai pû recueuillir de la lecture de plusieurs Auteurs qui ont écrit sur ces matieres, les Chinois n'ont du tout point de lettres, mais seulement une quantité prodigieuse de caracteres, qui servent à exprimer autant de mots: quelques-uns disent soixante mille, d'autres les font aller jusqu'à six vingts mille : je trouve même qu'ils ressembleroient beaucoup à nos abbreviations, si nous venions à multiplier le nombre des traits différens, à proportion des mots différens qui composent nôtre langue. Ils n'écrivent pas comme les Européens de la main gauche à la droite, ni com-

me les Asiatiques de la droite à la gauche, mais du haut de la page, où ils commencent la ligne, jusqu'au bas, où elle finit ; & remontans ensuite au haut, ils commencent une autre ligne, & continuent ainsi jusques à la fin.

L'étude donc des Chinois consiste, prémierement à bien connoître leur langue, & secondement à sçavoir & à pratiquer ce qu'a écrit *Confucius*, & ses quatre fameux disciples après lui : de sorte que plus un homme est habile & versé dans cette science, plus il est estimé & avancé dans les charges. Il ne suffit pas d'avoir lû *Confucius*, si on ne fait paroître qu'on en a retenu dans son esprit la plus grande partie, & si on ne met en pratique toute sa vie ce que l'on y a appris.

Avant qu'un homme parmi eux puisse être réçû au nombre de leurs Sçavans, il faut qu'il passe par trois divers dégrez. Le prémier ressemble aux *Bacheliers*, qui se font dans nos Colléges, après qu'ils y ont étudié deux ou trois ans. Ce dégré est conferé par des examinateurs publics établis pour cela, qui vont une fois l'an dans toutes les villes de chaque province, & qui après avoir examiné ceux des étudians qui se présentent, & les avoir trouvez capables, leur donnent ce prémier dégré, enrégistrent leurs noms, &

leur

leur sont porter certaines marques de distinction, qui sont propres à cette espece de Doctorat.

On apporte plus de formalitez pour le second dégré, & on n'en fait la promotion qu'une fois en trois ans, dans un grand College, qui a été bâti tout exprès dans la ville capitale de chaque Royaume. Il y a des examinateurs établis tout exprès, avec une pension du Roi, qui font un examen rigoureux, tant sur le langage, que sur les sciences; & on fait une grande critique sur les Ecrits, que ceux qui veulent être réçûs présentent à leurs examinateurs. Ce dégré est à-peu-près comme celui de *Maître aux arts* dans nos Colleges; & les personnes, qui en sont honorées, sont distinguées, comme celles du prémier ordre, par certaines marques qui les font connoître.

Le troisieme dégré, qui est comme celui du *Doctorat* parmi nous, dans quelque science que ce soit, ne se donne jamais que dans la ville imperiale, qui est Pekin, & qu'avec beaucoup de formalitez, un grand examen, & une longue & sérieuse déliberation par les personnes qui sont établies pour cela. Il n'y peut avoir tout à la fois dans tout l'Empire de la Chine que trois cens de ces Docteurs qui ayent ce dernier grade, au-delà de ceux qui sont déja actuellement dans les emplois

plois & dans les charges de l'Etat, & on les prend tous du nombre de ces graduez dont nous venons de parler. A chaque dégré que l'on prend, ceux qu'on y installe doivent se rendre dans un temple de *Confucius*, qui est érigé dans chaque ville, & qui est joint au College, pour y aller rendre tout le culte & y observer toutes les cérémonies qui ont été ordonnées en son honneur & en sa mémoire, comme du Prince & du Héros des Sçavans.

C'est de ces personnes que sont composez tous leurs Conseils & tous leurs Corps de Magistrature, & c'est de là qu'on prend les prémiers Officiers du Royaume & les Mandarins, soit pour les charges du gouvernement & de la Magistrature, soit pour celles de la guerre. C'est d'eux que les Empereurs, les Vice-Rois des provinces, & les Généraux d'armée prennent conseil dans les occasions importantes, & on croid que leur seul sçavoir & leur vertu seule les rendent plus capables de remplir dignement les emplois publics, que ne le sçauroient faire une grande expérience & une longue pratique dans d'autres pays; & quand ils sont dans les armées, ils font paroître plus de courage & plus de valeur, en exposant leurs vies dans les grandes occasions, que les Soldats les plus hardis de leurs troupes.

Pour

Pour ce qui régarde le gouvernement, il est tout-à-fait monarchique, n'y ayant point d'autres loix dans la Chine, que les ordres & les commandemens du Roi; il est aussi héréditaire, & c'est toûjours le plus proche parent du sang qui succede.

Les ordres & les commandemens du Roi passent par le Conseil, & ils sont donnez à la récommandation ou à la réquisition d'un Conseil particulier, qui est commis pour la direction des affaires : si bien que toutes les affaires sont résoluës & concluës dans plusieurs Conseils; après quoi sur les réquêtes, qui en sont présentées au Roi, il ratifie & il signe ce qui avoit été arrêté, & cela passe alors en forme de loi.

Toutes les grandes charges de l'Etat, c'est le Roi seul qui les donne, à la récommandation ou à la priere de ces Conseils : de sorte qu'il n'y a personne qui en soit pourvû par le seul bon-plaisir du Prince, ni par la faveur de quelque Ministre, & encore moins par les brigues & par les présens, mais uniquement en considération de son mérite, de son sçavoir, & de sa vertu, lorsqu'ayant fait paroître toutes ces belles qualitez dans plusieurs conseils, il a été réconnu digne d'être récommandé au Roi.

Les principaux Officiers sont ou ceux de l'Etat, qui se tiennent toûjours à la Cour, &

& qui gouvernent tout le Royaume: ou les Officiers des provinces, comme les Vi-ce-Rois, & les Magistrats, ou Mandarins. Pour le prémier, il y a dans la ville de Pekin six divers Conseils, ou, comme quelques Auteurs le rapportent, un grand Conseil, qui est divisé en six moindres branches. Il y a aussi quelques Ecrivains qui mettent de la distinction sur la nature des affaires qui sont traitées dans ces Conseils: mais l'opinion, qui me paroît être la plus généralement réçûë, est, que le prémier des six est le Conseil d'Etat, qui fait le choix de tous les Officiers qui doivent être distribuez dans tout le Royaume, selon la capacité & le mérite d'un chacun. Le second est pour les finances, & il a inspection sur tous les revenus de la Couronne, & réçoit les comptes des réceptes & des dépenses, qui se font pour le Royaume. Le troisieme a le soin des temples, des offrandes, des fêtes, & des cérémonies de la Religion, & il connoit de tout ce qui concerne les Lettres, les Ecoles, & les Colleges. Le quatrieme est le Conseil de guerre, qui dispose de toutes les charges de l'armée, & de tout ce qui régarde la guerre & la paix; c'est à sçavoir, par les ordres & les commandemens du Roi, lesquels il donne sur les répréfentations qui lui en sont faites par ce Conseil. Le cinquieme a l'inspe-

spection de toutes les maisons du Roi, des magasins, & des flottes. Et le sixieme est un Conseil ou une Cour de justice pour toutes les matieres civiles ou criminelles.

Chacun de ces Conseils a un Président & deux Secretaires en chef, dont l'un est assis à la main droite du Président, & l'autre à sa main gauche, lesquels écrivent & enrégistrent les procès & les arrêts du Conseil : & dans chacun de ces Corps il y a dix Conseillers.

C'est par ces Conseils que sont gouvernez tous les Royaumes qui composent le grand Empire de la Chine ; & il y a dans chaque province particuliere des Intendans & des Notaires, auxquels ils adressent toutes les instructions sur les affaires importantes de la province, & qui leur rendent compte régulierement de ce qui s'y passe.

Outre ces six grands Conseils, il y en a plusieurs autres moins considérables ; pour les affaires, par exemple, des femmes du Roi, pour la dépense de sa maison, pour la Chancellerie, & pour exercer la justice entre ses domestiques. Mais le plus considérable de tous est celui des *Colaos*, ou des principaux Ministres, qui passe rarement le nombre de cinq ou six personnes, mais qui sont tous des gens d'une sagesse & d'une expérience consommées, lesquels après avoir passé, avec

avec une fort grande approbation, par les autres Conseils ou Gouvernemens des provinces, sont élevez enfin à cette haute dignité, & sont comme le Conseil privé, qui a le privilege de s'asseoir avec l'Empereur, ce qui n'est permis à qui que ce soit du Royaume. Toutes les résolutions & toutes les réquêtes des autres Conseils doivent être remises entre les mains de ce petit nombre de personnes choisies, & s'ils les accompagnent de leur approbation, l'Empereur les signe, & on les expédie tout-aussi-tôt. Ces *Colaos* ont toûjours auprès d'eux quelques-uns des plus habiles & des plus fameux Philosophes ou Sages du Royaume, qui sont à la Cour de l'Empereur, pour récévoir les réquêtes qu'on lui présente, & pour dire leurs avis ou à l'Empereur lui-même, ou aux *Colaos*, sur ces réquêtes, & sur toutes les autres matieres importantes & difficiles, quand ils les leur demandent. Ces Sages sont choisis des deux assemblées qui se tiennent toûjours à Pekin, & qui sont de soixante personnes chacune, mais toutes des personnes choisies, & dont la sagesse & la vertu sont généralement réconnuës & estimées. Ils sont employez dans toutes les choses qui régardent l'érudition, sur lesquelles ils donnent tous les ordres nécessaires; ils ont soin que les régistres publics soient bien tenus & mis en bon ordre,

dre, & de faire enrégistrer toutes les loix & les ordonnances de l'Etat; & chaque Roi qui succede à la couronne en choisit quelques-uns pour recueuillir & pour écrire dans les régistres le temps que son prédécesseur a regné, & ses actions les plus rémarquables. Quand ils ne sont pas trop occupez, ils donnent quelques heures de leur loisir à la Poësie, & ils font en vers l'éloge des personnes de vertu & de mérite, & de leurs belles actions; ils font des satyres contre les vices, & des inscriptions pour mettre sur des tombeaux, ou sur des arcs de triomphe, & telles autres pieces de Poësie. Enfin c'est de ces Corps de Sages & de Philosophes qu'on prend & qu'on avance par dégrez, selon qu'ils sont en réputation de sagesse & de vertu, des Ministres d'Etat & des Conseillers pour tous ces Conseils dont nous avons parlé, & jamais personne ne parvient à être *Colao*, qui n'ait été de l'une de ces assemblées de Philosophes de Pekin.

Chaque Royaume de l'Empire a le même Conseil, ou quelque chose de fort approchant pour le gouvernement de cette province particuliere. Mais il y a, outre cela, dans chacune un Surintendant, qui est envoyé immédiatement de la Cour pour avoir inspection sur les affaires qui s'y traitent. Il fait la fonction de Censeur dans la justice & dans

tout ce qui régarde les mœurs, & les sentences à mort ne sont jamais executées, s'il n'y a mis son approbation. Il y a un troisieme Officier employé par l'Impératrice, lequel est une espece d'Aumônier, dont la charge est seulement de distribuer les charitez, d'avoir soin des pauvres & des affligez, & de mettre en liberté ceux qui avoient été emprisonnez pour de petites dettes, ou pour des fautes legeres. Chaque province a encore un Conseil particulier pour veiller sur les sciences, & pour faire les réglemens, & nommer les examinateurs nécessaires pour chaque dégré d'érudition & de Doctorat.

Cela iroit à l'infini, si on vouloit faire le dénombrement de toutes les belles & excellentes constitutions du Royaume de la Chine, qui semble être conduit avec plus de bon sens & de sagesse, qu'aucun autre gouvernement du monde: mais de ces petits échantillons, que nous en donnons, on peut juger de tout le reste.

Chaque Prince du sang royal a ses revenus assignez, & une ville pour sa résidence, de laquelle il ne lui est pas permis de s'écarter, sans un consentement exprès du Roi. Toutes les différentes conditions du peuple sont distinguées par les vêtemens, & plusieurs Officiers même par certaines marques qu'ils por-

portent sur leurs habits. La couleur de l'Empereur est le jaune, & il n'y a personne, de quelque condition que ce soit, qui en porte dans tout le Royaume. Chaque maison a sur sa porte un écriteau, où est marqué le nombre, le sexe, & la qualité des personnes qui y demeurent ; & d'un certain nombre de maisons il y en a une qui est chargée d'avoir inspection sur les autres, & de prendre garde que toutes choses s'y passent dans l'ordre. Personne n'est réçû à exercer une charge dans la province où il est né, à moins que ce ne soient des charges dans l'armée, ce qui est fondé sur la créance où l'on est, que dans les affaires du barreau ils pourroient être partiaux pour leurs amis, au-lieu que pour la guerre, on ne la fait jamais mieux, que lorsqu'on combat pour sa patrie. Toutes les charges ne sont que pour trois ans, si ce n'est qu'on y soit confirmé par une nouvelle élection : & un homme, qui a été déposé de sa charge pour malversation, ne peut jamais exercer aucun emploi. Les deux grands pivots de tous les gouvernemens, sçavoir la récompense & la punition, ne sont nulle part mieux gardez que dans ce Royaume ; car il n'y a point de pays au monde où l'on récompense plus liberalement, & où l'on soit plus sévére à punir. La justice y est exactement observée contre toutes

les infractions des loix ; mais il n'y a point de crime qui soit puni plus rigoureusement que la corruption dans les Juges : bien plus, on fait une exacte recherche pour sçavoir s'ils sont ignorans & foibles, & s'ils prononcent leurs sentences sans s'être prémierement donné la peine de bien examiner les affaires, & comme ils les punissent de mort pour leur ignorance & leur incapacité, ils les dégradent de leurs charges quand ils sont trouvez coupables de négligence & de précipitation. Les récompenses sont distribuées par les parens de l'Empereur, mais outre les avancemens que l'on fait des personnes pour réconnoître leur mérite, on met de belles & d'honorables inscriptions sur des colomnes de marbre, qui expriment le mérite des personnes & les privileges qui leur ont été accordez pour récompense: & quand quelqu'un a rendu des services extraordinaires ou au Prince, ou à la patrie, on lui érige des temples, on lui offre de l'encens, & on ordonne des Prêtres pour faire tout le service à son honneur. Afin d'encourager les gens à bien cultiver les terres, il y a de si grands privileges attachez à l'Agriculture, tant par les ordonnances de la couronne, que par les loix & les coûtumes du pays, que s'il survient une guerre, on ne touche pas à un Laboureur pour lui faire prendre les armes, non plus

plus que si c'étoient des personnes sacrées, comme les Prêtres le sont en d'autres pays ; aussi n'y a-t-il point de pays au monde qui soit si bien cultivé que la Chine l'est généralement par-tout. On ne porte pas ailleurs plus d'honneur & plus de respect aux personnes de qualité ou de fortune, qu'on en rend ici à la vertu & au sçavoir, elles sont également considerées du Prince & du peuple, & comme on n'avance les gens dans les charges qu'en considération de ces belles qualitez, on prévient par-là l'envie & les factions, qui sont si fatales dans les autres Etats, & chacun tâche ici de se faire préferer par son propre mérite, & non pas par le crédit & par la faveur de ses amis. Le Roi de la Chine est le Monarque le plus absolu qui soit sur la terre, puisqu'il n'y a dans tous ses Etats d'autres loix que celles qu'il fait lui-même : mais comme toutes les matieres sont examinées & pesées dans les Conseils, avant qu'elles viennent au Roi, à qui ils les portent toutes digérées, le caprice & les passions du Prince n'entrent point ainsi dans le maniment des affaires & dans la conduite de l'Etat. Quand le Roi veut gratifier quelqu'un, soit homme, soit femme, il lui donne de l'avancement dans sa maison, où il prend le bien qu'il lui fait de ses revenus immenses, qui sont destinez à fournir aux dépenses & à

la magnificence de ſon palais, qui ſont les plus grandes qu'on voye dans aucune autre Cour de l'univers.

Enfin on peut aſſûrer qu'il n'y a point de Monarque mieux ſervi, mieux obéï, & plus honoré, ou, pour mieux dire, adoré de ſes Sujets, que celui-là; ni de peuple mieux gouverné, ni qui ſoit plus content & plus heureux, que les Chinois.

Le Royaume de la Chine étant ainſi établi ſur de ſi bons fondemens & conduit avec tant d'ordre, ne diroit-on pas qu'il a été formé & policé par tout ce que l'intelligence humaine, la raiſon, & l'expérience peuvent avoir de plus fort & de plus grand? & ne ſemble-t-il pas ſurpaſſer toutes ces idées & tous ces ſyſtemes de gouvernemens que pluſieurs de nos grands hommes de l'Europe s'étoient faits dans leur eſprit, *les Inſtitutions* de Xenophon, *la République* de Platon, & *l'Utopie* ou *l'Oceanus* de nos Ecrivains modernes? C'eſt ce qui, à mon avis, ne ſera pas conteſté par ceux qui conſidéreront la vaſte étenduë de ce pays, ſon opulence, la grande quantité de peuple qu'il y a, la commodité & la facilité avec laquelle il eſt gouverné, & combien il y a de ſiecles que ce gouvernement ſubſiſte, puiſque ſa durée eſt trois fois plus grande que celle de l'Empire des Aſſyriens, qui ne fut que de treize cens ans,

&

& qui a pourtant été celui de tous les Empires dont nous avons l'histoire, qui a subsisté le plus long temps. Nous aurions de la peine à croire ce qu'on nous raconte de l'abondance de peuple qui est dans ce Royaume, de ses forces, des thrésors & des revenus de la couronne, des richesses de cette nation, & de la magnificence des édifices publics, si cela ne nous étoit confirmé par Paul de Venise, par Martinius Kircherus, & par plusieurs Rélations, en Italien, en Portugais, & en Flamand, des Missionnaires, ou des Marchands, ou des Ambassadeurs qui ont été envoyez en ce pays-là pour les affaires du négoce. On void par tout ce qu'on en a écrit, que le gouvernement y est exercé avec autant de facilité, d'ordre, & de douceur, que si ce n'étoit tout qu'une famille, bien-que quelques-uns assûrent que le nombre des habitans, avant la derniere guerre des Tartares, alloit au-delà de deux cens millions. On a fait tant de canaux dans tout le pays, & il y a tant de rivieres, qui sont d'une si longue étenduë, & toûjours si remplies de barques & d'autres vaisseaux de toute espece, qu'un de ces Ecrivains croid qu'il se trouveroit dans ces vaisseaux, ou dans ceux des havres, qui en sont aussi toûjours pleins, presque autant de gens sur l'eau, qu'il y en a sur la terre.

Il est vrai, que comme les Médécins disent qu'une personne qui est dans le plus haut point de la santé, court grand' risque de tomber dans quelque maladie violente ; ce gouvernement si heureux & si parfait a eu aussi le même sort, par le malheur qu'il a eu d'être voisin de la Tartarie. Comme c'est un pays rude & pauvre, & habité par des peuples fiers & courageux, il n'y a point au monde de gens plus entreprenans que les Tartares : d'autre côté les Chinois ayans l'esprit bien fait, & vivans sous le gouvernement le plus doux & le plus heureux du monde, dans l'abondance, dans l'aise, & dans les plaisirs, ils étoient mols & efféminez, & par conséquent fort exposez aux insultes & aux incursions de leurs féroces voisins. Leurs Histoires portent que trois fois, en divers temps, les Tartares s'étoient rendus maîtres d'une grande partie de la Chine, & qu'on ne les en avoit chassez à chaque fois que long temps après ; jusqu'à ce enfin que vers l'année 1650. comme nous l'avons dit tantôt, ils acheverent de conquerir tout ce grand Royaume, dans une guerre qui dura plus de trente ans. Mais où a paru principalement l'excellence & la force de la constitution du gouvernement, c'est qu'il se soit toûjours conservé au milieu de tant de tempêtes, dont il a été agité. Six fois on a vû chan-

changer les races des Rois qui sont montez successivement sur le throne, & naître à cette occasion des guerres civiles dans le Royaume; & quatre fois les Tartares y ont porté leurs armes victorieuses, & en ont fait leur conquête. Avec tout cela, la forme du gouvernement est encore à présent la même sous un Roi Tartare, & toûjours entre les mains des Sçavans d'entre les Chinois; de sorte que tout le changement, que cette derniere révolution & ce terrible orage y a apporté, s'est réduit, ce semble, uniquement à élever sur le throne de la Chine un Prince Tartare, au lieu d'un Chinois: & en ce qu'il n'y a plus dans les villes & dans les places de guerre que des troupes Tartares, qui s'accoûtument pourtant peu-à-peu aux manieres des Chinois, & en apprennent la langue. Leurs ennemis même ont tant d'estime & de vénération pour une si sage & si admirable forme de gouvernement, que leurs usurpateurs, soit du sein de leur nation, soit des étrangers, font à qui mieux mieux pour le maintenir, persuadez qu'ils ne sçauroient travailler plus utilement à leur propre sureté & à leur répos, qui dépendent de l'obéïssance & de la fidelité des peuples, qu'en leur conservant leurs anciennes coûtumes, & en laissant le gouvernement dans la forme où il a été de tout temps.

Mais ce qui pourroit extremement diminuër cette grande idée que nous avons conçûë de la sagesse & du sçavoir des Chinois, aussi-bien que de la finesse de leur esprit, de leur ingenuïté, & de leur politesse, sur ce que nous pouvons en avoir ouï dire, ou en avoir lû, c'est leur grossiere & absurde idolatrie; mais il faut sçavoir que ce n'est que le vulgaire & les ignorans qui tombent dans une idolatrie de cette espece. Le petit peuple & les femmes adorent les idoles de chaque village & de chaque famille; & les Prêtres, qui leur sont consacrez, sont dans une grande vénération parmi toutes sortes de gens. Mais la religion des Sçavans est fort différente de celle-là; ils adorent l'Esprit de l'univers, qu'ils disent être éternel, & qu'ils servent sans temples, sans simulacres, & sans Prêtres: il n'y a que l'Empereur seul, qui en certains temps de l'année lui offre des sacrifices, ou par lui-même, ou par les mains de ses Officiers, dans deux temples des deux villes impériales, Pekin & Nankin, l'un desquels est dédié au ciel, & l'autre à la terre.

J'ai crû devoir rapporter cela, pour faire voir comment, depuis l'Occident jusqu'aux extremitez de l'Orient, les hommes s'accordent dans les notions qu'ils ont de la Divinité, aussi-bien que dans l'idée qu'ils se forment de

de l'excellence des institutions & des loix civiles & politiques. Nous passerons maintenant de la Chine au Perou.

SECTION III.

On sçait que vers l'année 1484. Alonso Sanchez, maître d'un navire Espagnol, qui avoit accoûtumé d'aller négocier sur les côtes des Canaries & de Madere, fut surpris, en passant entre ces îles, d'une tempête si furieuse, qui le poussoit vers l'Orient, qu'il fut contraint de laisser aller son vaisseau sans voiles, & il fit si noir durant tout ce temps, qu'il ne lui fut pas possible en vingt jours de prendre la hauteur du soleil. Enfin, il fut jetté sur une côte, mais il ne sçavoit si c'étoit une île ou un continent, il vid seulement que c'étoit un pays habité par des Sauvages. Après avoir essuyé beaucoup de peines & de dangers, & avoir beaucoup souffert & de la faim & des maladies, il arriva enfin dans une des îles Terceres, n'ayant que cinq hommes avec lui, de soixante-dix qu'il en avoit pris; & il y rencontra le fameux Colomb, auquel il fit un rapport si exact de son voyage, qu'il donna occasion à la découverte de l'Amerique, ou des Indes Occidentales, que Christophle Colomb, si célébre dans l'Histoire, découvrit quelques années après. Quel-

Quelques prédictions qu'on ait trouvées depuis la découverte de ce nouveau monde, ou qu'on ait voulu y rapporter ; & quelle que soit l'histoire qu'on fait d'un certain Prince de Gales, qui eut le même hazard ; ou quoi qu'on dise des anciens Carthaginois ; je n'ai jamais rien trouvé dans tout ce que j'ai pû lire sur cette matiere, qui puisse donner lieu de croire qu'il y ait jamais eu, ni en Europe, ni en Afrique, un homme qui ait traversé cet Ocean occidental, qui a été si long temps inconnu, ou du moins, qu'il nous soit resté la moindre trace qu'aucun y ait passé avant Alonso Sanchez & sa petite troupe. Les Espagnols, à leur arrivée avec Christophle Colomb dans l'Amerique, y trouverent la nature aussi nuë que les habitans du pays. On n'y faisoit presque nulle part aucune sorte de travail, & tout se réduisoit à prendre les plaisirs qui sont les plus naturels, & à satisfaire aux nécessitez de la vie. Les peuples étoient séparez les uns des autres par les simples barrieres que la nature a mises dans les pays, par des rivieres, des rochers, & des montagnes, ou par la différence du langage. Ils n'avoient point d'autres querelles entre eux, que pour la proye, ou pour la sensualité. Quand ils vouloient faire la guerre, ils mettoient à leur tête le plus fort & le plus brave qu'ils eussent parmi

eux ;

eux ; & dans la paix, c'étoit le plus hardi & le plus déterminé qui les gouvernoit. Ils passoient ordinairement toute leur vie aux exercices innocens de la chasse, de la pêche, des festins, ou à ne rien faire du tout, & à n'avoir aucun souci pour quoi que ce fût.

Il y avoit parmi eux plusieurs Principautez, qui apparemment s'étoient formées de l'autorité & de la puissance paternelle, qui a été l'origine de toutes les autres jurisdictions ; & quelques Communautez, qui avoient des réglemens & des loix: mais les deux grands Etats étoient le Mexique & le Perou, qui possedoient une si grande étenduë de pays, & qui étoient si puissans & si riches, que ces gens, accoûtumez à la grandeur & à la pompe des Royaumes de l'Europe, furent tout étonnez de voir tant de magnificence & tant de grandeur. Mais pour revenir à cette simplicité & à cette innocence, dans laquelle vivoient tous ces peuples Americains, je n'en ai jamais tant vû dans aucune Histoire, comme on en void en diverses Rélations, que de sçavans Jesuites Espagnols, & autres, nous ont donné de ces pays-là.

Le Royaume de Mexique étoit si grand & si vaste, qu'on ne sçauroit mieux le faire comprendre que par la réponse ordinaire que les In-

Indiens qui demeuroient sur les côtes, faisoient aux Espagnols, qui par-tout où ils alloient, demandoient aux gens du pays s'ils étoient les Sujets de *Montezuma*; & *Qui est-ce*, leur répondoit-on, *qui n'est esclave*, ou sujet, *de Montezuma?* s'imaginans qu'il n'y avoit point de pays dans le monde qui n'en dépendit. C'étoit, au reste, fort justement qu'ils se disoient *les esclaves de Montezuma*; car il n'y eut jamais de domination si absoluë, si tyrannique, & si cruelle que la sienne. Entre plusieurs autres tributs qui étoient imposez sur le peuple, on étoit obligé de donner tous les ans un homme pour le sacrifier à une infame & vilaine Idole dans le grand temple du Mexique. Le Roi prenoit de tout autant de villes, ou de villages, ou de telle troupe d'habitans qu'il lui plaisoit, lesquels il faisoit tirer au sort, le nombre de ces misérables victimes qu'il vouloit pour cet inhumain & cruel tribut. Le plus souvent ils lui étoient indiquez par les Prêtres, qui pour se venger d'un homme qui auroit manqué de respect pour eux, ou de dévotion pour leurs Idoles, faisoient dire au Roi que leur Dieu avoit faim, & là-dessus on levoit incontinent le tribut ordinaire; ce qui alloit quelquefois si loin, que lorsque les Espagnols s'emparerent du Mexique, on avoit sacrifié dans cette même année plus de tren-

te

te mille hommes à cette cruelle superstition. On a même dit que cela n'avoit pas peu facilité aux Espagnols la conquête de ce Royaume, par la révolte de ses Sujets, qui embrasserent avec plaisir l'occasion de se révolter contre leur Prince, & de se soumettre à une nouvelle domination.

On a rémarqué que la même chose est arrivée dans le Perou, par l'aversion générale que les peuples de cet Empire y ont euë pour *Atahualpa*, qui n'étant qu'un fils bâtard de la maison des *Yncas*, s'étoit au commencement par ses brigues & par ses ruses, & dans la suite par ses violences & par ses cruautez, élevé lui-même sur le throne du Perou, & avoit fait mourir impitoyablement tous les mâles, soit hommes, soit enfans, de la race royale, qui depuis huit cens ans s'étoit conservée pure & sacrée, & avoit regné avec un bonheur inexprimable tant pour les Sujets, que pour elle-même.

On dit que ce Royaume a près de sept cens lieuës de long, du Nord au Sud, & plus de six vingts de large. La Mer Pacifique lui sert de bornes à l'Occident; & à l'Orient une chaine de montagnes, où ni homme ni bête ne sçauroit passer; quelques-uns disent qu'il n'y vole point d'oiseaux, à cause qu'elles sont si hautes que leur sommet est couvert de neige toute l'année, bien-

que

que le climat soit fort chaud. Elle est bornée au Nord par une grande riviere, & au Midi par une autre qui la sépare de la province de Chili, qui touche au détroit de Magellan. Le Royaume du Perou avoit été fondé par leurs grands Héros, *Mango-Copac*, & *Coya-Mama*, sa femme & sa sœur, qui sont, dit-on, les prémieres personnes qui soient arrivées en ce pays-là, & qui s'arrêterent près d'un grand lac, qui à cause de cela a été toûjours sacré aux Americains. Jusqu'à ce temps-là les habitans de ce pays avoient vêcu, à ce qu'on dit, comme des bêtes, sans régle, sans loix, & sans religion, ne se nourrissans que d'herbes, ou des fruits des arbres, ou de ce qu'ils pouvoient attraper, sans faire jamais aucunes provisions pour l'avenir. Ils n'avoient ni maisons ni vêtemens, & ils se retiroient dans les cavernes des rochers, sous des antres, ou dans les creux des arbres, pour être à couvert des bêtes sauvages, & quand ils avoient peur de leurs voisins, ils grimpoient à la cime des montagnes. Lorsque *Mango-Copac* & sa sœur furent arrivez dans ces pays sauvages, comme c'étoient des personnes extremement bien faites d'elles-mêmes, leur bonne grace étoit encore fort augmentée par les habits qu'elles portoient, & qu'elles continuerent toûjours à porter; ces habits s'appelloient

Yn-

Yncas. Ils disoient aux gens qui venoient se rassembler autour d'eux, qu'ils étoient l'un le fils, & l'autre la fille du Soleil, & que leur pere ayant pitié de la condition misérable du genre humain, les avoit envoyez pour les retirer de cette vie de bêtes, & pour leur apprendre à vivre plus heureux; que c'est ce qu'ils pourroient faire aisément, s'ils vouloient récévoir les loix & les ordres, que leur pere le Soleil les avoit chargez de leur faire entendre.

La prémiere leçon qu'ils leur donnerent étoit, que chacun doit se régler & se conduire par la raison, & qu'ainsi on ne doit jamais rien dire, ni rien faire aux autres, que ce qu'ils voudroient eux-mêmes que les autres leur fissent; parce que c'est contre la raison naturelle & contre le sens commun, de prétendre faire une loi pour nous, & une loi différente pour les autres: c'étoit là le grand principe de leur Morale. La seconde chose qu'ils récommandoient, c'étoit l'adoration du Soleil, qui a le soin de tout le monde, qui fait vivre tous les animaux, qui fait croître les plantes & les rend propres pour leur servir de nourriture, & qui est si bon & si bienfaisant, qu'il n'épargne pas même ses soins & ses peines, faisant tous les jours le tour du monde, pour voir en quel état il est, & afin de pourvoir à tous ses besoins. Ils ajoû-

toient à cela, qu'il les avoit envoyez tous deux expressément pour le bien & l'avantage des hommes, & pour prendre d'eux le même soin qu'il prend lui-même de tout l'univers en général. Ensuite de cela, ils leur enseignerent les arts qui sont les plus nécessaires pour la vie. *Mango-Copac* leur apprit à semer en certaines saisons du *mays*, qui est le grain ordinaire & commun des Indiens, & à le garder pour les autres saisons de l'année; à bâtir des maisons pour se garentir de l'inclemence de l'air & du danger d'être dévoré par les bêtes; à se distinguer en plusieurs familles par le moyen du mariage; à se faire des habits, tant pour être à couvert contre les incommoditez des saisons, que pour cacher leur nudité; & à apprivoiser & nourrir de toutes ces sortes d'animaux qui pouvoient leur être nécessaires pour leur usage & leur entrétien ordinaire. *Caya-Mama* enseigna aux femmes à filer & à faire des toiles de cotton, ou d'une espece de laine grossiere de certaines bêtes qu'ils ont en ce pays-là.

Avec ces instructions & ces inventions ils trouverent une créance entiere parmi ce peuple, & ils en furent adorez pour les beaux enseignemens qu'ils leur avoient donnez, concernant l'utilité publique; & un grand nombre de gens courut après eux, & leur obéissoit

soit comme aux fils du Soleil, envoyez du ciel pour les instruire & les gouverner. *Mango-Copac* avoit en sa main une verge d'or, de deux pieds de long, & de la grosseur de cinq pouces. Il disoit que le Soleil son pere la lui avoit donnée, & qu'il lui avoit commandé que quand il iroit du lac vers le Nord, il s'arrêtât de temps en temps, & qu'il enfonçât cette verge dans la terre, & qu'au prémier lieu où elle enfonceroit jusqu'au bout, il bâtit là un temple au Soleil, & y établit le siege de son Empire. Cela se rencontra dans la vallée de Cusco, où il fonda la ville de ce nom, qui a été autrefois la capitale de ce grand Royaume.

Il partagea ici sa troupe en deux Colonies; il appella l'une *Cusco* la haute, & l'autre la basse: & il commença là de s'établir en Legislateur de ce peuple. Chacune de ces Colonies fut au commencement de mille familles, lesquelles il fit toutes enrégistrer, avec le nombre des personnes dont chacune étoit composée. Il se servit pour cela de cordons de diverses couleurs, & de nœuds de façons & de couleurs différentes, qu'il fit faire sur ces cordons: avec cela on faisoit le compte des choses & des temps, selon qu'il étoit nécessaire dans le gouvernement; car jamais l'écriture, ni la monnoye, ni par conséquent les procès & l'avarice, avec

leurs ſuites ordinaires, n'y étoient entrées.

Il établit dans ces Colonies diverſes ſortes d'Officiers. Ceux du prémier ordre étoient des Décurions, qui avoient ſous leur autorité dix familles: ceux du ſecond en avoient cinquante: ceux du troiſieme en avoient cent: ceux du quatrieme cinq cens: & ceux du cinquieme mille. On donna à ces derniers le titre de *Curacas* ou de *Gouverneurs*. Chaque Décurion faiſoit l'office de Cenſeur, d'Avocat, & de Sage ou d'Arbitre dans les petits différens qui ſurvenoient entre les familles de ſon reſſort. Ils prenoient garde que chacun fût habillé, qu'il cultivât les terres, & qu'il vêcût ſelon les ordres que les *Yncas* avoient donnez de la part du Soleil leur pere. Un de ces ordres entre autres portoit, qu'aucun de ceux qui pourroient faire quelque choſe ne demeureroit point ſans travailler, qu'autant de temps qu'il ſeroit néceſſaire pour ſe délaſſer du travail; & que ceux qui ne ſeroient pas en état de travailler, ou par vieilleſſe, ou par maladie, ou par foibleſſe, en ſeroient exemptez, & qu'ils ſeroient entrétenus par les autres. Ces loix furent ſi bien obſervées, qu'on ne vid point de gueux ni de fainéans dans tout le Perou, durant tout le regne de la race des *Yncas*, qui a été ſi long temps ſur le throne. Les fem-

femmes n'auroient osé faire visite à leurs voisines sans prendre avec elles leur ouvrage, auquel elles travailloient tout le temps que duroit la visite. Et je me souviens là-dessus d'avoir lû un raffinement de civilité que les femmes se picquoient d'observer, c'étoit que quand une femme en alloit voir une autre de sa condition, ou d'une naissance qui n'avoit rien d'extraordinaire, elle travailloit à l'ouvrage qu'elle avoit apporté de chès elle; mais quand celle, à qui elles rendoient visite, étoit d'une plus grande condition, quelqu'une de celles par exemple, qui avoient le titre de *Palla*, qu'on donnoit à toutes les femmes du sang royal, comme on donnoit aux hommes de ce même sang le nom d'*Yncas*, alors elles prioient la *Palla* de leur donner de son ouvrage à faire, & passoient ainsi leur visite à travailler pour elle. Lorsque les Décurions condamnoient quelqu'un pour sa fainéantise, on lui donnoit plusieurs coups en public, mais la honte, qu'il en récévoit, étoit encore plus grande que la peine. Chaque Colonie avoit un Juge superieur, auquel les Décurions renvoyoient la décision des cas difficiles, ou extremement graves, & auquel, pour ces sortes de cas, les criminels pouvoient appeller. Mais quand un Décurion ne révéloit pas, dans l'espace de vingt-quatre heures, un crime commis par quel-

qu'un de ceux qui étoient dans sa dépendance, il étoit lui-même criminel, & il devoit subir la même peine que le coupable. Il y avoit aussi de très bonnes loix contre le larcin, contre les mutilations, contre les meurtres, contre la desobéïssance à ses Officiers, & contre l'adultere ; mais quoique chaque homme ne pût avoir qu'une femme légitime, il lui étoit pourtant permis d'en prendre d'autres, & autant qu'il en pouvoit entretenir. Les peines ordonnées pour tous ces crimes étoient ou des punitions corporelles simplement, ou la mort, mais le plus souvent c'étoit la mort ; ce qui étoit fondé sur ces deux raisons ; la prémiere, que tous les crimes, soit grands, soit petits, étoient d'une même nature & méritoient la même punition, parce qu'ils étoient commis contre les commandemens divins, qui leur avoient été envoyez au nom & de la part du Soleil : & l'autre, que de punir un homme en ses biens, ou en ses emplois, & cependant le laisser vivre en liberté & dans toute sa vigueur, c'étoit donner à un méchant homme le moyen de devenir encore plus méchant, ou le réduire à la nécessité de commettre de nouveaux crimes. D'autre côté, ils n'ôtoient point les charges ni les biens à un fils pour les crimes de son pere, seulement les Juges lui réprésentoient l'énormité du crime de son pe-

pere & la punition qui en avoit été faite, afin que cela lui servît d'exemple pour l'empêcher de tomber dans la même faute. Ces loix eurent tant de force, & furent suivies de si bons effets, qu'il se passoit souvent plusieurs années de suite sans qu'on vid faire l'execution d'aucun criminel.

Ce qui aida extremement à mettre un si bon ordre dans le Perou, fut 1°. que chacun se borna aux choses nécessaires pour vivre, & laissa tout le reste à l'écart; & 2°. l'éminente vertu de leur grand Héros ou Législateur, laquelle fut comme héréditaire à ses descendans, pendant tout le temps qu'ils ont été sur le throne: car il n'y a point d'exemple dans leur Histoire, qu'il y ait jamais eu aucun *Ynca* qui ait fait une mauvaise action, & pour laquelle il méritât d'être puni. On vid anciennement à Rome quelque chose de semblable; car on rémarqua dans quelques familles des qualitez, qui depuis cent ans y étoient comme attachées & comme héréditaires; dans celle des *Valerius*, par exemple, la bonté, la clémence, & un grand amour pour le public: & dans celle des *Appius*, au contraire, la fierté, l'orgueuil, la cruauté, & la haine contre le peuple; ce qui pouvoit venir dans ces familles de la qualité du sang & de la force de l'éducation ou des exemples. Quoiqu'il en soit, il est cer-

tain que jamais gouvernement ne s'est établi & maintenu par de plus grands exemples de vertu & de sévérité, ni n'a remporté des témoignages plus honorables, que celui des *Yncas*. On ne void rien que de grand dans son institution, dans ses suites, dans son aggrandissement, dans ses forces, dans ses richesses, dans la magnificence des temples, des palais, des grands chemins, des ponts; & généralement dans toutes les choses qui servent à la commodité, à la tranquillité, & à l'utilité du public. Jusque-là que quelques Jesuïtes, Acosta entre autres, ont été si prévenus en faveur du gouvernement du Perou, qu'ils n'ont pas fait difficulté de préferer les loix de *Mango-Copac* à celles de Lycurgue & de tous les autres Législateurs, lesquelles ont été si estimées dans le monde.

A chaque Colonie étoit assignée une certaine étenduë de terres, dont on avoit fait plusieurs parties : la prémiere étoit réservée pour le Soleil; la seconde étoit pour les veuves, les orphelins, les pauvres, les vieillards, & les estropiez; la troisieme étoit partagée entre toutes les familles, à chacune selon le nombre des personnes dont elle étoit composée; & la quatrieme étoit pour l'*Ynca*. Par ce moyen il n'y avoit point de pays inculte, & tous les fruits & les grains qui se re-

recueuilloient, on les enfermoit dans des greniers ou des magasins publics, d'où ils étoient ensuite distribuez par l'ordre des Commissaires établis pour cela, afin d'être employez aux usages à quoi ils étoient destinez ; & quand c'étoit le temps de semer les terres, chacun alloit prendre la semence dont il avoit besoin.

Chaque Décurion, outre la charge de Censeur ou de Juge, faisoit aussi l'office d'Avocat ou de Solliciteur, pour le soulagement & pour les intérêts des familles qui étoient sous lui. Ils étoient obligez de tenir régistre de tous ceux qui naissoient & qui mouroient dans leur département. Personne ne pouvoit se séparer de la Colonie de sa naissance sans permission, ni porter d'autre habit que l'habit uniforme de sa Colonie, qui étoit distingué par certaines marques de ceux des autres provinces : & personne enfin ne se pouvoit marier hors de sa Colonie, non plus que les *Yncas* avec d'autres que de leur race.

L'*Ynca* regnant étoit appellé *Capa Ynca*, ce que les Espagnols ont traduit par *le seul Seigneur*. Il se marioit toûjours avec sa plus proche parente, soit sœur, soit niece, ou cousine, afin de conserver la race royale aussi pure qu'il étoit possible. Une fois en deux ans il faisoit assembler tous les *Yncas*

qui n'étoient pas mariez, les hommes qui avoient passé vingt ans, & les femmes dix-huit, & il marioit publiquement tous ceux qu'il croyoit propres pour le mariage, en leur faisant donner la main l'un à l'autre: la même chose se pratiquoit parmi le peuple, par le *Curaca* de la Colonie. Toutes les familles laissoient la porte de leurs maisons ouverte à l'heure du répas, afin que tout le monde pût voir leur sobrieté & leur bon ordre.

Par de telles loix & autres semblables institutions, *Mango-Copac* établit au commencement son regne dans les Colonies de Cusco, lesquelles avec le temps furent augmentées de plusieurs autres, qui se joignirent à elles, & qui se formerent d'un grande affluence de peuples, qui vinrent à lui de toutes parts, attirez par la divine autorité de ses ordres, par la douceur & la clemence avec laquelle il regnoit sur ses Sujets, & par le bonheur dont les peuples jouïssoient sous son regne. Il est vrai aussi, que le gouvernement des *Yncas* ressembloit plûtôt à la douce & tendre jurisdiction qu'un pere exerce dans sa famille, ou aux soins charitables & généreux des tuteurs envers leurs pupilles, qu'à la domination d'un Souverain qui commande à des Sujets. Aussi en étoient-ils si respectez & si honorez, & pour ainsi dire adorez, que c'étoit une espece de sacrilege à une personne

ne dû commun de se trop approcher de l'*Ynca*, & de le toucher sans sa permission, laquelle il accordoit comme une grace particuliere à ceux qui l'avoient bien servi, ou à de nouveaux Sujets, qui venoient volontairement le réconnoître pour leur Roi.

Après que son empire se fût ainsi fort étendu aux environs de Cusco, par la soumission volontaire des nations voisines, qui y accouroient comme à des graces & des faveurs, & non pas comme à des loix & des ordonnances, *Mango-Copac* assembla tous ses *Curacas* pour leur dire, que le Soleil son pere lui avoit ordonné d'étendre ses réglemens & ses loix aussi loin qu'il le pourroit, pour le bien & l'avantage du genre humain; & d'aller, pour cet effet, avec une armée dans les pays les plus éloignez, qui ne les avoient pas encore réçûës, afin de les leur faire récévoir; que le Soleil lui avoit commandé de ne faire aucun mal à ceux qui voudroient se soumettre à lui, & qui se disposeroient ainsi à récévoir les graces qu'il leur offroit avec une bonté toute divine; mais qu'il avoit ordre de n'épargner point ceux qui réfuseroient de se soumettre; qu'il ne feroit pourtant mourir personne s'il n'en étoit attaqué le prémier, & qu'il ne le feroit que dans la nécessité d'une juste & d'une légitime défense.

Pour

Pour executer son dessein il assembla beaucoup de troupes, qu'il arma de quelques armes offensives, mais sur-tout de défensives. Il établit sur ces troupes des Officiers dans le même ordre qu'il avoit institué pour le gouvernement des familles : sur dix hommes un Officier ; un autre sur cinquante ; un autre sur cent ; un autre sur cinq cens ; & un autre sur mille. Il ajoûta à ces cinq ordres un sixieme ordre, qui commandoit un corps de cinq mille hommes ; & un septieme, qui étoient comme des Généraux, qui commandoit un corps de dix mille hommes. Ce fut là l'ordre & la disposition de la prémiere armée qu'il leva.

Avec cette armée & quelques autres, qu'il y joignit dans la suite, il réduisit sous son obéïssance plusieurs grands pays, faisant toûjours à tous ces peuples, vers lesquels il marchoit, les mêmes déclarations qu'il avoit fait à ceux qui s'étoient joints à lui les prémiers proche du grand lac, & leur offrant de leur apprendre les mêmes arts qu'il avoit appris aux autres, & de leur donner les mêmes réglemens & la même protection qu'il avoit accordé à ses Sujets, & de les faire vivre contens & heureux comme eux. Ceux qui se soumirent volontairement furent réçûs dans tous les mêmes droits & les mêmes privileges que le reste de ses Sujets ; mais il fit ressen-

ressentir la force & la rigueur de ses armes à ceux qui ne voulurent pas le réconnoître, jusqu'à ce qu'ils se virent enfin contraints de plier sous lui, & d'accepter les offres & les conditions qu'il leur proposoit. Il ne se servoit point d'armes offensives, qu'il ne se vid attaqué; il n'y opposoit même d'abord que des armes défensives; & ce n'étoit que quand il voyoit ses gens dans un danger inévitable d'être taillez en pieces, qu'il employoit les offensives. Il faisoit alors faire main basse sur eux sans misericorde, & il ne faisoit pas même quartier à ceux qui mettoient les armes bas après une longue résistance. Ceux qui se rendoient aux prémieres menaces, ou aux prémiers chocs, pourvû qu'il n'y eût pas eu du sang répandu, il les récévoit en grace, & il leur donnoit la permission de toucher sa personne; il leur faisoit de grands festins, & il les régaloit eux & leurs Soldats durant plusieurs jours, après quoi ils étoient incorporez à l'Empire, & il leur faisoit présent à chacun de vêtemens pour se couvrir, & de blé pour semer.

Par tous ces moyens, & par ses vertus héroïques, accompagnées d'un fort long regne, il étendit tellement son Empire, qu'il le partagea en quatre grandes Provinces, dans chacune desquelles il établit un *Ynca* en qualité de Vice-Roi; car il eut plusieurs fils,

qui

qui furent tous propres pour regner. Dans chaque Province il créa trois Conseils souverains, le prémier pour la justice, le second pour la guerre, & le troisieme pour les revenus de la Couronne, & dans chacun c'étoit un *Ynca* qui y présidoit; ce qui continua toûjours ainsi dans la suite.

Après que *Mango-Copac* eût regné si long temps, aimé & adoré de tous ses Sujets, il se vid enfin au bout de sa course; comme il se sentit proche de sa fin, il assembla tous ses fils & ses petits-fils, avec son fils aîné qu'il laissa pour son successeur, & il leur dit, que pour lui il alloit se réposer avec le Soleil son pere, d'auprès duquel il étoit venu; qu'il les chargeoit tous de prendre bien garde de ne s'écarter jamais du chemin de la vertu qu'il leur avoit enseigné, jusques à ce qu'ils eussent, comme lui, achevé le cours de leur vie. Il leur fit entendre que ce seroit seulement par-là qu'ils justifieroient qu'ils étoient véritablement les fils du Soleil, & qu'ils s'attireroient l'estime & les honneurs qui leur étoient dûs en cette qualité. C'est dequoi il chargea encore plus expressément que tous les autres l'*Ynca* qui lui devoit succeder. Il lui ordonna de gouverner ses Sujets comme il l'avoit fait lui-même, d'imiter son exemple, & de bien observer les préceptes qu'il avoit réçûs du Soleil; de ne rien

rien faire jamais que de juste, d'être bénin & clement, & de prendre soin des pauvres; & il lui récommanda enfin, que quand il viendroit comme lui à se réposer auprès du Soleil son pere, il donnât les mêmes avis & les mêmes instructions à son successeur. Cela s'est toûjours ainsi observé dans toutes les successions de la race des *Yncas*, durant huit cens ans qu'elle a été sur le throne, ayant toûjours gardé une même forme de gouvernement, & ayant fait vivre ses peuples dans la plus douce & la plus heureuse tranquillité qu'on ait jamais vûë dans aucun autre pays du monde.

Je ne dirai rien ici de la grandeur, de la pompe, & de la richesse de leurs édifices, de leurs palais, & de leurs temples, particulierement de ceux qui sont consacrez au Soleil, de la magnificence de leur cour, de leurs triomphes, de leurs festins, de leurs exercices militaires, & de leurs honneurs. Je me contenterai seulement, pour faire connoître quelle étoit leur grandeur, de parler de deux de leurs grands chemins, dont l'un, qui étoit de cinq lieuës, avoit été rendu plain & uni parmi des montagnes, des rochers, & des vallées, en sorte qu'on y pouvoit voiturer tout ce qu'on vouloit, depuis un bout jusqu'à l'autre, sans aucune difficulté. L'autre étoit aussi fort long & fort lar-

ge,

ge, pavé de quarrez de pierre de taille, bordé de petites murailles de chaque côté, & planté tout le long de grands & beaux arbres, qui présentoient tout ensemble aux voyageurs & la fraîcheur de leur ombre & la bonté de leurs fruits.

Je finirai la description du Perou par une observation que je ferai sur la religion de ce Royaume ; c'est, qu'encore que le peuple adore seulement le Soleil, leurs Sages & leurs Philosophes ne laissoient pas de leur apprendre que le Soleil n'étoit que le grand Ministre de *Pachacamac*, lequel ils adoroient dans le prémier lieu où ils bâtirent un grand & un magnifique temple. Ce mot de *Pachacamac* veut dire, selon l'explication que les Espagnols en ont donnée, *celui qui anime le monde*, ou *qui lui donne la vie* ; & il semble que cette idée de la Divinité est encore plus belle & plus fine que celle qu'en ont eu les Chinois, qui l'adorent comme *l'Esprit universel*, ou *l'Ame du monde.* Il me semble qu'on peut recueillir de ce principe de leur religion, & de tous les autres de leur gouvernement, que la nature humaine est la même dans ces parties du monde si éloignées, que dans les autres qui sont plus connuës & plus célébres ; que leurs gouvernemens sont dressez & conduits avec autant d'intelligence & de sagesse que les nôtres ;

&

& quelques-uns même moins sujets à être ébranlez ou renversez par les passions humaines, par les factions & les divisions, & par les corruptions, dont tous les Etats de l'Europe & de l'Asie se ressentent si souvent & semblent être comme le théatre ordinaire. On peut enfin conclurre de tout cela, que les mêmes causes produisent par-tout les mêmes effets, & que dans tous les pays du monde on a toûjours rendu à la vertu héroïque les mêmes honneurs, & aux grands hommes le respect & la soumission qu'ils méritoient, dans quelques climats qu'ils ayent vêcu.

SECTION IV.

Le troisieme plan, que je me suis proposé de faire dans cet Essai de la Vertu Héroïque, régarde ces pays du Nord, qui sont au voisinage du Pont-Euxin & de la Mer Caspienne, qui ont le fleuve Oxus à leur Orient, & le Danube au Couchant: ce qui renferme tous ces pays que les Grecs & les Romains appelloient du nom général de *Scythie*, & qui ne furent gueres connus des Princes des quatre grandes Monarchies, que par les mauvais succès qu'eurent toutes les entreprises qu'ils firent contre les peuples fiers & courageux de ces pays pauvres & stériles.

Ce fut là, en effet, qu'alla échouër Cyrus avec son armée, qui fut défaite par les Scythes dans les pays qui sont le plus à l'Orient: & ce fut dans ceux, qui sont situez au Couchant, que Darius eut la honte d'être mis en fuite.

Cette vaste & immense région, qui s'étend depuis l'Ocean oriental, qui borne le Cathay & la Chine, jusques à l'Ocean occidental, qui baigne les côtes de la Norwege, du Jutland, & de quelques autres pays de l'Allemagne, quoiqu'elle fût comprise anciennement sous le nom commun de *Scythie*, elle étoit pourtant distinguée en deux: il y avoit la Scythie en Asie, & la Scythie en Europe, qui étoient séparées l'une de l'autre par la riviere du Tanaïs, & par les montagnes d'où cette riviere prend sa source. On peut donner le nom de Scythes orientaux à ces nations nombreuses qui ont habité tout le long du Tanaïs, & le nom d'occidentaux à ceux qui demeuroient près du fleuve du Volga. Entre les prémiers, les Massagetes ont été les plus connus, & ceux dont il est fait plus de mention dans les anciens Ecrivains; & entre les derniers, les Getes & les Sarmates. On comprend aujourd'hui le prémier de ces pays sous le nom de grande Tartarie; & on renferme sous l'autre la petite Tartarie, la Moscovie, la Pologne, la Suede,

de, & le Danemarc; d'où vient aussi que les Rois de Suede & de Danemarc prennent chacun le titre de *Roi des Goths & des Vandales.* Je ne pense pas que personne sçache jusques où ce grand espace de terres est habité vers le Nord, ni qu'on puisse dire précisément quelles sont les extremitez de ces froides & glacées montagnes, d'où descendoient autrefois ces feroces nations, dont les armes se firent si bien connoître & sentir dans tout le reste du monde, qui étoit généralement appellé le monde habitable. Si elles firent leurs irruptions & leurs ravages en s'étendant du Nord au Midi, comme il est ordinaire que les peuples, qui ont plus de rudesse, attaquent ceux qui sont plus doux, & que les nations pauvres cherchent à se jetter dans les pays riches, & les attaquent plus vigoureusement, animées par le desir & l'espérance de s'enrichir, que les autres, qui d'ordinaire ont plus de retenuë & de timidité, ne sont vigoureuses à se défendre, c'est ce qu'on ne sçauroit dire avec certitude. Ce qu'il y a d'assûré, c'est que quelque fameuses qu'ayent été les quatre grandes Monarchies dans les Histoires de tant d'habiles Ecrivains, qui ont éternisé leurs noms en éternisant la memoire de tous ces Empires, il n'y a pourtant point eu de pays sujet aux Assyriens ou aux Perses, aux Grecs ou aux Ro-

mains, à la réserve, peut-être, de quelques îles peu considérables, qui n'ayent été ou ravagez ou conquis par quelques-uns de ces peuples septentrionaux, que l'on traitoit par mépris de *peuples barbares.* Ils ont porté dans toute l'étenduë de ces grands Empires la terreur & la force de leurs armes, & par-tout ils ont érigé de nouveaux Empires, de nouveaux Royaumes, de nouvelles Principautez, & de nouveaux Gouvernemens sur les ruines de ces prémiers. Il faut avouër que s'il y peut avoir quelque chose capable de mortifier l'orgueuil des hommes, rien ne l'a pû jamais faire plus justement, & que rien n'a été plus propre pour confondre la vanité de leurs pensées, les vûës & les raffinemens de leur politique, la sagesse de leurs loix, & la force de leur discipline; & il faut régarder toutes ces grandes & imprévûës révolutions comme un triomphe éclattant & incontestable que la nature a remporté sur l'art.

C'est une vérité constante dans l'Histoire, que les Scythes subjuguerent les Medes dans le temps auquel les Medes étoient en possession de l'Empire des Assyriens, & que les Scythes se maintinrent durant quinze années dans l'Asie, après lesquelles ils furent rappellez dans leurs pays par de nouvelles affaires qui y étoient survenuës. C'est encore une

chose

chose certaine, que Cyrus fut tué, & son armée battuë par les Scythes, animez par la fureur & par la vengeance, sous la conduite d'une femme, dont l'adresse & le courage sont fort célébres dans l'Histoire; & pour ce qui est des Romains, il est constant tout de même, qu'ils furent défaits par les Parthes, qui étoient un des peuples de la Scythie.

Mais le grand Héros des Scythes orientaux, ou Tartares, a été, sans doute, Tamerlan: on ne sçait pas s'il étoit fils d'un Berger, ou d'un Roi, mais il est au moins fort certain qu'il a été le plus grand guerrier qu'il y ait eu au monde, & dont il soit parlé dans l'Histoire. Il fit de fort grandes expeditions dans la Chine, où il conquit plusieurs Provinces & força leurs Rois à récévoir telles conditions de paix qu'il lui plût de leur imposer. Il fit la guerre contre la Moscovie avec le même succès, & de gré ou de force il s'ouvrit un passage dans ce pays-là pour mener contre Bajazeth, alors la terreur du monde, une armée prodigieuse. Il soumit l'orgueuil du Sultan & de tout l'Empire Turc, il traversa l'Hellespont, & alla délivrer à Constantinople le pauvre Empereur Grec, qui lui avoit envoyé des Ambassadeurs pour l'engager dans ses intérêts au commencement de la guerre de Bajazeth, & qui étoit alors

prisonnier, avec quelques autres personnes de marque, qui étoit tout ce qui étoit demeuré de reste de l'Empire de la Gréce. Mais ce qu'il y eut encore en Tamerlan de plus grand & de plus héroïque, ce fut l'honneur & la probité avec laquelle il observa le traité qu'il avoit fait avec les Grecs: car après avoir été réçû dans Constantinople avec toutes les soumissions qu'on fût capable de lui rendre, & après qu'il eût visité & admiré la grandeur & la beauté de la ville, il dit qu'elle étoit fort propre pour être le siege de l'Empire universel; sur quoi l'Empereur Grec la lui ayant offerte, afin qu'il en fît sa ville imperiale, il répondit aux grandes honnêtetez de ce Prince par d'autres honnêtetez, & il laissa la ville de Constantinople dans une entiere liberté, & l'Empereur en possession de tous ses Etats. Cela fait, il repassa dans l'Asie, & en s'en retournant il conquit la Syrie, la Perse, & les Indes, où depuis ce temps-là les Grands-Mogols font gloire de se dire de la race de Tamerlan. Après toutes ces conquêtes il se retira dans son pays, & passa le reste de ses jours dans ses Etats, où il mourut d'une mort douce & naturelle, qui fut la fin & le terme de la plus longue & de la plus constante prosperité & de la plus belle gloire qu'aucun des Rois des quatre Monarchies universelles ait jamais euë.

C'étoit,

C'étoit, sans difficulté, un génie grand & héroïque, religieux observateur des loix de la justice & de l'équité, exact à faire observer la discipline, extremement bon & généreux, & qui avoit beaucoup de pieté. Il faisoit profession de n'adorer qu'un seul Dieu, bien-qu'il ne fût ni Chrêtien, ni Juif, ni Mahometan; & pour finir ici ce qui le régarde, il a mérité d'avoir dans les Ecrits de ces derniers siecles le plus beau & le plus noble caractere que puisse jamais avoir remporté une personne d'une nation qui est ordinairement si différente d'elle-même.

Les Turcs sont encore une autre de ces races de Scythes orientaux, puisqu'ils sont originaires, selon quelques Historiens, des pays situez entre le Nord & l'Orient de la Mer Caspienne, & selon d'autres, du Nord au Couchant de cette même mer. Il peut bien être aussi que ce fut de tous ces pays ensemble que sortit cette multitude innombrable de peuples qui couvrirent une grande partie de l'Asie, de l'Europe, & de l'Afrique. Mais j'aurai occasion de parler plus amplement & de ces peuples, & de leurs conquêtes, dans la Section suivante.

Cette partie de la Scythie, qui est située entre les deux rivieres du Volga & du Boristhene, la prémiere desquelles va se décharger dans la Mer Caspienne, & l'autre

dans le Pont-Euxin, fut anciennement le pays des Getes, dont il est parlé dans Herodote, connus en ce temps-là par le nom de *Getes immortels*, parce qu'ils croyoient que quand ils mourroient, ils iroient à Zamolxis, & qu'ils jouïroient d'une nouvelle vie dans un autre monde, au moins ceux d'entre eux dont la vie & les actions étoient conformes aux loix & aux enseignemens de Zamolxis, qui avoit été parmi eux un grand Prince, ou un grand Législateur. Du nom des *Getes* s'est formé celui de *Gothæ*, *Goths*, & je crois que cette partie de la Scythie, qui a toute son étenduë dans le Nord, fut comme la grande ruche d'où sortirent ces nombreux essaims de peuples barbares, qui sous les divers noms de *Goths*, de *Vandales*, d'*Alains*, de *Lombards*, d'*Huns*, de *Bulgares*, de *Francs*, de *Saxons*, & de plusieurs autres, se jetterent en divers temps dans plusieurs Provinces de l'Empire Romain, & comme une tempête effroyable le mirent en pieces, & substituerent en sa place de nouveaux gouvernemens, en changerent les habitans, le langage, les coûtumes, les loix, & les noms des villes & des hommes, & la face même de la nature par-tout où ils allerent, & remplirent tous les pays de peuples nouveaux. Ainsi après que l'Italie eût été en proye aux Goths & aux Vandales, elle fut possedée par

les

les Lombards; la Pannonie, par les Huns; la Thrace, par les Bulgares; le Midi de l'Espagne ou l'Andalousie, par les Vandales; l'Orient de l'Espagne ou la Catalogne, par les Cattes & par les Alains; & le reste du pays, par les Goths. Les Gaules tomberent sous la domination des Francs, & l'Angleterre fut soumise à la puissance des Saxons; & l'opinion commune est que ces deux peuples étoient venus anciennement des régions les plus septentrionales, pour s'établir dans ces quartiers de l'Allemagne qui furent depuis appellez de leurs noms, & d'où ensuite ils sortirent pour faire leurs dernieres conquêtes. A l'égard des Scutes, qui soumirent l'Ecosse & l'Irlande, & qui les ont possédées sous les noms de *Scutes Albins* & de *Scutes Irlandois*, il y a assès d'apparence qu'ils étoient venus de Norwege, & qu'ils tenoient encore plus des anciens Scythes qui avoient été en ce pays-là, avant que les Goths s'y fussent établis. Leur langage, leurs manieres de s'habiller, leurs manteaux, & la coûtume qu'ils avoient de changer de lieux, selon le changement des saisons, pour la commodité des pâturages, tout cela avoit assès de rapport avec les Scythes, pour fonder nôtre conjecture. J'en dis autant des Normans qui vinrent en France; je crois que c'étoient aussi des gens de

Norwege, qui marchans sur les traces & sur les exemples des Goths firent encore de plus grands progrès dans cette Province de l'Empire.

Les Ecrivains de ce temps-là ont tous cherché la cause de la désolation & de la perte de leurs pays dans le nombre & dans la cruauté de ces nations féroces qui s'y étoient jettées, ou dans les divisions & les desordres qu'il y avoit parmi eux, qui faciliterent leur perte; mais j'ai de la peine à croire, que tous ces grands succès & ces progrès si surprenans de ces peuples septentrionaux ayent été purement l'effet du grand nombre & des troupes qui agissent tumultuairement, sans ordre & sans discipline, & que les gouvernemens, qu'ils dresserent dans l'Europe, & qui y ont subsisté si long temps, ayent été conçûs & formez par des gens peu habiles & peu intelligens. Il est, au contraire, bien plus apparent que c'étoient des gens qui faisoient aussi bien les choses dans l'ordre, qui avoient la conduite aussi bonne, & que leur valeur étoit au-dessus de la valeur ordinaire, que de vouloir que des choses si surprenantes & si extraordinaires ayent été la production de quelques Chévaliers enchantez.

Ce qui m'a fait avoir prémierement cette pensée, c'est la réflexion que j'ai faite sur ces vers de Lucain dans le 1. livre de sa *Pharsale:* ---- *popu-*

----- populi, quos despicit Arctos,
Felices errore suo, quos ille timorum
Maximus haud urget lethi metus: inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animique capaces
Mortis, & ignavum reditura parcere vitæ.

Il paroît de ce passage, qu'il y a seize cens ans que ces peuples du Nord se sont distinguez des autres par une grande force & fermeté d'ame à récévoir la mort sans la craindre, fondez sur l'espérance d'une autre vie, qui leur faisoit négliger le soin de la conservation de celle-ci.

Je ne voudrois pas avancer que cette opinion leur eût été prémierement inspirée par Zamolxis, & qu'ils y ayent été confirmez par Odin son successeur, ou qu'Odin soit le prémier qui la leur ait enseignée; il peut bien être que ç'a été l'un des deux, puisqu'on convient que les Goths, qui ont été les plus voisins du Nord-Ouest de l'Europe, sont descendus des Getes, qu'on a placé près de la riviere du Tanaïs. Car ces grands pays de Scythes étoient divisez en une infinité de nations, séparées l'une de l'autre par les bornes que la nature semble avoir voulu mettre elle-même entre les Etats, des rivieres, des mon-

montagnes, des deserts, ou des marais. Chacun de ces pays étoit, ainsi que nous le disions tout-à-l'heure, comme une grande ruche, qui par la vigueur de la génération & par la bonté de l'air s'étoit tellement rempli de peuple, qu'il en sortoit de temps en temps de nouveaux essaims, qui s'envoloient bien loin, & qui alloient chercher à s'établir en d'autres pays, en chassant leurs anciens habitans, & en se mettant à leur place, lorsqu'ils y trouvoient leurs commoditez. Quand ils n'y pouvoient pas être asses à leur aise, ils passoient toûjours plus avant, jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré un pays qui fût plus à leur gré, & où ils pûssent vivre plus commodément. Il arrivoit quelquefois, que les peuples qu'ils avoient chassez reprenoient courage, & qu'ayans été forcez d'abandonner leur pays, ils se saisissoient d'un autre, & qu'ils se vengeoient des injustices & des violences que leurs voisins leur avoient faites, sur d'autres plus foibles, qui ne leur avoient donné aucun sujet de les venir attaquer, ces peuples s'entrechassans ainsi les uns les autres dans une grande étenduë de pays, comme des vagues qui s'entreheurtent & qui se poussent l'une l'autre. Quelquefois les armées des vainqueurs grossissoient & se renforçoient par un grand nombre de gens des pays conquis, qui volontairement venoient pren-

prendre parti dans ces troupes, pour avoir part au butin, & dans l'espérance de faire fortune; & ils aidoient ainsi eux-mêmes à étendre encore plus loin les conquêtes de leurs vainqueurs. La maniere ordinaire de ces expéditions étoit, que quand un pays venoit à se trouver trop plein de peuple pour le pouvoir entretenir, tous ceux qui pouvoient être en état de porter les armes s'assembloient, & se séparoient en deux troupes; l'une restoit dans le pays pour le peupler & pour le garder, & l'autre alloit chercher fortune & tâcher de s'emparer d'un autre pays à la pointe de l'épée. Ces deux corps de troupes tiroient quelquefois au sort pour sçavoir lequel des deux resteroit dans le pays, & lequel iroit chercher ailleurs un établissement; & quelquefois ils en convenoient d'eux-mêmes. La Colonie, qui devoit se mettre en chemin, choisissoit elle-même ses Officiers, & prenoit ceux de son corps qui étoient le plus en réputation de capacité ou de courage, & les faisoit ses Généraux. S'ils vivoient, & qu'ils réüssissent, ils étoient faits d'abord Princes des pays qu'ils avoient conquis, & ils y mettoient le siege de leur nouvelle Colonie, ou de leur Royaume.

Ceux qui ont la curiosité de rechercher les antiquitez de la langue & de la science Runi-

Runique, semblent tous convenir qu'Odin*, ou

*EXCERPTA EX EDDA.

Hic Odinus *fatidicus erat, ut & ejus conjux; unde nomen suum in Septentrione præ cunctis Regibus maxime celebratum iri prævidit. Hac motus causa ex Turcia iter molitus erat, adjuncto sibi magno numero militum, juvenum & seniorum utriusque sexus. Quascumque terras peragrarunt, divinis efferebantur encomiis, diis quam hominibus similiores ab universis judicati; nec prius substiterunt quàm terram ingressi essent quæ nunc* Saxonia *appellatur, ubi per multos annos* Odinus *vixit, istamque regionem late possedit; quam cum distribuisset inter filios, ita ut* Wagdeggo *orientalem Saxoniam*, Begdeggo *Westphaliam*, Siggo *Franconiam determinavit, ipse in aliam migravit regionem, quæ tunc* Reidgotolandia *dicebatur, & quidquid ibi placuit sibi vindicavit. Huic terræ præfecit filium* Skioldam, *ex quo* Freidlefus *genitus est, cujus posteri* Skioldungar *sive*

EXTRAIT D'EDDA.

Cet *Odin* étoit un devin, comme aussi sa femme; par le moyen de cet art il prévid que son nom deviendroit fort célébre dans le Septentrion par-dessus tous les autres Rois. Poussé par ce motif il entreprit de partir de la Turquie, après avoir pris avec lui un grand nombre de soldats, jeunes & vieux de l'un & de l'autre sexe. On leur donnoit des éloges extraordinaires dans tous les pays par-où ils passoient, tout le monde jugeant qu'ils étoient plus semblables à des dieux qu'à des hommes; ils ne s'arrêterent que lorsqu'ils furent entrez dans ce pays que l'on appelle présentement *la Saxe*, où *Odin* vêcut plusieurs années, & fut maître absolu de ce pays; après l'avoir partagé à ses fils, & assigné à *Wagdegge* la Saxe orientale, à *Begdegge* la Westphalie, à *Sigge* la Franconie, il s'en alla dans un autre pays, qui s'appelloit alors *Reidgotoland*, & il s'y rendit maître de tout

ou Woden, ou Goden, selon que ce mot étoit prononcé différemment par les divers dialectes du Nord, ils semblent, dis-je, convenir que ç'a été le grand Héros des Scythes occidentaux; qu'il mena une multitude presque innombrable de ces Scythes, sous le nom

sive Skioldiades *nominantur, à qua stirpe Daniæ Reges descenderunt; ista* Reidgotolandia *nunc* Jutlandia *appellatur.*

tout ce qu'il voulut. Il établit Roi de ce pays son fils *Skiolda*, duquel nâquit *Freidlefe*, dont les descendans furent nommez *Skioldungar* ou *Skioldiades*, desquels sont descendus les Rois de Danemarc; ce pays de *Reidgotoland* s'appelle aujourd'hui *Jutland.*

EX SNORRONE.

Odinus, *heros in Asgardia prope Tanaïm, sacrorum Gentilium summus Antistes, duodecim Senatores, qui cæteris pietate & sapientia præstarent, religioni curandæ & juri dicundo præfecit. Hic magnanimus & fortis bellator innumera regna ditionesque suam redegit in potestatem. Manus ducum suorum vertici imponens eos consecrabat, qui in pugnam euntes nomen* Odini *nuncupabant.* Odinus fra-

EXTRAIT DE SNORRON.

Odin, héros d'Asgorde proche du Tanaïs, souverain Pontife de la religion Payenne, établit douze Senateurs, qui surpassoient les autres en pieté & en sagesse, pour prendre soin des choses sacrées & pour rendre la justice. Ce magnanime & vaillant guerrier réduisit sous sa puissance un grand nombre de royaumes & de domaines. Il consacroit ses Generaux en leur mettant les mains sur la tête, & eux ils invoquoient le nom d'*Odin*, lors-

nom de Goths, de la Scythie Asiatique dans les pays les plus septentrionaux de l'Europe; qu'il établit son Royaume au voisinage de la Mer Baltique & dans toutes ses îles, & qu'il l'étendit du côté du Couchant jusqu'à l'Ocean, & du côté du Midi jusqu'à l'Elbe, qui

fratribus suis regnum Asgordiæ commisit, ipse in Russiam profectus, & inde in Saxoniam, eam sibi subjugavit, & filiis in regendum commisit. Inauditi generis miracula variis exercuit præstigiis, magisterium publicum Magiæ præcipiendæ instituit. In varias formarum species se transmutare noverat; tanta eloquii dulcedine audientes demulcere poterat, ut dictis ejus nullam non fidem adhiberent. Carminibus inter loquendum crebro prolatis miram sermoni gratiam conciliabat. Tanta ludificandorum oculorum peritia callebat, ut sæpe corpus suum velut spiritu suppresso humi presterneret; evigilans se longinquas oras peragrasse, & quid ibi rerum gereretur comperisse asseverabat. Ad summum Runis *suis & incantationibus incredibilia patran-*

lorsqu'ils alloient au combat. *Odin* ayant laissé à ses freres le royaume d'Asgorde, s'en alla en Russie, & de là en Saxe, qu'il subjugua, & qu'il donna à gouverner à ses fils. Il fit par plusieurs sortes de préstiges des miracles dont on n'avoit jamais oui parler, il établit une école publique pour enseigner la Magie. Il n'ignoroit pas l'art de prendre diverses formes; il pouvoit tellement s'attirer par la douceur de ses discours la bienveillance de ses auditeurs, qu'ils ajoûtoient une entiere foi à tout ce qu'il disoit. Il donnoit une grace merveilleuse à son discours par les vers qu'il récitoit fort souvent en parlant. Il étoit si adroit à fasciner les yeux, qu'en se jettant en terre il sembloit être mort; s'éveillant ensuite il affirmoit avec serment qu'il avoit été dans des terres éloignées, & qu'il avoit appris certainement

qui faisoit anciennement la division de la Scythie & de la Germanie. Ce grand & vaste pays, que les Goths nommoient en leur langue *Biarmia*, & que quelques Auteurs ont appellé *Officina gentium*, *la Pepiniere des peuples*, est celui qui a procréé tous ces essaims de Goths, de Vandales, de Saxons, d'Angles, de Scutes, de Danois, & de Normans, qui ont si souvent ravagé & enfin subjugué les Provinces occidentales de l'Europe. Quelques-uns ont écrit qu'Odin avoit porté ses conquêtes jusque dans la Franconie, mais au moins ils conviennent tous qu'il inventa le prémier les caracteres Runiques, autrefois si estimez, mais depuis long temps si décriez dans le monde, depuis que le vulgaire

R

patrando tam clarum sibi nomen peperit, ut sapientiæ & potentiæ suæ Asianorum per omnes brevi nationes sit debitum; quo evenit ut Sueci aliique populi boreales Odino *sacrificia dependerent. Post obitum multis apparuit, multis victoriam contulit, alios in* Walhade, *id est, aulam Plutonis, invitavit.*

ment ce qui s'y passoit. Enfin il s'acquit une si grande réputation en faisant des choses incroyables par le moyen de ses *Runes* & de ses enchantemens, que dans peu de temps tous les peuples de l'Asie ne voulurent dépendre que de sa sagesse & de sa puissance, & que les Sueves & les autres peuples septentrionaux lui offrirent des sacrifices. Après sa mort il apparut à plusieurs, il en rendit plusieurs victorieux, & il en invita d'autres à venir dans la *Walhade*, c'est-à-dire, dans le palais de Pluton.

re y a attaché une certaine vertu magique, & s'est imaginé qu'ils servoient aux enchantemens & aux sortileges. Ce fut lui encore qui fit plusieurs beaux réglemens & de très bonnes loix, & qui institua parmi ces peuples la distinction des temps. Ce fut un invincible Guerrier & un sage Legislateur, qui fut aimé & obéi toute sa vie de ses Sujets, & adoré après sa mort comme l'une de leurs trois principales Divinitez, entre lesquelles il fut adoré comme le Dieu de la guerre; *Thor*, comme le Dieu des tonnerres & des tempêtes; & *Frea*, comme la Divinité des plaisirs: & ce fut de ces trois noms que se formerent les noms de trois jours de la semaine, pour en être un monument éternel.

Je ne veux pas entrer plus avant dans l'histoire d'Odin, ni faire celle de ses successeurs, & d'une infinité de révolutions qu'il causa dans le monde; ni rechercher exactement en quel temps il fit toutes ces grandes expéditions; car comme cela est fort ancien, c'est une matiere à doutes & à disputes, & sur laquelle on ne peut rien dire de fort assûré. Mais s'il est vrai qu'Odin soit l'auteur des caracteres Runiques, quelques-uns de ceux qui ont écrit en cette langue, le font plus vieux qu'Euander, puisqu'ils veulent que ces lettres Runiques soient plus anciennes que les caracteres Latins qui furent apportez

portez de son temps en Italie. Pour moi, je croirois, après tout ce que j'ai pû lire là-dessus dans les Anciens, qu'il y a de cela environ deux mille ans. Il est certain qu'on s'est servi durant long temps des caracteres Runiques, pour les imprimer sur des matieres plus durables que toutes celles dont on se servoit ordinairement pour écrire; car au lieu de feuilles ou d'écorce d'arbres, au lieu de la cire ou du parchemin, on gravoit ces lettres Runiques sur la pierre ou sur des planches de chêne, sur les obelisques & sur les colomnes, & on en a même gravé un grand nombre, & des lignes fort longues, sur des rochers: & ordinairement c'étoient des vers qu'on gravoit en ces caracteres. Mais laissant à part toutes ces choses, je me contenterai de rémarquer entre les institutions de ces peuples septentrionaux trois principes d'un genre ou d'un caractere fort extraordinaire, qui leur a été peut-être tout particulier, & qui a eu beaucoup d'influence sur les grands succès de leurs armes, & sur la force & la durée de leurs Royaumes. Le prémier de ces principes régardoit leur religion, ou, pour mieux dire, leurs superstitions; le second, le sçavoir, ou l'érudition; & le troisieme, la politique, ou le gouvernement civil.

Soit qu'ils eussent tiré leur prémier prin-

cipe de celui de Zamolxis le Chef de ces Getes, à qui on donnoit le nom d'*Immortels*, ou qu'il eût été introduit par Odin entre les Goths occidentaux, il est certain que c'étoit un sentiment général entre eux, que la mort n'est rien autre chose qu'un passage à une autre vie; que tous les hommes, qui vivent dans l'oisiveté, & qui meurent d'une mort naturelle, de maladie, ou de vieillesse, sont jettez après leur mort dans des antres soûterrains, obscurs & ténébreux, pleins d'ordures & d'animaux venimeux, dont ces sortes de lieux sont ordinairement remplis, où ils croupissent éternellement dans l'infection & dans la misere. Et ils croyoient au contraire, que ceux qui avoient fait des actions de valeur, & qui avoient subjugué leurs voisins & défait leurs ennemis, s'ils venoient à être tuez dans une bataille & dans quelque occasion d'honneur, ils étoient incontinent admis dans la salle ou le palais d'Odin leur Dieu de la guerre, qui tenoit perpétuellement les portes de son palais ouvertes pour y récévoir ces ames guerrieres, où elles vivoient dans de perpétuelles délices, toûjours dans les festins & dans l'alegresse, jouans à la boule chacun avec les têtes des ennemis qu'il avoit tuez; & selon le nombre de gens qu'il avoit fait mourir, il avoit dans ce palais un appartement honorable, & y étoit traité magnifiquement. On

On peut assès comprendre des vers de Lucain que j'ai rapportez, combien ces opinions étoient profondément imprimées dans l'esprit de cette fiere nation, & l'effet qu'elles produisoient sur leurs cœurs, tant à l'égard de la vie, qu'à l'égard de la mort. Mais c'est ce qui est encore plus vivement dépeint dans la 25. & 29. Stances d'un Cantique ou des complaintes de Reyner Lodbrog, l'un de leurs fameux Rois, lesquelles il composa en langage Runique il y a environ huit cens ans, après avoir été mortellement blessé par un serpent, & un peu avant que le venin lui eût saisi le cœur. Ces vers sont rapportez tout au long par Olaüs Wormius dans sa *Litterature Runique*, qui est un Ouvrage fort estimé des Sçavans; & ces vers méritent d'être lûs par les personnes qui aiment la Poësie, & qui prennent plaisir à voir ce qu'elle a été en divers climats. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire en ceci, c'est qu'il ne s'est jamais rien vû chès les autres peuples, ni dans tous leurs Ecrivains, qui ait exprimé d'une maniere plus vive & plus forte le plaisir qu'un homme a de mourir. Voici deux de ces Stances, qu'Olaüs a traduites en Latin:

Stance XXV.

Pugnavimus ensibus:
Hoc ridere me facit semper,

Quod Balderi patris scamna
Parata scio in aula:
Bibemus cerevisiam
Ex concavis crateribus craniorum.
Non gemit vir fortis contra mortem
Magnificis in Odini domibus.
Non venio desperabundis
Verbis ad Othini aulam.

Nous avons combattu l'épée à la main; je ne cesse de m'en divertir; parce que je sçai que tout est prêt dans la cour du pere Balder, où nous boirons de la biere dans des gobelets faits de têtes de morts. Les hommes courageux n'apprehendent point la mort dans le palais d'Odin. Je ne viens point à la cour d'Othin pour lamenter & pour me desesperer.

Stance XXIX.

Fert animus finire,
Invitant me Dysæ,
Quas ex Odini aula
Othinus mihi misit.
Lætus cerevisiam cum Asis
In summa sede bibam.
Vitæ elapsæ sunt horæ,
Ridens moriar.

Il me prend envie de finir, les Dyses, qu'Othin m'a envoyé de la cour d'Odin, m'y invitent.

Joyeux

Joyeux & content je boirai dans le ciel de la biere avec les Asiatiques. Les jours de ma vie sont écoulez, je mourrai en riant.

Je suis fort trompé si dans ces Stances & & dans l'Ode suivante des *Scallogrim*, laquelle il composa aussi après qu'il eût été condamné à la mort, & qu'on lui eût accordé le pardon pour récompense de ses services, on n'y trouve pas bien ce qu'on appelle *la veine poëtique*, & si ces vers n'ont pas beaucoup d'air de ceux de Pindare, à proportion néanmoins de la différence des climats, des mœurs, des sentimens, & des langages, qui se trouve entre des pays si éloignez l'un de l'autre.

Je ne me mettrai pas en peine de rapporter ici d'autres passages des Poëmes Runiques touchant ce principe de la religion superstitieuse de cette nation, qui a été si clairement réprésenté par les plus grands hommes d'entre eux, qui en ont paru tout pénetrez. Tel a été ce Lodbrog, qui s'étoit acquis un grand nom par les guerres continuelles qu'il avoit faites dans tous ces pays du Nord, en Angleterre, en Ecosse, & en Irlande, & par les grandes victoires qu'il y avoit remportées. Mais je veux bien ajoûter à tout cela le témoignage qui m'en fut donné à Nimegue par le Comte d'Oxenstern le prémier des Ambassadeurs qui se trouverent de la part

du Roi de Suede aux conferences de Nimegue. Nous entretenans un jour tous deux ensemble sur cette matiere, qui est confirmée par la tradition générale du pays, il me dit qu'il s'en étoit encore conservé en Suede un monument dans le nom d'une certaine place qui s'appelle *Odinshall*, comme qui diroit, *la Salle d'Odin*. C'est une grande baye sur les côtes de la mer, environnée de trois côtez de rochers escarpez & affreux; où, du temps des Goths Payens, les hommes qui se sentoient atteints d'une maladie incurable, ou que l'âge avoit rendus invalides, & qui par conséquent étoient absolument hors d'état d'aller à la guerre, apprehendans de mourir miserablement & honteusement, comme ils parloient, dans leur lit, se faisoient porter, & se faisans mettre le plus près qu'ils pouvoient de la pointe de ces rochers, ils se précipitoient eux-mêmes dans la mer; croyans que par la hardiesse & la fermeté, avec laquelle ils se donnoient la mort, ils pouvoient prétendre tout de nouveau à être réçûs dans la *Salle d'Odin*, puisqu'ils n'avoient pas eu le bonheur de mourir à la guerre.

Il n'est pas mal-aisé de concevoir l'effet qu'une créance de cette nature, sucée, pour ainsi dire, avec le lait, & confirmée par une longue éducation, étoit capable de produire dans

dans un peuple naturellement brave & belliqueux, ni combien elle pouvoit les encourager & les animer au-delà de tout ce que la Philoſophie ordinaire eſt capable de faire. La Philoſophie ſe contente d'enſeigner à récévoir la mort avec fermeté & avec conſtance, ou d'inſpirer de l'indifférence pour la mort & pour la vie; mais l'opinion de ces anciens Goths leur donnoit du mépris pour la vie, leur faiſoit avoir de la crainte & de l'averſion pour une mort naturelle, & les excitoit à chercher toute leur vie le moyen de la pouvoir terminer par une mort violente; ce qui eſt tout-à-fait oppoſé à la penſée & à l'inclination des autres hommes. Cela étoit cauſe qu'ils prenoient avec plaiſir le parti des armes, & qu'ils s'expoſoient à tous les perils de la guerre avec autant de gayeté que les autres hommes en trouvent à la chaſſe, & à tels autres exercices qui ne ſont inventez que pour le plaiſir: & qu'ils alloient au combat, autant pour y trouver la mort, que pour y remporter la victoire; les joyes chimériques de l'une ne flattans pas moins leur eſprit, que les plaiſirs & les avantages réels de l'autre. Ils étoient à cauſe de cela perpétuellement dans le mouvement & dans l'action, & ils rouloient inceſſamment quelque nouveau deſſein dans leur eſprit. Quand enſuite il étoit queſtion de l'exécuter, ils s'y

portoient avec une hardiesse & une fierté qui ne connoissoit ni la peur ni le peril; ils ne pensoient point dans le combat à sauver leurs vies, qu'autant de temps qu'elle leur étoit nécessaire pour vaincre leurs ennemis & les immoler à leur fureur, afin de s'acquerir par ce moyen une grande réputation dans cette vie, & l'immortalité dans l'autre. Pour moi, quand je fais réflexion sur la force de ce principe, je ne suis plus surpris qu'ils ayent remporté tant de victoires, ni qu'ils ayent étendu si loin les bornes de leur Empire, ni que des gens, qui étoient comme fascinez & ensorcelez, ayent pû faire tant de prodiges. Mais après qu'ils eurent réçû le Christianisme, ces illusions s'évanouïrent, & cette humeur inquiette & turbulente, qui les portoit incessamment à faire la guerre, se calma & se radoucit. Ils tournerent toutes leurs pensées à se maintenir chacun dans les pays qu'ils avoient conquis, & à y affermir leur puissance & leur regne; & tous leurs soins se bornerent à faire des ordonnances, des réglemens, & des loix pour l'exercice du gouvernement.

Leur second principe, qui régardoit le sçavoir, étoit de rapporter toutes leurs études à connoître & à distinguer les temps & les saisons par le cours des astres, & à sçavoir prédire le temps qu'il feroit; ou à faire

les

les éloges de la vertu, laquelle ils faisoient uniquement consister dans la justice entre ceux de leur nation, & dans la valeur contre leurs ennemis. Ils consacroient principalement leurs veilles & leurs études à faire les panegyriques de leurs Princes & de leurs Généraux, & à celebrer leurs louanges. Tous leurs Ecrits étoient en vers, & ils leur donnoient le nom de *Runes*, ou de *Vjises*, d'où se forma celui de *Wise*, qui veut dire *Sage*. Comme ces Poëtes, ou ces Ecrivains, étoient régardez comme les Sages de leur nation, ils étoient, en cette qualité, toûjours à la suite de leurs Princes, soit à la cour, soit en campagne, pour leur servir de conseil, pour être les témoins de leurs actions, & pour publier leurs louanges & leurs triomphes. On a vû encore dans ce siecle des traces de cette ancienne coûtume en Hongrie & en Irlande, où l'on avoit accoûtumé d'avoir les jours de fête de ces sortes de Poëtes, qui divertissoient la compagnie par leurs chansons grossieres, ou par des panegyriques des grands exploits de leurs ancêtres. Entre les louanges qu'on leur donnoit, on n'oublioit jamais de parler du nombre des hommes qu'ils avoient tuez de leurs mains, ce qui n'étoit pas le moindre de leurs éloges. Ils récompensoient avec cela la valeur de ceux qui s'étoient anciennement signalez dans leur nation,

tion, & ils donnoient de l'émulation aux jeunes gens, pour suivre les traces glorieuses de leurs ancêtres, & tâcher de les égaler.

Le principe enfin de ces peuples septentrionaux, dans la Politique & dans la forme de leurs gouvernemens, étoit pris, ce semble, de leurs coûtumes & de leurs maximes de guerre. Lorsqu'un nouvel essaim de ces nations venoit à prendre l'essor & à s'écarter de leurs contrées, on faisoit choix d'un Commandant ou d'un Général pour l'expédition qu'on entreprenoit, & on faisoit aussi en même temps la nomination des principaux Officiers, qui devoient commander dans leurs troupes les divers corps qu'ils en avoient faits. Ces Officiers composoient le Conseil de guerre, avec ceux qu'ils trouvoient à propos de joindre à eux dans toute cette expédition. Mais dans les grandes occasions, comme quand il falloit donner bataille, ou executer quelque entreprise difficile & perilleuse, lorsqu'il s'agissoit de choisir le pays & le lieu où l'on devoit se fixer, ou de faire des traitez de paix, ils assembloient toutes leurs troupes, & ils prenoient les avis de tous les Soldats, ou de tout le peuple qu'ils commandoient. Tacite rémarque que c'étoit ainsi que le pratiquoient en son temps les Princes d'Allemagne, qu'ils ne prenoient conseil dans les affaires peu importantes que de leurs prin-

principaux Officiers, mais que dans les grandes ils consultoient tout le peuple, *sed de majoribus omnes.*

Si le Général de ces Colonies réüssissoit dans son entreprise, & s'il se rendoit maître de quelque pays, dans lequel ils trouvassent tous à propos de s'arrêter, il étoit déclaré Prince de ce pays toute sa vie, & après sa mort on faisoit élection d'un autre pour lui succeder. On partageoit en de grandes & en de petites portions les terres conquises, excepté celles qui étoient réservées pour le Prince & pour le gouvernement. Les plus grandes portions étoient pour les Officiers de l'armée, qui avoient rendu de plus grands services, & qui s'étoient le plus signalez; & les plus petites, pour les simples Soldats. Les habitans des pays conquis étoient dépouillez de tous leurs biens, & faits esclaves par leurs conquerans, qui s'en servoient pour labourer leurs terres, & à tels autres emplois serviles; & d'autre côté ils donnoient la liberté à leurs esclaves.

Ceux qui avoient eu pour leur part de grandes terres, en qualité de prémiers Officiers, continuoient en cette même qualité d'être du Conseil du Prince dans les affaires d'Etat, comme ils l'avoient été auparavant dans celles de la guerre. Mais dans les grandes affaires, & dans celles qui régardoient l'im-

l'intérêt public, on assembloit tous ceux qui avoient eu quelque portion dans le partage du pays, si petite qu'elle fût, & ils donnoient leurs suffrages. Dans la suite du temps on donna le titre de *Baronnies* à ces grandes terres qui avoient été du prémier partage; & aux petites, le nom de *Fiefs*.

Je n'ignore pas combien les Sçavans, Erasme entre autres & Seldenus, ont exercé leur critique sur les mots de *Baron* & de *Fief*, & combien ils ont pris de peine pour les faire descendre du Latin, ou du Grec, & dont ils sont même allez chercher l'origine jusque dans la langue des Egyptiens: mais après tout ce qu'ils en ont dit, je ne vois pas qu'il y ait sujet de douter que ces deux mots ne soient venus des langues septentrionales, ou Gothiques; celui de *Baron* étoit dans ces langues un titre d'honneur & d'autorité; & le mot de *Feudum*, ou de *Fief*, un nom qui exprime une portion de terre donnée à un Soldat. Je trouve que le prémier a été employé en ce sens il y a plus de huit cens ans dans le Poëme du Roi Lodbrog, dont nous avons parlé, & dans lequel est rapporté comme un de ses grands exploits, qu'il avoit subjugué huit *Barons*. Et quoique le mot de *Fief* ou de *Feuda* fût en usage sous les derniers Empereurs Romains, il avoit pourtant été pris des usages & des coûtumes des Goths,

après

après qu'un fort grand nombre de ces peuples eût pris parti dans les armées des Romains, qui s'en servirent dans la décadence de leur Empire contre les irruptions que d'autres peuples encore plus barbares avoient fait dans leurs provinces. Car de tous les peuples du Nord les Goths ont toûjours été estimez les mieux civilisez, les plus réglez, & les plus vertueux. C'est même le témoignage qui leur a été rendu par St. Augustin & par Salvien, qui ont écrit que leurs conquêtes avoient été un effet de la justice de Dieu, pour les récompenser de leur vertu, aussi-bien qu'un effet de sa colere sur les provinces Romaines, pour punir la corruption extreme des peuples & les desordres du gouvernement.

La conséquence qui se tire naturellement de toutes les choses que nous venons de rapporter, & qui est fort évidente, c'est que la forme & la constitution du gouvernement des Goths leur a été toute particuliere, & différente de tous les peuples qui avoient été avant eux, du moins de ceux qui sont connus dans l'Histoire. Mais cette même institution & cette forme de gouvernement a été universelle parmi ces nations du Nord, & elle s'est établie sous les noms de Rois, ou de Princes, ou de Ducs, ou d'Etats, dans toutes les parties de l'Europe, depuis le Nord

de

de la Pologne & de la Hongrie jusques au Midi de l'Espagne & du Portugal; quoique tous ces grands & vastes pays ayent été subjuguez, dans de différentes guerres & en divers temps, par ces peuples septentrionaux, sous de différens noms. Et il semble que cette forme d'Etats a été imaginée par les Sages d'entre les Goths, pour faire un gouvernement de personnes libres; car ç'a été là l'esprit & le caractere de tous ces peuples du Nord, qui en cela se sont toûjours fort distinguez de ceux du Midi & de l'Orient; & c'est pourquoi ils prirent entre eux le nom de *Francs*.

Il n'est pas nécessaire que je parle de cette forme de gouvernement, qui est si bien connuë dans nôtre Ile, & qui étoit autrefois en France & en Espagne la même qu'elle est parmi nous, aussi-bien qu'en Allemagne & en Suede, où elle s'est aussi toûjours conservée; c'est que le gouvernement est composé d'un Roi ou d'un Prince souverain en paix & en guerre, & d'une Assemblée de Barons, comme on les appella dans la prémiere institution qui en fut faite, desquels le Prince se sert comme de son conseil; à quoi est jointe une autre Assemblée, prise du corps du peuple ou des villes, qui répréfente tous ceux qui possedent des francs-fiefs. Ces deux corps de Barons & de Députez sont convo-

quez

quez par le Prince, & il les consulte sur les affaires générales, & qui régardent les intérêts de la nation. Je n'aurois pas de peine à croire que la possession du pays a été l'origine du droit d'élection & de réprésentation, qui est demeuré au peuple, & que les titres en ont été affectez aux villes & aux bourgs, qui ont été en possession d'une certaine étenduë de terres, qui leur appartenoient, ou qui leur avoient été annexées. On void cela encore aujourd'hui dans la Frise, qui a été anciennement le pays, d'où nos ancêtres, les Goths & les Saxons, sont venus dans ces îles. Car anciennement il ne se faisoit que peu ou point de négoce dans le pays où regnoient les Goths, ni même en ce temps-là dans l'Angleterre; leurs inclinations & leur maniere de vivre étoient toutes tournées à la guerre, & long temps même après que les Normans eurent conquis l'Angleterre, tout le commerce s'y faisoit par les Juifs, par les Lombards, ou par les Milanois; de sorte qu'il n'est du tout point apparent que le droit qu'ont certains bourgs d'envoyer des Deputez à l'Assemblée des Communes, soit un privilege qui leur ait été accordé en considération de leur négoce, mais à cause de leurs terres, & parce que c'étoient des lieux qui rassembloient beaucoup de familles d'habitans libres, à proportion des terres qui ap-

partenoient à ces lieux-là. Quoiqu'il en soit, cet établissement a toûjours été fort estimé, & il a été fait avec beaucoup de sagesse & d'équité, & inventé comme le plus juste & le plus parfait tempérament que l'on pût trouver entre la souveraineté & la liberté: de sorte qu'il semble que ce soit là ce qu'Heraclite avoit régardé comme la seule science qui soit de quelque valeur dans la Politique, sçavoir le secret de gouverner tout par tous.

Il y a grand sujet de croire que c'est à cela qu'ont régardé toutes les constitutions qui furent faites par les Goths, & l'élection & la répréséntation de tous ceux qui possedoient des terres. Car puisqu'un pays est composé des terres qu'il renferme dans son étenduë, ils ont jugé que la nation, qui habite ce pays-là, doit être de la même condition que ceux qui en sont les possesseurs. Quand un Prince, quel qu'il soit, peut bien se mettre ce grand secret dans l'esprit, il n'a pas besoin d'en sçavoir davantage pour sa sûreté & pour son bonheur, & en même temps pour le répos & pour le bonheur de ses peuples.

Jamais un Etat ou un Gouvernement ne sera agité, ou en danger d'être ruiné par les divisions & par les factions des particuliers, s'il est bâti & fondé sur le contentement général des Sujets; à moins qu'il ne soit entie-

rement

rement soumis par une armée : & quand cela arrive, l'armée tient alors dans l'Etat la place des Sujets, & le Gouvernement dépend du contentement ou du mécontentement des troupes ; ce qui a souvent eu des suites beaucoup plus fatales, & a produit de plus promptes révolutions dans un Etat, que les Sujets n'en ont causé dans les Gouvernemens qui se sont trouvez tous desarmez. Ainsi l'Empire Romain, la Monarchie des Egyptiens, & l'Empire Turc semblent avoir été toûjours exposez au caprice & à la fierté, l'un des cohortes Prétoriennes, l'autre des Mamaluques, & ce dernier des Janissaires. C'est là ce que j'avois à dire sur les conquêtes des Scythes & sur le gouvernement des Goths ; je passerai maintenant aux Arabes, ou Mahometans.

SECTION V.

LE quatrieme & dernier Empire de ceux qu'on a appellez *Barbares*, & dont je m'étois proposé de donner ici le plan, est celui des *Arabes*, qui a été véritablement fort différent de tous les autres ; puisqu'il n'a été, pour ainsi dire, fondé que sur des enthousiasmes & des illusions, & par conséquent sur des choses qui n'étoient point conformes à la droite raison, & dont quelques-

unes ſont même contraires à la nature. Avec tout cela, il y a eu peu d'Empires qui ſe ſoient tant élevez en ſi peu de temps, & dont les conquêtes ayent eu un cours ſi rapide, que celui des *Arabes*, ou des *Sarraſins.* Mais comme cet Empire n'eſt pas fort ancien, & qu'il a eu des guerres continuelles avec les Etats Chrêtiens en Orient & en Occident, avec les Grecs & avec les Latins, & que ſon origine & ſes progrès ſont des choſes fort connuës dans le monde, par les Hiſtoires & les Rélations que pluſieurs Ecrivains modernes nous en ont donné, je ne m'y étendrai pas beaucoup, & je me contenterai d'en faire ici un abbregé.

Mahomet vint au monde vers l'an ſix cens de nôtre Seigneur. C'étoit un homme de baſſe condition & ſans étude, mais d'un eſprit fin & délié, comme le ſont ordinairement les gens du pays d'où il étoit, qui eſt l'Arabie heureuſe, le pays le plus aimable qui ſoit dans tout le reſte du monde, exempt de vents & de nuages, où il ne tombe ni neiges ni frimats, & que le ſoleil éclaire toute l'année de ſa lumiere la plus pure, ſelon cette deſcription qui en a été faite par un Poëte:

Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
Adſpergunt, neque nix acri concreta pruina

Cana cadens violat, semperque innubilus æther
Contigit, & late diffuso lumine ridet.

Mahomet se mit au service d'un riche Marchand de ce pays-là, après la mort duquel il se maria avec sa veuve, & il eut de ce mariage de fort grands biens & plusieurs enfans. Il lia un commerce fort étroit avec un certain Moine, nommé Sergius, homme vicieux & libertin, qui avoit rénoncé à sa profession & abandonné son Couvent, mais à cela près homme d'esprit & de sçavoir. Mahomet étoit sujet à l'épilepsie ou mal-caduc, & soit que cette maladie l'obligeât à garder une grande sobrieté, ou que ce fût une coûtume générale dans son pays, il est certain qu'il étoit fort retenu pour le manger & pour le boire, & qu'il ne beuvoit même pas de vin, mais du reste il étoit fort dissolu & fort débauché. Comme il avoit honte de tomber du haut-mal, il voulut le cacher à sa femme & à sa famille, & pour cet effet il s'avisa de dire que c'étoient des extases, dans lesquelles il tomboit de temps en temps, selon qu'il plaisoit à Dieu de se révéler à lui, & de le venir instruire de ses loix & de la maniere dont il vouloit être servi & adoré: ajoûtant à cela, que Dieu lui avoit commandé de publier ses loix, & de les apprendre à tout le monde.

En ce temps-là tous les pays Chrêtiens d'Orient étoient infectez de l'Arianisme, dont les partisans & les défenseurs s'étudioient à le cacher sous divers raffinemens, & à le déguiser par leurs artifices, soit en ne déterminant rien sur la divinité de Jesus Christ, laquelle ils nioient dans le fond, soit en réduisant tous ses offices à celui de Prophete. Outre cela, l'Arabie & l'Egypte étoient pleines de Juifs, qui s'y étoient retirez il n'y avoit pas long temps, lorsque l'Empereur Adrien avoit pris les armes contre leur pays & leur nation, dont il avoit juré la perte totale, & qui après avoir ravagé & désolé toute la Judée, fit transporter en Espagne les restes de cette nation misérable. Ce qu'il y avoit d'ailleurs d'habitans dans l'Arabie & dans l'Egypte, c'étoient des Payens, à qui il n'étoit resté que fort peu de zéle & d'attache pour leur ancienne religion, tombée dans la décadence & dans le mépris, & qui ne pensoient plus qu'à couler doucement leurs jours dans une vie molle & voluptueuse, & à amasser du bien pour pouvoir fournir à leurs passions. Là-dessus vint Mahomet, qui pour s'accommoder aux inclinations de ces trois sortes de gens inventa par le conseil & l'aide du Moine Sergius, son unique confident, une certaine forme de religion, qui pouvoit être au goût de ces peuples

ples, en ce qu'elle ne heurtoit point fortement aucune de leurs opinions & de leurs créances, & qui étoit d'ailleurs très conforme à leurs inclinations & à leurs desirs.

Il fit profession de ne croire qu'un seul Dieu, Créateur du monde, & par qui toutes choses sont réglées & gouvernées. Il enseignoit que Dieu avoit envoyé autrefois Moïse, comme son prémier & son grand Prophete, pour donner ses loix aux hommes, mais qu'elles n'avoient point été réçûës par les Gentils, ni bien executées par les Juifs, auxquels elles avoient été adressées en particulier: & que c'étoit la cause de tant de disgraces & de malheurs qui leur étoient arrivez en divers temps. Il ajoûtoit à cela, que Dieu avoit envoyé depuis peu Jesus Christ, qui étoit son second Prophete, & plus grand encore que Moïse, pour prêcher ses loix & pour en récommander l'observation dans une pureté encore plus grande, accompagnée d'une douceur, d'une patience, & d'une humilité extraordinaires, mais que Jesus Christ n'avoit pas été mieux réçû que Moïse, & n'avoit pas eu un meilleur succès. Il disoit là-dessus, que c'étoit pour cette raison que Dieu l'avoit envoyé, lui Mahomet, comme son dernier & son plus grand Prophete, pour publier ses ordonnances & ses loix, l'ayant

muni pour cela d'un plus grand pouvoir, afin de soumettre par la force des armes ceux qui ne voudroient pas le réconnoître & lui obéïr, & pour établir ainsi dans tout le monde un Empire qui fit récévoir les loix de Dieu par toute la terre. Sur ce sujet il faisoit entendre, que comme Dieu avoit résolu de perdre entierement les peuples qui réfuseroient de se soumettre à ses loix, qu'il donneroit à ceux qui les récévroient volontairement les riches dépouilles & les terres de ses ennemis, pour leur récompense en cette vie, & qu'il leur réservoit pour l'autre vie un Paradis plein de délices, & où ils trouveroient entre autres choses de très belles femmes, faites & créées tout exprès. Il faisoit encore esperer de plus grands plaisirs & plus de bonheur à ceux qui mourroient pour l'établissement de sa religion, sur tout le reste du monde, qui viendroit à l'embrasser vaincu & forcé par leurs armes. Toutes ces choses avec la défense qu'il y ajoûta de boire du vin, & la créance de la prédestination, qu'il établit comme un de ses principes, furent les principales doctrines dont Mahomet composa sa religion. Elles furent réçûës avec applaudissement des Ariens, des Juifs, & des Payens de tous ces pays, & l'on vid ces peuples y courir en foule, quelques-uns dans le desir de contribuer à l'éta-
blisse-

bliſſement du Royaume de Mahomet, s'imaginans qu'il étoit véritablement envoyé de Dieu, comme il le diſoit; quelques autres, parce qu'ils trouvoient dans cette religion les principales de leurs créances approuvées & confirmées; mais la plûpart attirez ou entraînez par leurs voluptez & par leur luxure, & flattez par l'eſpérance des richeſſes & des honneurs, & par le plaiſir de ſe venger de leurs ennemis.

Après que Mahomet étoit revenu de ſes attaques d'épilepſie, qu'il appelloit *ſes extaſes*, il écrivoit quelques chapitres ou ſections de ſon Alcoran, comme s'il fût venu d'en récévoir l'inſpiration du ciel, mais qui n'eſt en effet, autant que nous en pouvons juger par les traductions qui nous en ont été données, qu'une affreuſe rapſodie de ſes viſions & de ſes ſonges, ou plûtôt de ſes chimeres & de ſes fanatiſmes, qui n'ont pourtant pas laiſſé d'être réçûës des Sectateurs de ce faux Prophete, comme un livre ſacré & divin. Ce qui eſt une preuve évidente de l'étrange diverſité qui ſe trouve entre les penſées des hommes & entre leurs manieres de concevoir & d'enviſager les choſes.

Enfin, la contagion fut ſi grande & ſi violente, qu'en peu de temps elle paſſa de l'Arabie dans l'Egypte & dans la Syrie, & elle devint ſi puiſſante, & fit de ſi grands

progrès, que cet Imposteur vid sa doctrine s'établir dans tous ces divers pays, & s'étendre, même de son temps, dans une grande partie de la Perse. La décadence de l'Empire Romain facilita extremement les conquêtes de Mahomet, & la diminution de cette ancienne splendeur de la Monarchie Romaine, qui se trouvoit en ce temps-là fort obscurcie, contribua beaucoup à l'éclat de cette nouvelle Comete, qui se faisoit voir dans le monde sous une forme terrible, & qui, comme une épée de flamme, se faisoit jour par-tout & abbattoit tout ce qui osoit s'opposer à son cours & à ses progrès.

La famille de Mahomet fut partagée en deux branches, qui lui succederent après sa mort, & qui ont passé pour divines parmi les Mussulmans, ou ses Sectateurs. L'une de ces branches est celle des Caliphes de Perse, & l'autre des Caliphes d'Egypte & de l'Arabie; & l'une & l'autre, connuës dans le monde sous le nom général de *Sarrasins*, a fait des progrès étonnans, la prémiere en Orient, & la seconde en Occident. L'Empire Romain, ou, pour parler plus proprement, les restes de ce grand Empire, qui avoit son siege à Constantinople, & qui fut appellé l'Empire des Grecs, avoit été depuis quelque temps cruellement ravagé à diverses fois, & en quelques endroits déchiré & entiere-

tierement ruiné par les incursions de plusieurs peuples barbares qui s'en étoient emparez; & il étoit par conséquent peu en état de faire une vigoureuse résistance contre ces nouveaux ennemis, si puissans & si rédoutables. Outre cela, les divisions qui se trouvoient entre les Chrêtiens, faciliterent les conquêtes des Mussulmans, & favoriserent le progrès de leur nouvelle religion. Les Ariens se voyans persecutez dans l'Orient par quelques-uns des Empereurs Grecs, qui étoient dans les mêmes créances que les Eglises d'Occident, embrasserent aisément la religion de Mahomet, qui enseignoit que Jesus Christ avoit été un grand & divin Prophete, qui étoit tout ce qu'ils en croyoient eux-mêmes. Les cruelles persecutions, que quelques autres de ces Empereurs firent aux Chrêtiens afin de les obliger à récévoir les images dans leurs temples, pour lesquelles ils avoient une mortelle aversion, en contraignirent un grand nombre à se jetter dans le parti des Sarrasins, qui n'avoient pas moins d'horreur qu'eux pour les images. Les Juifs s'y sentirent aussi attirez à leur tour par la profession que les Sarrasins faisoient de ne réconnoître & de n'adorer qu'un seul Dieu, ce qu'ils prétendent que les Chrêtiens ne font pas; & ils s'y trouverent encore poussez par la grande vénération que Mahomet avoit témoigné

avoir

avoir pour Moïse, dont il avoit parlé comme d'un Prophete & d'un Législateur envoyé immédiatement de Dieu dans le monde. Les Payens y trouverent aussi des doctrines qui s'accommodoient beaucoup avec leur ancienne religion, comme étoit entre autres celle de la prédestination, qui avoit été, en la maniere que Mahomet l'enseignoit, l'un des principes de la Secte des Stoïciens, & qui est un sentiment où se laissent aisément aller tous ceux à qui il arrive quelque grand accident, & comme le refuge où les peuples, qui gémissent sous un gouvernement violent & tyrannique, vont d'ordinaire chercher de la consolation. Ce qui a fait dire à quelques Auteurs Latins, *que les regnes de Tibere, de Caligula, & de Neron avoient fait plus de Stoïciens dans Rome, que tous les préceptes de Zenon, de Chrysippe, & de Cléanthe.*

La branche de la famille de Mahomet, qui s'étoit établie dans la Perse, subsista long temps entre les Sarrasins, jusques à ce enfin qu'elle fut abbattuë prémierement par les Turcs, & puis par les Tartares sous la conduite & le regne de Tamerlan, dont les descendans se maintinrent sur le throne jusques au temps d'Ismaël, duquel sont descendus les Sophis qui regnent aujourd'hui dans la Perse. Cet Ismaël étoit un Enthousiaste, qui

qui se vantoit d'avoir de nouvelles révélations sur la religion Mahometane. Il se mit donc dans l'esprit d'en réformer la doctrine & le culte, & il disoit que de tous les successeurs de Mahomet il n'y avoit que Haly qui fût son véritable successeur, & qui dût en être crû; c'est pourquoi les Persans ont toûjours régardé depuis les Turcs comme hérétiques, & les Turcs à leur tour les Persans. Il fit beaucoup de disciples par ses nouveautez & par ses raffinemens tant sur la religion en général, que sur la dévotion en particulier; & il trouva par-là le moyen de s'élever sur le throne de Perse, comme les Xerifs sont montez par la même voye sur ceux de Maroc & de Fez, vers le temps de Charles V; & comme encore de nôtre temps Cromwel se fit donner le titre & la dignité de *Protecteur d'Angleterre*, & Oran Zeb celle de *Grand-Mogol*: quatre grandes & surprenantes élévations, qui toutes ont été l'effet de l'enthousiasme & du fanatisme.

L'autre branche de l'Empire des Sarrasins, qui a été celle des Arabes, après s'être extremement accrûë & fortifiée dans l'Egypte & dans l'Arabie, parvint à son plus haut point & à sa plus grande splendeur, sous le regne du grand Almanzor, qui a été le plus fameux & le plus illustre de ses Héros. Il faut, en effet, avouër à son honneur, qu'il s'est

s'est fort distingué par son sçavoir, par sa vertu, par sa pieté, & par une grande bonté qui lui étoit naturelle, aussi-bien que par sa puissance, par son courage, & par son empire, qui s'étendoit de l'Arabie dans l'Egypte, dans tous les pays septentrionaux de l'Afrique, jusques à l'Ocean occidental, & dans toutes les provinces les plus considérables de l'Espagne. Ce fut en son temps & sous ses enseignes victorieuses que furent conquis & subjuguez dans l'Espagne les Royaumes que les Goths y avoient fondez, & que la race de leurs Rois, si puissans & si célébres, finit en la personne de Rodrigue. Tous ces grands pays furent réduits sous la domination des Sarrasins, à la réserve seulement des montagnes de Leon & d'Oviedo, & ils furent ensuite partagez en plusieurs Royaumes, que les Maures posséderent jusqu'au regne de Ferdinand & d'Isabelle. Mais les Sarrasins ne s'arrêterent pas encore là; après avoir conquis l'Espagne, ils se jetterent dans les provinces méridionales de la France, & leurs armes y furent d'abord suivies d'un si grand succès qu'ils allerent jusqu'à Tours: mais enfin ils furent battus & chassez par Charles Martel, qui s'acquit par leur défaite tant d'honneur & de réputation, que cela lui fit former le dessein de mettre sa race sur le throne, où elle monta en la personne de Pe-

pin

pin & de Charlemagne, par la déposition & l'extinction de la prémiere race des Rois de France, qui avoit été sur le throne depuis Pharamond.

Je ne sçache pas avoir jamais vû dans l'Histoire un Prince d'un plus noble & d'un plus grand caractere, que celui qui nous a été donné du grand Almanzor dans des traductions Espagnoles de quelques livres Arabes, qui étoit la langue dans laquelle s'étoit conservé en ce temps-là tout ce qui sembloit être resté de sçavoir au monde. Outre que les Arabes ayans pris leurs sciences des Grecs, dont ils avoient fait des traductions en leur langue, il semble qu'elles devoient avoir été beaucoup augmentées par la subtilité & par la pénétration de ces peuples méridionaux.

Ce Royaume conserva encore sa grandeur sous les Caliphes d'Egypte, jusqu'à ce qu'étans venus à dégénerer des grandes qualitez d'Almanzor, ils s'attirerent la haine de leurs Sujets, & qu'il fallut pour leur sûreté, qu'ils se fissent garder par des troupes étrangeres, qu'ils faisoient venir de la Circassie. C'étoient tous des esclaves qu'on achetoit en ce pays, qui se nomme aujourd'hui *la Mingrelie*, entre le Pont-Euxin & la Mer Caspienne, l'ancien pays des Amazones, qui a de tout temps produit des hommes les plus vigoureux & les plus belles femmes de tout l'Orient. Ces escla-

esclaves Circassiens étoient appellez en Egypte Mamaluques; on les élevoit avec soin, & on leur faisoit apprendre la discipline militaire & tous les exercices nécessaires pour en faire de fort bonnes troupes, comme elles l'étoient effectivement. Le Commandant ou le Chef de cette garde de Mamaluques étoit appellé leur *Sultan*, qui avoit sur eux un commandement aussi absolu qu'un Général en a dans l'armée. Ils servirent durant quelque temps à soûtenir le gouvernement des Caliphes, & à tenir les Egyptiens dans la sujettion & dans l'esclavage; mais enfin un de leurs Sultans ayant réconnu combien son pouvoir étoit grand, & dans quel mépris étoient tombez les Caliphes par leur vie molle & effeminée, il commença d'abord par déposer le Caliphe de sa dignité, & ensuite il le fit mourir. Il s'empara là-dessus du gouvernement & de l'autorité souveraine sous le nom de *Sultan*, & il regna par la seule force & l'appui de ses Mamaluques, dont le nombre grossissoit tous les jours par les esclaves qu'on transportoit de la Circassie en Egypte pour les y vendre. Ce gouvernement subsista deux à trois cens ans, & durant tout ce temps le nouveau Sultan, qui devoit prendre la place du Sultan mort ou déposé, étoit choisi par les Mamaluques, & c'étoit toûjours quelqu'un de leur corps. Les fils des Sul-

Sultans défunts jouïssoient des possessions & des richesses que leurs peres leur avoient laissées, mais ils étoient exclus par les loix fondamentales du gouvernement de la succession à la couronne, & ils ne pouvoient pas même être élûs Sultans: de sorte qu'en ce pays-là, tout au rébours de ce qui se pratique dans tous les Etats du monde, être fils du Sultan c'étoit être exclus infailliblement de l'empire. Personne ne pouvoit même être élû Sultan, s'il n'avoit été actuellement rendu comme esclave, s'il n'avoit été amené de la Circassie, & s'il n'avoit porté les armes en qualité de simple Soldat dans les troupes des Mamaluques. Avec tout cela, il se formoit d'un si bas métal des hommes qui faisoient une fort grande figure dans leur siecle, & jamais peuple n'a opposé une plus vigoureuse résistance aux progrès & à l'aggrandissement de l'Empire des Turcs, que le firent ces Mamaluques sous leurs Sultans. Mais enfin ils furent vaincus & subjuguez par Selim, après une longue guerre, que l'on auroit pû comparer au combat d'un tigre furieux & d'un ours affreux, pendant lequel les pays, où ces cruels animaux avoient porté la désolation & l'effroi, se tenoient comme spectateurs pour voir lequel remporteroit la victoire, leur étant à-peu-près indifférent sous la domination & sous la

cruauté duquel des deux ils tomberoient.

Les Historiens ne s'accordent pas à nous dire si ce furent les Empereurs Grecs, ou les Persans, qui les prémiers appellerent les Turcs à leur secours dans l'Asie; mais ce dequoi ils conviennent tous, c'est que les Turcs s'y étans vûs en si grand nombre, ils se révolterent contre leurs amis, au secours desquels ils étoient allez, ils s'y établirent eux-mêmes, & ils embrasserent la religion Mahometane, qui fit ainsi en peu de temps de fort grands progrès. Par des principes tout nouveaux, inventez uniquement pour fonder & pour étendre leur domination, ils formerent un Empire, qui sous la race des Ottomans a soumis l'Empire des Grecs & celui des Arabes, & s'est établi & enraciné dans toute l'étenduë immense de tous les deux ensemble, comme on le void encore aujourd'hui. Mais quoiqu'ils y ayent joint ainsi plusieurs autres pays, la religion de Mahomet s'est encore étenduë beaucoup davantage. Cet Empire donc des Ottomans a été semblable à une belle greffe, qui étant entée sur une branche ou sur un tronc, qui a beaucoup de séve & de vigueur, a couvert entierement le sujet sur lequel elle a été greffée, & elle a même enfin surpassé l'arbre franc & naturel, sçavoir l'Empire des Perses, qui étoit la branche naturelle de Mahomet.

Les

Les principales maximes, sur lesquelles cette fiere Monarchie s'est établie & s'est élevée à une hauteur si surprenante, ont été celles que Mahomet avoit d'abord enseignées, & que nous avons rapportées plus haut. L'espérance d'un Paradis aussi sensuel que l'étoit celui qu'il promettoit, & la créance d'une prédestination telle qu'il la pose, animoit extraordinairement le courage de ceux de sa Secte & les portoit à tout entreprendre. A cela se joignoit encore l'amour des richesses, & l'attente de partager les dépouilles des ennemis qu'ils auroient vaincus, de se mettre en possession de leurs terres & de tous leurs biens, & de disposer de leurs personnes comme il leur plairoit.

Un autre de leurs grands principes, qu'on a toûjours eu soin d'inspirer bien avant dans leurs esprits, est, que la race des Ottomans avoit été choisie & marquée de Dieu pour regner parmi eux, afin d'étendre leur empire, & avec leur empire leur religion. Cela l'a fait régarder des Turcs comme une race adoptée pour succeder à Mahomet, tant en qualité de Législateur souverain dans tout ce qui régarde le gouvernement politique, qu'en qualité de Juge supreme dans toutes les matieres de la religion, après en avoir déliberé avec son Mufti. Ils sont tous si persuadez de cela, qu'ils tiennent communément qu'ils

doivent se soumettre en toutes choses à la volonté de leur Prince Ottoman, comme à la volonté de Dieu lui-même, puisqu'il l'a, disent-ils, choisi tout exprès pour cela; & ils se croyent obligez de lui obéïr, non seulement quand il leur commande de sacrifier leur vie contre ses ennemis, mais aussi de se laisser donner la mort toutes les fois qu'il lui plaira de le trouver bon ainsi, avec autant de résignation & de soumission que le reste des hommes en a pour les décrets & pour le bon-plaisir de Dieu. C'est ce qui rend si fréquentes parmi les Turcs les exécutions à mort, que l'on souffre avec une soumission aveugle, sur le prémier ordre de l'Empereur, qui ne consulte bien souvent que son caprice, ou selon qu'il est inspiré par ses Ministres, ou sollicité par les flatteries de quelqu'une de ses femmes, pour laquelle il aura le plus d'inclination & d'attachement.

Leur troisieme maxime est de faire le partage des pays conquis en *timariots*, qui sont les portions assignées aux gens de guerre, sans toucher à ce qui est réservé en particulier pour l'Empereur; & comme ces terres ne sont données qu'à vie, ou pour autant de temps qu'il plaît au Sultan, il est toûjours le seul maître de tous les fonds de ses domaines, & par conséquent le Souverain le plus absolu qui soit au monde.

Leur

Leur quatrieme maxime est, que les charges, non plus que les terres, ne soient point héréditaires, mais qu'elles dépendent uniquement de la volonté du Prince. Cela oblige tous ceux qui ont de l'ambition, ou qui courent après les richesses, à tâcher de plaire à leur Empereur, à le servir dans tous ses desseins, & à executer ses ordres, de quelque nature qu'ils soient, & quelque changeans qu'ils puissent être.

La cinquieme maxime a été de supprimer, & en quelque maniere d'éteindre, toute sorte de sciences parmi leurs Sujets, sur-tout parmi les Turcs naturels & les Janissaires, qui sont les principales forces de cet Empire. Cette crasse & noire ignorance les dispose à rendre à leurs Empereurs une obéïssance aveugle, qui ne pourroit que se trouver affoiblie & ébranlée par les disputes sur les matieres qui régardent la religion & le gouvernement, la liberté & la souveraineté, & autres questions de cette nature.

Le sixieme principe de leur gouvernement est l'institution de l'Ordre fameux des Janissaires, qui est sans contredit un trait de la plus profonde Politique qui se soit jamais vûë dans aucun autre gouvernement. Voici en peu de mots ce que c'est. On va prendre dans toutes les provinces de l'Empire tels enfans des Chrêtiens qu'on veut, & on

choisit ceux qu'on juge les plus propres pour porter les armes. Si on void des enfans bien faits, qui ayent la mine d'être un jour de belle taille & fort vigoureux, & qui fassent paroître de la hardiesse & du courage, on s'en saisit pour le service de l'Empereur. On les fait élever avec soin, on les renferme dans de certains colleges ou chambres, comme on les appelle, & il y a là des Officiers commis pour les dresser, & pour les perfectionner, & leur donner toute l'éducation nécessaire. On les instruit fort exactement dans la religion Mahometane, & on leur inspire une grande vénération pour la race des Ottomans. Ceux d'entre eux qui se trouvent être d'un tempérament foible & délicat, ou qui sont d'un esprit trop doux & timide, on les employe à travailler aux jardins de l'Empereur, à ses bâtimens, ou au service de son palais; mais on prend tous ceux qui sont propres pour la guerre, & à un certain âge on les fait entrer dans les troupes des Janissaires, qui sont la garde de l'Empereur.

Par ce moyen-là le nombre des Chrêtiens se trouve extremement diminué dans tout l'Empire, & extremement affoibli par la perte de ceux d'entre eux qui auroient pû être les plus braves & les plus résolus. Les familles des Mussulmans sont augmentées à proportion, & on a ainsi toûjours des hom-

mes

mes choisis & bien disciplinez à la solde de l'Empereur, qui ne se régardent pas seulement comme ses Sujets ou ses Esclaves, mais comme ses pupilles & ses domestiques, des gens de sa maison, qui sont attachez à sa personne.

On peut mettre ici pour la septieme des maximes les plus importantes de ce gouvernement, les réglemens & les coûtumes qui prescrivent aux Turcs, & particulierement aux Janissaires, la sobrieté. Il leur est absolument défendu de boire du vin, & l'on veut que leurs armées ne se nourrissent que du ris: & comme on sçait combien il en faut à une personne pour tant de jours, on en transporte dans les armées à proportion du nombre des gens qui y sont, & on le distribuë également, sans distinction des qualitez; de sorte que dans la marche des troupes, ou dans un campement, un Colonel n'en a pas plus qu'un simple Soldat. Il n'y a aussi que les Officiers généraux qui ayent avec eux de grands équipages, & ils ne s'embarrassent point de tous ces trains & de toutes ces suites que l'on void dans les armées des Allemans, où tous les Officiers ont des domestiques chacun à proportion de son emploi, aussi-bien en campagne, que dans le quartier d'hyver, & chaque Soldat amene avec lui sa femme à l'armée; au-lieu que les Turcs ne

souffrent personne dans leurs armées qui ne soit propre à faire la guerre, ce qui leur donne un grand avantage sur les troupes Allemandes.

La derniere de leurs maximes générales, que j'avois fait dessein de rapporter ici, c'est la diligence & la sévérité avec laquelle ils exercent la justice, soit dans le cours des affaires ordinaires, soit dans celles de la guerre. Il arrive très souvent à cause de cela qu'ils se trompent dans leurs jugemens, & que les innocens en souffrent; mais cependant c'est une maxime constante parmi eux, & dont ils ne veulent point se départir, *Qu'il vaut mieux faire mourir deux innocens, que de laisser vivre un coupable.* Cela s'accorde, en effet, très bien avec le génie & le caractere de leur gouvernement, qui semble ne s'être proposé dans tous ses chefs que la fierté & la terreur; comme au contraire celui des *Yncas* avoit été tout formé sur la douceur & sur la clemence, celui de la Chine sur la sagesse, & celui des Goths sur le courage & sur la valeur.

L'Empire Turc a eu des progrès si rapides & si violens, ces deux ou trois derniers siecles, sous la conduite & l'autorité de la race des Ottomans, qu'on régarde cela comme un prodige; mais il semble que depuis cent ans il en soit demeuré au point où il étoit

étoit parvenu, n'ayant point fait de nouvelles conquêtes, depuis celle de la Hongrie, excepté ce qu'il a achevé de prendre dans la Candie, où la petite République de Venise a fait tête durant long temps aux forces d'un si grand & d'un si puissant Empire. La raison de cela ne vient pas seulement de ce que les Empires ont leurs périodes, comme nos corps, qui croissent jusqu'à un certain âge & à une certaine hauteur, au-delà de laquelle ils ne sçauroient passer ; mais aussi de plusieurs autres causes, soit étrangeres, soit intérieures, qu'il n'est pas, ce me semble, fort difficile de rémarquer.

La prémiere a été, qu'on a négligé l'execution de quelques-uns de ces réglemens ou de ces principes, qui étoient comme la base & le fondement de leur Empire. Après la conquête de l'île de Chypre, Selim donna un exemple de son intempérance dans le vin, qui passa bien-tôt après en coûtume, & qui se trouvant conforme à l'humeur de cette nation, eut plus de force que la loi de Mahomet, qui l'avoit défendu si sévérement, & qui jusques alors avoit été si ponctuellement observée par ses Sectateurs. Les Turcs & les Janissaires tâchent bien, à la vérité, de prévenir le scandale, & de se dérober à la peine, en ne beuvant qu'en particulier & secrettement, mais cela n'empêche pas que

leur corps & leur tempérament ne se ressentent de l'effet du vin, qui les échauffe plus qu'il ne faudroit, & qui ne peut que les affoiblir, le prenans comme ils font souvent avec excès, & ajoûtans ce déréglement à la débauche à laquelle ils s'abandonnent avec les femmes.

Davantage, on n'observe plus si réguliérement, comme on faisoit autrefois, l'institution qui a été faite des Janissaires; les Officiers, à qui la charge en est donnée, se sont laissez corrompre par des présens, & ils ont permis durant long temps que les Chrêtiens se soient rachetez avec de l'argent du tribut des enfans qu'on levoit sur eux, & les Turcs d'autre côté ont aussi donné de l'argent pour mettre leurs enfans dans les Janissaires. Tout cela est cause qu'on ne choisit plus pour ces sortes de troupes les gens les plus robustes & les plus courageux, mais on prend ceux qui sont récommandez par les parens ou par les amis.

De ces deux desordres il en est venu un troisieme, plus grand encore & plus pernicieux que les deux prémiers, c'est la mutinerie & le soulevement des Janissaires, qui sentans leurs forces & leur puissance ont commencé à faire tels changemens qu'il leur a plû dans l'Etat. Cela a été suivi de la mort de quelques Bassas & de quelques Visirs, &

ils

ils en sont enfin venus si avant que de s'en prendre aux Sultans eux-mêmes; car après avoir déposé Ibrahim, ils l'étranglerent ensuite, & ils mirent sur le throne son fils à présent regnant, qui n'étoit alors qu'un enfant. Mais la mutinerie des Janissaires ne s'est pas arrêtée là, ils ont fait depuis de nouveaux soulevemens, ils ont changé & égorgé plusieurs Grand-Visirs, & ils ont fait divers partis si puissans, & ont excité des troubles si furieux dans l'Empire, que le Bassa d'Alep, se disant le fils du Sultan Amurat, leva une armée de cent mille hommes, & s'étant mis à leur tête, jetta tant de trouble & de confusion dans ce grand Empire, que ç'auroit été là le dernier terme de la race des Ottomans, si ce hardi Avanturier ne s'étoit laissé surprendre sur la foi des traitez; à la faveur desquels le vieux Cuperly, élevé depuis peu à la dignité de Grand-Visir, homme d'une grande autorité, & absolu dans le commandement, n'avoit trouvé adroitement le moyen de se saisir de sa personne, & de le faire incontinent étrangler. Cuperly étoit entré dans le ministere à l'âge de quatre vingts ans, & comme il avoit naturellement l'esprit cruel, & que son âge le rendoit encore plus dur, il fit mourir, pour arrêter l'ardeur de ces troupes mutines & séditieuses, bien près de quarante mille Janissaires,
en

en trois ans de temps, par des executions privées, courtes, & violentes, sans aucune forme de procès, sans choix des personnes, & sans leur laisser le moyen de se justifier & de se défendre. Son fils, qui lui succeda dans la charge de Grand-Visir, trouva l'Empire si affoibli par les cruautez de son pere, & les troupes qui restoient, si mal intentionnées, & si portées à la révolte, que pour prévenir les séditions & les soulevemens qu'elles méditoient, il les détourna fort à propos à diverses guerres qu'il eut contre la République de Venise, contre la Transilvanie, & contre ce qui restoit encore en Hongrie. Cette politique lui réüssit tout-à-fait bien, & il eut le bonheur de fermer par une sage conduite les playes que son pere avoit laissé toutes saignantes; il rétablit la puissance des Ottomans, & il mit leur Empire en si bon état, que le Grand-Visir, qui lui succeda, y trouva asès de forces pour venir faire une irruption en Allemagne, quoique ce fût contre la foi des traitez, & que le temps de la tréve ne fût pas encore expiré; & il en vint jusque-là que de mettre le siege devant Vienne. Mais comme c'est une chose qui est arrivée depuis peu, & que la mémoire en est encore toute récente, je ne crois pas nécessaire de la rapporter ici plus au-long.

Une seconde raison, pour laquelle l'Empire

pire Ottoman n'a pas poussé depuis long temps plus loin ses conquêtes, c'est qu'ils ont fort négligé leurs affaires sur mer, au-lieu de s'y rendre toûjours puissans, comme ils l'étoient autrefois. Et il est si vrai que depuis plusieurs années ils n'aspirent presque plus à remporter aucun avantage sur mer, qu'ils en ont fait parmi eux une espece de proverbe: *Dieu a donné*, disent-ils, *la terre aux Mussulmans, & la mer aux Chrêtiens.*

Enfin, je rémarque que l'usage excessif que les Turcs font de l'*opium*, peut avoir beaucoup contribué à arrêter les progrès & l'accroissement de leur Empire. Ils tâchent par le moyen de cet *opium*, dont ils se font une habitude, de se dédommager en quelque maniere de la défense qui leur est faite de boire du vin, & de divertir un peu la mélancholie & le déplaisir que leur donne de temps en temps la miserable condition où ils se trouvent, de n'avoir jamais rien d'assûré, & de dépendre incessamment de la volonté & du caprice de leurs Sultans, ou des ordres des Grand-Visirs. Mais tout l'effet de l'*opium* n'est que passager, & quoique sur l'heure il puisse temperer les noires pensées de la mélancholie, néanmoins quand l'opération en est passée, elles reviennent comme auparavant, & c'est pour cela qu'ils en rêiterent si souvent l'usage. Cependant, il n'y a rien

a rien qui abbatte & qui affoiblisse davantage le corps & l'esprit, qu'un usage si fréquent de l'*opium*.

Outre ces raisons prises du dedans même des Etats du Turc, pour faire voir ce qui a empêché qu'ils ne se soient accrûs dans ce dernier siecle, comme ils avoient fait dans les précédens, on peut encore en rendre une raison prise du dehors, qui est que les Turcs avoient porté & étendu leur Empire jusqu'à de certaines bornes, si fortes de leur nature, qu'il semble qu'elles devoient les arrêter, & qu'ils ne pouvoient pas passer au delà. Du côté de l'Orient, ils s'étoient étendus jusques au Royaume de Perse; du côté du Nord, jusques à la Tartarie; du côté du Midi, jusques à l'Ethiopie; & du côté de l'Occident, jusqu'à l'Empire d'Allemagne, contre lequel ils avoient tourné toutes leurs pensées & tous leurs desseins, s'imaginans qu'ils pourroient plus facilement s'aggrandir de ce côté-là, parce que ce sont tous des Etats Chrêtiens.

Cependant, l'Empire d'Allemagne renferme tant de pays, & il est si rempli de gens braves & belliqueux, que pourvû qu'ils soient bien unis pour les intérêts de la cause commune, ils seront toûjours aussi bien en état de se défendre contre le Turc, que le Turc pourra l'être de les attaquer. Cet Empire

pire se trouve composé de plusieurs gouvernemens doux & modérez, dont les Princes font profession de se conformer aux loix; il y a même plusieurs Etats libres, les Sujets y sont par-tout maintenus dans leurs droits & dans leurs privileges, & comme ils ne peuvent, à cause de cela, qu'avoir de l'horreur pour les gouvernemens étrangers & pour le pouvoir arbitraire, il semble qu'ils seront invincibles quand ils feront la guerre pour la défense de leurs intérêts communs. Les pays du Turc, au contraire, étans tous dans l'esclavage, & par-là en quelque maniere fort affoiblis & fort ruinez, toutes ses forces sont dans ses armées, & le peuple en général ne se soucie guéres de remporter des victoires au dehors, ni ne se met pas beaucoup en peine de défendre son propre pays, sçachant que quoiqu'il arrive, il ne sçauroit guéres rien perdre, & pouvant au contraire esperer raisonnablement qu'il gagnera en changeant de maître & de gouvernement. C'est ce qui fait qu'il n'y a point d'Empire sur la terre qui soit plus mal établi pour pouvoir faire une forte résistance, en cas qu'il arrive quelque grand échec à leurs armées.

On auroit vû, selon toutes les apparences, d'une maniere fort éclatante dans ces dernieres guerres, l'effet des constitutions différentes de ces deux Empires, si Dieu n'en

n'en avoit pas disposé autrement. Le Grand-Visir auroit infailliblement pris Vienne, avant que les Princes alliez eussent pû se joindre pour la secourir, si la créance où il étoit, qu'il y avoit dans cette ville toutes les richesses des pays voisins, qu'on y avoit portées comme dans un lieu de sûreté, ne lui eût fait former la résolution de prendre Vienne par composition, & non pas par assaut; ce qui pourtant auroit dû être laissé aux Soldats, pour leur paye & pour leur récompense, plûtôt que d'être la proye & le butin d'un Général.

Si les Turcs se fussent rendus les maîtres de ce boulevart de la Chrêtienté, je ne vois pas ce qui auroit pû les empêcher de soumettre toute l'Aûtriche & tous les pays qui en dépendent. Ils auroient pû conquerir l'année suivante toute l'Italie, ou les provinces méridionales de l'Allemagne, selon les pays où il leur auroit plû de se jetter, & en deux ou trois ans l'Italie & l'Allemagne auroient été à eux. Il est aisé de comprendre le danger où tout le reste de la Chrêtienté auroit été, & quelle facilité les Turcs auroient trouvée par-tout à étendre leur Empire.

D'autre côté, après la défaite de l'armée du Grand-Visir, après sa mort & celle de tant de braves Bassas & de tant d'autres Officiers, qui furent les victimes des factions

&

& des ressentimens de la cour sanguinaire du Grand-Seigneur; après les terribles boucheries qui furent faites des Janissaires en diverses occasions, & la consternation qu'on vid dans toute l'armée, qui ne sçavoit comment se défendre contre la bravoure & le courage des troupes d'Allemagne, si alors, & dans le temps qu'on prit Belgrade, l'Empereur se fût mis à la tête des troupes qu'il avoit à son service, & qu'elles n'eussent été conduites que par un seul Général, sans dépendre des Généraux particuliers, à qui les Princes avoient donné le commandement de celles qu'ils avoient levées chacun dans ses Etats, & qu'ils avoient envoyées à l'Empereur; je ne vois pas ce qui l'auroit pû empêcher de conquerir tout ce qui étoit devant lui, dans des pays aussi ouverts que la Bulgarie & la Romanie. Bien plus, il n'y avoit rien qui le pût arrêter jusques à Constantinople, laquelle il auroit prise sans beaucoup de peine. Et que seroit devenu l'Empire Ottoman durant le cours d'une guerre desavantageuse, dans le déclin où il étoit, & avec des troupes aussi foibles & aussi découragées que l'étoient celles qui lui restoient? Ses thrésors étoient épuisez, sa cour étoit divisée & pleine de factions, & on ne voyoit dans Constantinople que craintes, que consternations, & que tumultes.

Mais le Dieu tout-puissant n'avoit pas décreté aucune de ces grandes révolutions, soit pour la perte, soit pour l'avantage de la Chrêtienté, & il semble avoir voulu laisser ces deux Empires comme sur le bord du précipice, & les mettre comme hors d'état l'un & l'autre d'entreprendre rien de fort grand & de fort extraordinaire, afin qu'ils pensent tous deux à faire la paix. Si on en vient là, il y a de l'apparence que le Turc laissera la Hongrie à la maison d'Aûtriche, à qui elle appartient de droit, & qu'ainsi le reste de la Chrêtienté n'aura plus gueres rien à craindre en nôtre siecle des armées des Ottomans.

Quoique les Empires Mahometans ne se soient point établis, comme les autres, par le moyen de la Vertu Héroïque, mais plûtôt par les artifices d'un homme extremement adroit & rusé, qui s'est prévalu de la simplicité d'un peuple crédule; il faut néanmoins réconnoître qu'ils ont été fort augmentez & rendus illustres par plusieurs de leurs Rois, en qui on a vû réluire de très beaux rayons de cette vertu; tels qu'ont été, par exemple, Almanzor, Saladin, Ottoman, & Soliman le Grand. Mais puisque je rapporte ici les noms des Princes les plus héroïques de cette Secte, je dois, sans doute, la même justice à des peuples plus nobles que celui-

là,

là, de ne pas oublier les noms des personnes qui ont brillé en leur temps parmi eux : car si l'éclat de leurs vertus & de leurs belles actions a été en quelques-uns un peu obscurci par des taches & des défauts qu'on a rémarqué en eux, ils ont rendu à leur pays des services si importans, & ils ont laissé à la posterité de si grands exemples, que c'est fort justement que leur mémoire s'est conservée dans le monde, & qu'ils tiennent un rang considérable dans l'Histoire. C'est là que les morts réçoivent les louanges qui leur sont dûës, & que la prévention & la partialité ont souvent empêché de leur rendre durant leur vie ; & c'est là que leurs éloges sont distinguez des applaudissemens forcez & des lâches flatteries, que les esprits bas & serviles donnent à l'autorité & à la fortune.

Nous mettons donc au rang des anciens Héros, d'entre les Grecs, Epaminondas, Periclés, & Agesilaüs ; de l'ancienne République Romaine, Scipion, Marcellus, & Paulus Æmilius ; des Empereurs Romains, Auguste, Trajan, & Marc-Antonin ; des Goths, Alaric, & Théodoric ; des Empereurs d'Occident, Charlemagne, Frederic Barberousse, Charles Quint ; des Rois de France, Pharamond, Charles Martel, & Henri IV. qui ont été les trois Chefs des trois de leurs plus illustres races ; des Rois de Sue-

de, Gustave Adolphe; & des nôtres, Richard I. le Prince noir, & Henri V. Je puis ajoûter à ceux-là sept fameux Capitaines, ou plus petits Princes, dont les vertus & les grands exploits leur ont mérité d'avoir rang parmi les Rois & les Empereurs les plus illustres. Le prémier de ces Capitaines c'est Aëtius, & le second Bellisaire, qui ont été les deux derniers grands Généraux qu'il y ait eu dans les armées Romaines, après la division & la décadence de cette puissante Monarchie. Ce fut sous leur conduite & par leur valeur qu'elle remporta ses derniers trophées, & qu'elle soûtint avec une vigoureuse résistance le nombre & la fureur des Barbares, qui avoient fait une irruption dans l'Empire, & qui après la mort de ces braves Chefs y firent des ravages horribles. George Castriot, communément appellé Scanderbeg, Prince d'Epire, sera le troisieme, & Huniades, Vice-Roi de Hongrie, le quatrieme, qui ont été tous deux des Capitaines célébres par diverses victoires qu'ils ont remportées, & des Généraux d'un mérite tout-à-fait rare, qui ont été toute leur vie les véritables défenseurs de la Chrêtienté, & la terreur des Turcs, & qui avec peu de troupes ont tenu en échec, durant tant d'années, toutes les forces de l'Empire Ottoman. Le cinquieme de ces grands Généraux, dont je

je veux marquer ici les noms, c'est Ferdinand Gonzalve, ce généreux Espagnol, surnommé si justement *le grand Capitaine*, qui par sa seule valeur & sa sage conduite conquit une couronne à son maître, laquelle il auroit gardée pour soi-même, si son ambition eût été aussi grande que son courage & que ses vertus. Le sixieme de ces grands hommes est Guillaume I. Prince d'Orange, le glorieux restaurateur de la liberté Belgique, qui a eu la réputation d'être le plus grand & le plus consommé Capitaine de son siecle, & qui donna jusqu'au dernier jour de sa vie des preuves illustres de l'amour qu'il avoit pour le peuple & pour le pays qu'il gouvernoit. Alexandre Farnese, Prince de Parme, est le septieme & le dernier des Genéraux dont j'avois résolu de parler. Il récouvra par sa sage conduite, par son courage, & par le zéle qu'il fit paroître pour la justice, dix des dix-sept provinces des Pays-Bas, qui étoient déja en quelque sorte perduës pour l'Espagne. Il fit deux fameuses expeditions jusque dans le cœur de la France pour le parti des Alliez, & il sembloit avoir fait revivre dans le monde l'ancienne vertu Romaine & son ancienne discipline, & avoir rappellé encore une fois devant les yeux du public la noblesse & la grandeur des génies d'Italie.

Il se récueuille de tout ce qui vient d'être rapporté, que c'est dans l'Histoire & dans les actions des grands hommes dont il y est parlé, qu'il faut aller chercher les marques & les vestiges de la Vertu Héroïque, lesquelles on void marquées dans le temple de l'honneur & de la rénommée; & c'est aux personnes véritablement illustres, soit des siecles passez, soit du nôtre, que doivent être réservez les lauriers immortels qui sont dûs à leurs vertus. Que ceux-là donc seulement les portent, qui les auront gagnez.



QUATRIEME ESSAI DE LA POESIE.

LEs deux idoles ordinaires, auxquelles la plûpart des hommes offrent leurs ſoins & leurs peines, ſont le profit & le plaiſir ; & ſelon qu'ils s'attachent à l'une ou l'autre de ces idoles, on les diviſe ordinairement en deux Sectes, dont l'une eſt celle des gens d'affaires, & l'autre celle des gens oiſifs. Je ſçai qu'on pourroit demander ſi ces termes ne different que dans la maniere de les expliquer, ou s'ils ſont différens dans le fond ; puiſqu'un avare ne trouve peut-être pas moins de plaiſir dans les profits & les gains qu'il fait, qu'un voluptueux dans ſa volupté. S'il n'y trouvoit pas en effet beaucoup de plaiſir, il ne ſe donneroit pas le ſoin qu'il ſe donne pour ſes affaires, & il ne formeroit pas ni tant de deſirs, ni tant de deſſeins, pour accroître ſa fortune, s'il ne ſe propoſoit pas de rencontrer dans une choſe ou dans l'autre beaucoup de contentement ; de ſorte qu'il eſt vrai de dire, que le plaiſir eſt la fin qu'il ſe propoſe, ſoit qu'il le trouve, ou qu'il ne

le trouve pas. On a depuis long temps fort parlé dans le monde, ou, pour m'exprimer en des termes plus honnêtes pour les Philosophes, on a disputé fort long temps sur cette matiere; mais, à mon avis, sans beaucoup de fondement, & plûtôt pour exercer l'esprit, que pour chercher la vérité: & il vaudroit peut-être mieux que toutes les disputes, sur lesquelles on ne s'accorde jamais, n'eussent jamais commencé. Le meilleur est de prendre les mots selon leur signification & leur usage ordinaire, & de faire à cet égard comme l'on fait des monnoyes, que l'on prend au prix courant, sans disputer de leur poids & de leur matiere, à moins qu'on ne voye clairement qu'elles sont ou fausses, ou courtes. Il y a peu de choses dans le monde, ou plûtôt il n'y en a point, qui puissent souffrir qu'on y régarde de si près, & qu'on y fasse tant de raffinemens. Un fil, que l'on file trop délié, se rompt, & la pointe d'une aiguille, si elle est trop fine, se casse. Dans l'usage ordinaire, le mot de *profit* & celui de *plaisir* expriment deux choses différentes, & non seulement on appelle des noms différens de *gens d'affaires*, & de *gens oisifs*, les personnes qui ont de la passion pour l'un ou pour l'autre, mais on donne aussi de différens noms aux facultez de l'ame qui s'y appliquent; car on appelle *sagesse* l'application aux

aux affaires ; & nous exprimons l'autre en nôtre langue par le mot de *wit*, qui est un mot Saxon, que nous employons pour signifier ce que les Espagnols & les Italiens appellent *ingenio*, & les François *esprit*, deux mots qui ont été formez du Latin. Mais pour celui de *wit*, je crois qu'autrefois il étoit particulierement destiné pour les pieces de Poësie, comme on le void dans les observations qui ont été faites sur la langue Runique. On a accoûtumé de rapporter au prémier de ces deux mots, qui est celui de *sagesse*, toutes les inventions ou toutes les productions des choses les plus nécessaires à la vie, & qui sont d'un plus grand usage, soit pour les particuliers, soit pour le public ; & on comprend sous l'autre de ces noms, qui est celui d'*esprit*, les écrits & les entretiens qui ont le plus d'agrêmens pour ceux qui les lisent, ou qui les entendent réciter. Pour ce qui est du sentiment de ceux qui joignent ces deux choses ensemble, comme les productions des Sages, & même des Legislateurs, ne sont pas moins agréables, qu'elles sont utiles aux personnes qui en connoissent le prix, & qui en font leur étude ; il est vrai aussi que les ouvrages des Poëtes instruisent & profitent presque autant qu'ils plaisent à ceux qui y sont fort versez. C'est même cet heureux mêlange de l'utile & du délectable qui

qui fait la beauté & le prix de ces sortes de productions, & qui a été cause qu'on a donné à la Vertu Héroïque & à la Poësie le nom de *divines*.

Les noms, dont les Grecs & les Latins ont appellé les Poëtes, font voir qu'ils en ont eu la même opinion. Les Grecs les ont appellez d'un nom qui signifie en leur langue un homme qui produit ou qui crée quelque chose; comme pour dire que les Poëtes sont des gens qui tirent en quelque sorte du néant de belles & d'admirables productions, qui frappent agréablement les yeux de ceux qui les régardent, & qui en connoissent bien la beauté: & les Latins leur ont donné le même nom dont ils ont appellé les Prophétes. Or comme la création est la plus sublime de toutes les œuvres de la puissance divine, la prophétie tout de même est une émanation de l'Esprit de Dieu, & la plus grande & la plus merveilleuse qui soit au monde. Mais si ces deux langues sçavantes ont donné aux Poëtes des noms divins, leurs Ecrivains ont aussi parlé si avantageusement de la Poësie, qu'ils lui ont donné une origine toute céleste, & ont dit qu'elle procedoit d'un feu céleste & d'une divine inspiration; & dans l'opinion du vulgaire, selon qu'elle nous est rapportée par divers Auteurs, la Poësie faisoit des effets tout di-

vins

vins & surnaturels, & on lui attribuoit la vertu de faire des charmes & des enchantemens: comme on le peut voir par ces vers de Virgile dans la VIII. de ses Eclogues:

Carmina vel cœlo possunt deducere lunam:
Carminibus Circe socios mutavit Ulyssis:
Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis.

Les vers peuvent faire descendre la lune du ciel: par le moyen des vers Circé changea en pourceaux les compagnons d'Ulysse: & en chantant quelques vers on fait crever le serpent caché sous l'herbe.

Pour moi, j'admire bien la Poësie, mais je n'en suis pas adorateur. Je réconnois facilement qu'il faut, pour être un grand Poëte, avoir un naturel fort heureux & le génie le plus grand & le plus élevé qu'il se puisse, mais je ne réconnois en tout cela rien qui ne soit humain, ni qui approche du divin. C'est au contraire ravaler & deshonorer la Divinité, que de lui attribuër quoi que ce soit qui ait du rapport avec nos actions & avec nos conceptions, à moins que ce ne soient des choses qui viennent d'elle-même immédiatement & des inspirations de son Esprit. J'en dis autant des effets de la Poësie; ils sont aussi peu

peu divins que ses causes, & il n'y a rien en tout cela qui ne soit purement naturel, & qui ne soit tout du même genre que les effets ou de la Musique, ou de la Magie naturelle, quelques jugemens qu'en ayent porté des personnes peu versées dans l'étude & dans la contemplation de la nature, dans ce qu'on appelle les qualitez occultes, & dans la force de l'harmonie. Car pour ceux qui se vantent de faire descendre la lune du ciel par la force de leurs vers ou de leurs charmes, ou bien ils ne le croyent pas eux-mêmes, ou ils croyent trop facilement à ce que les autres leur disent. C'est une erreur qui peut avoir été inspirée à quelque peuple simple & crédule, par l'adresse & la subtilité de quelque Poëte, qui connoissant le temps auquel la lune devoit souffrir une eclipse, se vanta de lui faire quitter le ciel à cette heure-là par le charme de ses vers, & comme la lune vint à disparoître, on s'imagina que c'étoient en effet les vers, que ce Poëte avoit prononcez, qui lui avoient fait quitter sa place.

Quand je lis dans la VIII. Eclogue de Virgile la description agréable qu'il y fait de toutes les différentes sortes de charmes ou d'enchantemens, qui se faisoient par des vers, par des images, par des nœuds, par des nombres, par le feu, par des herbes, & qui étoient la ressource ordinaire des jaloux

&

& des personnes éperdûment amoureuses, qui vouloient se faire aimer, je ne puis régarder cela que comme un effet de la forte & de la profonde impression que les Fables & les Poësies avoient fait dans les esprits de ce temps-là, comme un effet de la force de l'imagination, ou la rapporter tout-au-plus à la vertu secrette de quelques herbes & à la force de la Musique. Il seroit là-dessus à souhaiter que quelque habile & sçavant Auteur eût voulu se donner la peine de recueuillir tout ce qui se trouve dans les Ecrits des Anciens sur la matiere des charmes & des enchantemens, & de nous en donner un Traité exact, comme Casaubon l'a fait au sujet des enthousiasmes, dont il a composé un Ouvrage très curieux & très utile, dans lequel il nous découvre les sources cachées de ces illusions & de ces impostures, qui ont été si ordinaires dans tous les pays & dans toutes les religions du monde, & qui étoient devenuës malheureusement si fréquentes dans le temps auquel Casaubon a écrit cet excellent Traité. C'est grand dommage qu'il n'ait pas vêcu asses long temps pour le pouvoir achever: il en avoit promis une seconde partie, que ses amis ont négligé de mettre au jour, mais qu'ils auroient pourtant dû donner au public, s'ils l'ont trouvée parmi ses papiers, encore qu'elle ne fût pas achevée.

vée. Je crois que si on rendoit clairement raison, par des principes naturels, de l'enthousiasme & des enchantemens, cela seroit d'une grande utilité pour tout le public en général, & pour les Sçavans en particulier: cela pourroit prévenir beaucoup de desordres dans le monde, & sauver la vie à beaucoup de personnes innocentes, que l'on fait souvent mourir comme des Sorciers & des Sorcieres. J'ai vû plusieurs exemples déplorables de cette espece de gens condamnez à mort, particulierement dans ma jeunesse; & quoique depuis trente ou quarante ans on ne pratique plus tant ces condamnations, & qu'on les ait pour la plûpart du temps comme bannies du monde, cela pourtant subsiste encore toûjours dans quelques quartiers éloignez d'Allemagne & de Suede, & dans quelques autres pays.

Mais pour revenir aux charmes de la Poësie, si dans l'Eclogue de Virgile l'amante oubliée & abandonnée par son amant avoit seulement esperé de pouvoir retirer par la force de ses charmes Daphnis du village, où il s'étoit engagé à de nouvelles amours, qui est ce qu'elle s'étoit proposé, si elle avoit prétendu seulement de rallumer son ancienne flamme, ou d'en éteindre une nouvelle qui s'étoit allumée dans le cœur de l'infidele Daphnis, elle pouvoit, ce me semble, en

venir

venir à bout avec des charmes comme ceux-là, & sans d'autres enchantemens que de naturels : car il n'y a point de doute que la Poësie n'ait le pouvoir de rémuër les passions & de les calmer, de moderer la joye & la tristesse, d'exciter l'amour & la crainte, & même de changer la crainte en hardiesse, & l'amour en indifférence, & quelquefois en aversion. Je n'ai pas de peine à croire que les Lacedemoniens intimidez & découragez avoient repris cœur par les chansons de Tyrtæus ; que la cruauté de Phalaris ne fût changée par les odes de Stesichorus en compassion & en estime pour lui ; & que beaucoup de gens ne furent pas moins passionnez pour les vers de Sappho que pour la beauté de Flore ou de Thaïs. Ce n'est pas seulement la beauté qui inspire de l'amour, l'amour aussi à son tour communique en quelque sorte de la beauté à l'objet qu'on aime, & quand la passion est bien forte, d'où qu'elle vienne, elle trouve toûjours assès de beauté dans la personne qui l'a fait naître. Ce n'est pas, au reste, une chose fort surprenante, que la Poësie produise de si grands effets, puisqu'elle rassemble & reünit en elle-même tout ce que peuvent avoir de plus insinuant & de plus puissant l'Eloquence, la Musique, & la Peinture, qui font, comme tout le monde sçait, de si vives impressions dans les esprits. Ceux qui ont ressenti la for-

ce

ce ou de toutes les trois ensemble, ou de quelqu'une d'elles, n'auront pas besoin qu'on leur donne des preuves & des temoignages de ce que je dis. Les exemples en ont été assès connus dans la Gréce & dans l'Italie, où l'on a vû des gens transportez d'amour pour des portraits faits de la main d'un habile Peintre. Les Peintres eux-mêmes n'ont pû quelquefois s'empêcher de devenir amoureux des beautez qu'ils avoient tirées de leur imagination & avec leur pinceau, & d'en être fols comme d'une maîtresse. C'est pourquoi les Italiens distinguent ordinairement entre les peintures qui sont d'une même main, celles qui ont été faites *con studio*, avec un grand art; celles que le même Peintre a faites *con diligensa*, d'une main hardie; & celles qu'il a faites *con amore*, dans lesquelles il paroît qu'il s'est fort plû; & ces dernieres sont toûjours trouvées les plus belles. Il ne faut pour justifier cela, que rappeller ici quelques-uns de ces exemples qui sont si connus dans l'Histoire; comme est entre autres celui de ces deux jeunes Grecs, dont l'un au peril de sa vie passa toute une nuit dans un temple pour y embrasser la statuë de Venus, dont il s'étoit rendu passionnément amoureux; & l'autre mourut de desespoir de ce qu'on le vouloit empêcher d'arrêter sans cesse ses yeux sur une statuë à Athenes,

nes, de l'admirer & de l'embrasser continuellement.

Pour la Musique, il n'y a gueres personne qui ne sçache le pouvoir qu'elle a sur l'esprit & sur le corps, & les effets qu'elle est capable de produire sur les passions & dans le sang. Elle inspire de la joye & de la tristesse, elle donne du répos & de l'inquiétude, elle diminuë les maux & souvent elle les dissipe, elle guérit des morsures mortelles de la tarentole, elle donne du mouvement aux pieds, comme elle produit des émotions dans le cœur, elle calme le trouble & le desordre de l'esprit, & elle va jusqu'à exciter & à enflammer la dévotion & le zéle. Nous n'avons pas besoin, pour justifier ce que nous disons à l'honneur de la Musique, de récourir à la fable d'Orphée, & à celle d'Amphion, & au pouvoir que leurs doux concerts ont eu sur les poissons & sur les bêtes des bois; c'est asès que nous sçachions que la Musique a été capable de charmer les serpens, & de guérir ou de soulager du mauvais Esprit des personnes qui avoient le malheur d'en être troublées, comme nous l'apprenons des Livres Divins.

A l'égard de l'Eloquence, qui a si souvent ou causé ou appaisé des soulevemens populaires, & qui a produit de si grands & de si fréquens mouvemens dans la Républi-

que d'Athenes, je n'ai, pour en faire bien rémarquer la force, qu'à renvoyer à César, l'un des plus grands & des plus habiles hommes du monde. Un jour qu'il étoit monté sur son tribunal, plein de passion & de ressentiment contre Labienus, & dans la résolution de prononcer contre lui un arrêt de mort, l'éloquence de Ciceron, qui avoit entrepris de plaider pour lui, eut tant de force sur l'esprit de César, qu'elle lui fit changer de visage; le feu, qui y paroissoit auparavant, fit place à une couleur plus réposée & plus naturelle, & il se sentit tellement saisi qu'il laissà tomber de sa main des papiers qu'il tenoit; l'éloquence de Ciceron ayant causé plus de trouble & d'agitation dans son ame, qu'il n'y en avoit jamais senti dans tous les dangers où il s'étoit trouvé si souvent; & son ressentiment s'étant changé en clemence, il donna, sur le champ, l'absolution à cet illustre criminel, au-lieu de le condamner.

Si donc tout ce que la Peinture, la Musique, & l'Eloquence ont de pouvoir & de force, se trouve reüni dans la Poësie, ce n'est pas merveille qu'elle ait le pouvoir qu'on lui attribuë, & qu'on lui ait fait l'honneur de croire qu'elle est une inspiration du ciel, & qu'on l'ait traitée de *divine*. Quoiqu'il en soit, je ne pense pas que personne veuille me nier qu'il faille avoir pour la Poësie du moins

autant

autant de force d'esprit & de raisonnement, & les pensées & les expressions aussi nobles & aussi rélevées, que pour l'Art Oratoire. Je crois aussi qu'on m'avouëra qu'il n'est pas besoin d'avoir l'imagination moins vive, que pour la Peinture, ni moins de justesse pour la cadence des mots, qu'il en faut dans la Musique pour régler & pour compasser les tons. Et sur tout cela, je laisse à juger aux personnes que leur inclination & leur génie tourne du côté de la Poësie, & qui ont de grandes qualitez pour cela, jusques où se peut étendre la vertu & la force de ces trois choses jointes ensemble, & si les effets, qu'elles sont capables de produire, ne pourront pas être pris quelquefois, & dans une prémiere surprise, pour surnaturels, & comme tenans en quelque sorte du Magique. Pour moi, je ne suis nullement surpris que le fameux Docteur Harvey se laissât quelquefois, en lisant Virgile, aller sur la table, & qu'il dît que Virgile *étoit possedé*. Je ne trouve aussi point étrange que le sçavant Casaubon trouvât autant de plaisir & de charmes, qu'il le dit, dans Lucrece, & qu'il fût enlevé, comme il nous l'assûre, de quelques endroits de ce Poëte. Je ne suis point étonné de voir jetter des cris & répandre des larmes à beaucoup de gens, lorsqu'ils lisent certaines Tragédies de Shakespear; & qu'il y en ait un grand

nombre d'autres qui sentent de grandes émotions de sang & d'entrailles, lorsqu'ils lisent ou qu'ils entendent réciter quelques belles & rares pieces de Poësie ; ni qu'Octavie tombe en pâmoison, lorsqu'elle entend réciter à Virgile le sixieme livre de son Eneïde.

C'en est là assès pour établir le pouvoir & la force de la Poësie, & pour connoître sur quel fondement les Anciens avoient crû qu'elle étoit l'effet d'une divine inspiration, & lui attribuoient des enchantemens & des sortileges. Mais comme les vieux Romans rabaissoient, ce semble, la véritable valeur de leurs Chévaliers, en faisant toûjours entrer dans leurs grands exploits quelques enchantemens & quelques charmes ; on a tout de même fait du tort à la véritable grandeur & au prix légitime de la Poësie, plûtôt qu'on ne lui a fait honneur, par les contes qu'on a inventé des charmes qu'on lui attribuoit. On a été si persuadé de ces récits fabuleux parmi les peuples du Nord, que la Poësie Runique y tomba, il y a cinq ou six cens ans, dans un décri général ; on alla même si avant, que les anciens caracteres, avec lesquels ces Poësies étoient écrites, furent condamnez & abolis par le zéle des Evêques & par les ordonnances même de l'Etat ; ce qui a été d'un grand préjudice, & une perte irréparable, pour l'Histoire de ces Royaumes septentrio-

trionaux, qui ont été les sieges de nos ancêtres, dans toutes les parties occidentales de l'Europe.

Pour bien connoître quelles sont les véritables causes de la Poësie, nous n'avons qu'à voir par quelle Divinité les Anciens disoient qu'elle étoit inspirée. Ils croyoient que c'étoit des inspirations d'Apollon, lequel ils régardoient comme le Dieu des sciences en général, & en particulier de la Musique & de la Poësie. Or comme dans la Théologie Payenne Apollon étoit le soleil, le dessein de cette fable étoit de faire entendre que la Poësie & la Musique, & en général toutes les sciences, tirent leur origine d'une certaine chaleur noble & heureuse, qui se trouve dans le tempérament d'une personne, & particulierement dans le cerveau. C'est ce qu'ils entendoient par ce feu céleste qui excite & qui rémue l'esprit d'une maniere si agréable, qu'elle a attiré l'admiration aux personnes qui en étoient échauffées & animées, & dont il remplissoit l'esprit d'une infinité de belles & d'agréables idées. C'est par les influences de ce soleil qu'ont été produites ces mines inépuisables d'inventions, qui ont rempli l'univers de rares & d'excellens ouvrages, qui ont remporté dans tous les pays du monde une estime générale. Et c'est ce qui a fait cette élevation de génie, que tout l'art

& toute l'étude ne sçauroient jamais donner, & qu'on ne sçauroit jamais apprendre par les préceptes & par les exemples. Ce qui a fait dire à tout le monde, que c'étoit purement un présent du ciel ou de la nature, & un feu qui s'allumoit de quelques étincelles que ces grands génies apportoient avec eux en venant au monde, & qui avoient demeuré cachées dans leur conception.

Mais encore que l'invention soit la mere de la Poësie, cet enfant est né nud comme tous les autres, & il a eu besoin comme eux d'être nourri & cultivé avec un grand soin, d'être couvert & vêtu avec beaucoup d'exactitude & de régularité, d'être élevé avec adresse, d'être poli par l'art, & conduit avec une grande application. Il a fallu qu'on ait été sévere à le châtier & à le corriger, & ce n'a été qu'avec beaucoup de travail & beaucoup de temps qu'il a atteint à sa perfection. Il est, en effet, très certain que de toutes les productions de l'esprit, il n'en est pas une qui demande plus de qualitez ni de plus de différentes sortes, que la Poësie. Il faut pour cela de grands dons naturels, & beaucoup d'acquis : un génie, en quelque maniere, universel, un esprit juste & réglé, & en même temps une grande élevation. Il faut une imagination fine & abondante, qui puisse s'étendre sur tous les sujets, & péné-

trer

trer sa matiere. Il faut qu'à la faveur d'un véritable feu poëtique il découvre mille petites choses pour en tirer dans le besoin des comparaisons & des images, que les yeux du commun n'apperçoivent pas, & dont il n'y a que des esprits, qu'une flamme poëtique éclaire, qui se puissent appercevoir.

Outre ce feu de l'invention & cette vivacité d'esprit, il faut avoir un grand sens froid & un jugement fort solide, pour bien faire le discernement des choses & des pensées, qui à la prémiere vûë & du prémier coup d'œil semblent n'être guéres différentes l'une de l'autre. Il faut sçavoir choisir entre un nombre infini de pensées & d'idées de l'esprit ou de l'imagination, pour retenir celles qui méritent d'être conservées & mises en œuvre, & pour laisser perdre & tomber dès leur naissance celles qui ne méritent pas qu'on s'y arrête. Sans la force & l'élevation de l'esprit les pieces de Poësie sont basses & rempantes, & sans la solidité du jugement ce n'est que desordre & qu'extravagance.

Ce qui fait donc véritablement la merveille de la Poësie, c'est qu'elle reünisse ensemble des qualitez aussi opposées que le sont celles qu'elle doit avoir nécessairement ; un esprit vif & pénétrant, & tout ensemble très solide ; une grande délicatesse dans les expressions, & en même temps une grande

force ; & qu'elle nous donne des Poëmes qui soient d'un caractere sublime & de la derniere justesse, qui surprennent & qui plaisent. L'esprit doit être dans un grand mouvement pour être capable d'inventer, & dans une grande tranquillité pour pouvoir former son jugement & pour redresser ses pensées. C'est comme un arbre qui produiroit en même temps des fleurs & des fruits : & comme un métal, où pour graver de rares figures il faut se servir du feu, du marteau, du ciseau, & de la lime. Enfin, il faut avoir une connoissance générale de la nature & de toute sorte d'arts, & le moins qu'on peut demander, c'est qu'on ait bien du génie, du jugement, & de l'application. Sans cette derniere qualité, toutes les autres ne seront pas d'un grand usage; car un homme, qui n'auroit pas fait son affaire propre & son capital de la Poësie, ne sera jamais un grand Poëte.

Quand je parle de la Poësie, je n'entens pas parler simplement d'une Ode ou d'une Elegie, d'une Chanson ou d'une Satire; ni je n'entens pas par un Poëte un homme qui fait quelqu'une de ces sortes de productions, mais un homme qui fait un Poëme. C'est pour cela que j'ai dit, qu'il ne falloit pas s'étonner qu'il y en ait eu si peu qui ayent passé pour Poëtes dans le monde, & qu'on ait eu pour ceux qui ont été véritablement réconnus

nus pour tels, autant d'admiration qu'on en a eu, & qu'on ait donné le nom de *divins*, & à eux-mêmes, & à leurs ouvrages.

Mais quoique nous n'ayons que fort peu de connoissance & des Poëtes & des ouvrages qui ont été si estimez dans l'Antiquité, dont la plûpart sont perdus pour nous, & dont nous ne connoissons gueres que le nom; je ne pense pas, au moins, qu'entre ceux qui nous sont restez, personne soit asses injuste pour ne pas donner à Homere & à Virgile, non seulement le prémier rang, mais même une espece d'empire dans cet Etat ou dans cette République de Poëtes; & que ce ne soit d'eux, comme d'autant de Législateurs ou de Princes, que tous les autres réçoivent leurs loix & leurs régles. Homere a sans doute été le génie le plus vaste & le plus universel qui ait jamais été au monde, & Virgile le plus accompli. Il faut avouër que le prémier a eu l'invention la plus fertile, la veine la plus riche, le sçavoir le plus universel, & l'expression la plus vive qu'on ait jamais vûës; & le second a excellé dans la noblesse de ses idées, dans la justesse de son dessein, dans la sagesse & le jugement de sa conduite, & dans le choix de ses expressions. Pour m'exprimer dans les termes de la Peinture, on trouve dans les ouvrages d'Homere plus d'esprit, plus de force, & plus de

 vif;

vif; & dans ceux de Virgile un plus beau dessein, les proportions mieux gardées, & plus d'agrêment. Le coloris est à-peu-près égal dans l'un & dans l'autre, & il est effectivement admirable en tous les deux. Homere a plus de feu & plus d'essor, & Virgile plus de clarté & plus de douceur; ou pour le moins, le feu poëtique étoit plus impétueux dans l'un, mais il étoit plus brillant dans l'autre; ce qui faisoit que le prémier frappoit & saisissoit davantage, & que l'autre plaisoit beaucoup plus. Il y avoit, pour ainsi dire, plus d'or dans Homere, mais il étoit plus raffiné dans Virgile, & plus propre à faire d'excellens ouvrages. Enfin, je crois qu'il faut avouër qu'Homere étoit celui des deux, & peut-être de tous les autres, qui a eu le plus vaste, le plus sublime, & le plus merveilleux génie, & qui a remporté une approbation & une estime si générale, qu'on ne sçauroit lui rendre un témoignage plus honorable, que ce qui a été rémarqué par quelques-uns, qui est, que non seulement les plus grands maîtres ont trouvé en ses œuvres les meilleurs & les plus veritables principes de toutes les sciences & de tous les arts, mais aussi que les nations les plus nobles sont allées chercher dans les ouvrages d'Homere l'origine de leurs races, quoiqu'on ne convienne

vienne pas si ce sont des Histoires ou des Fables qu'il y raconte. Enfin, ces deux Poëtes ont tellement excellé chacun dans son genre, qu'ils se sont mis entierement hors du pair, & qu'ils ont ôté à tous les autres l'espérance de les pouvoir égaler, & restraint en quelque sorte la véritable Poësie non seulement à leurs deux langues, le Grec & le Latin, mais aussi à leurs personnes. Il s'en faut même fort peu que je ne croye qu'il y a eu dans ces deux grands hommes tant de génie pour la Poësie, & une si belle & si noble élevation, que je ne sçai s'il y en a eu autant dans le monde, en mille ans de suite. Car pour un homme qui sera né pour pouvoir être un Poëte comme Homere ou comme Virgile, il s'en trouvera peut-être mille qui seront nés avec des qualitez pour être d'aussi grands Généraux d'armée, & d'aussi habiles Ministres d'Etat, que ceux qui ont été les plus célébres dans l'Histoire.

Je n'ai pas dessein de pousser ici plus avant ma critique sur la Poësie, ce seroit un trop grand travail; & je ne me suis pas proposé non plus d'en donner des régles, il y auroit en cela trop de présomption. On a d'ailleurs tant écrit sur tous ces sujets, dans ce siecle si raffiné & si critique, que ce seroit fatiguer mes Lecteurs par des répétitions ennuyeuses. Les beaux esprits François de ce temps,

ou

ou qui prétendent à cette qualité, se sont piquez d'une grande sévérité dans leurs censures, & de prescrire des régles fort exactes, mais avec peu de fondement, si je ne me trompe. Car je ne sçai s'ils n'auroient pas bien pû se contenter de celles qui avoient été données par Aristote & par Horace, & s'il n'auroit pas mieux valu qu'ils les eussent traduites en leur langue, que d'y faire des commentaires, puisqu'ils n'ont, ce semble, rien avancé par toutes ces sortes d'Ecrits, qu'à se faire valoir eux-mêmes, & non à perfectionner quoi que ce soit. La vérité est, qu'il y a quelque chose de trop libre dans le génie de la Poësie, pour être gêné & resserré par tant de régles; tout homme qui voudra manier son sujet selon toute l'exactitude & la sévérité de ces régles, il lui fera perdre infailliblement cet esprit & cet agrément, qui sont purement naturels, & qu'on ne peut jamais apprendre des meilleurs maîtres. Comme si pour faire d'excellent miel on venoit à rogner les ailes des abeilles, & les réduire à se tenir dans leurs ruches ou à ne s'en écarter que peu, & qu'on mît devant elles les fleurs qu'on jugeroit être les plus douces, afin qu'elles en tirent la substance ou la vertu la plus pure, après leur avoir ôté l'aiguillon, & en avoir fait de véritables bourdons. Les abeilles veulent se pouvoir étendre dans la

cam-

campagne, aussi-bien que dans les jardins, & choisir elles-mêmes les fleurs qu'il leur plaît, & qu'elles sçavent distinguer par leurs proprietez & par leurs odeurs. Elles aiment à travailler dans leurs petites cellules avec une adresse admirable, elles font l'extrait de leur miel avec un travail sans rélâche, & elles le séparent de la cire par de petites cloisons si bien concertées, qu'il n'appartient qu'à elles seules de le faire & d'en pouvoir juger.

Ce seroit une trop grande mortification pour ces grands arbitres des loix de la Poësie, soit des François, soit des nôtres, si on vouloit rechercher quelles sont les grandes & les belles productions qu'ils ont fait sur les régles qu'ils ont inventées, quel honneur elles leur ont fait dans le monde, & quelle est la satisfaction que le public en a réçûë. Mais je dirai pour les consoler, qu'il n'y auroit jamais eu dans la Gréce aucun grand Poëte, s'il en falloit juger par les régles qu'Aristote avoit données de la Poësie, ni aucun à Rome, à en juger sur celles d'Horace; & cependant aucun de nos Poëtes modernes n'a prétendu y mieux réüssir. On m'opposera peut-être Theocrite & Lucain: mais ce prémier n'a fait que quelques Idylles, ou quelques Eclogues; & le second, qui a eu, à la vérité, le génie fort beau & fort heureux, &

& qui a quelquefois volé bien haut, a été si inégal & si différent de soi-même, & sa Muse si jeune, que ses fautes son trop palpables pour pouvoir prétendre à cet honneur. *Fæliciter audet, il a une hardiesse heureuse,* c'est le véritable caractere de Lucain; comme celui d'Ovide est, de *s'être joué agréablement, lusit amabiliter.* Après tout, le plus grand avantage qu'on puisse tirer de toutes ces régles, c'est qu'elles empêchent un homme d'être un méchant Poëte, mais qu'elles fassent un grand & excellent Poëte, c'est ce qu'il ne faut pas prétendre. Pour faire voir que cela est ainsi, je n'en veux pour toute preuve que ces trois vers d'Horace Lettre 1. Livre 11.

—— meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,
Ut Magus, & modo me Thebis, modo ponit Athenis.

Cette fureur poëtique, (dit-il) *qui me saisit, me jette quelquefois dans des agitations violentes, & puis me laisse dans un grand répos, elle me remplit quelquefois l'esprit, comme un Magicien, de fausses alarmes, & me transporte tantôt à Thebes, & tantôt à Athenes.*

Celui donc qui ne ressent pas en lui-même les mouvemens & les passions qu'il veut répré-

répréſenter dans les autres, & dont l'imagination ne lui fait pas voir des images & des fantômes autour de lui, comme on dit que les Sorciers évoquent les eſprits; qui ne ſe trouve pas comme porté ſur les lieux, & auprès des perſonnes dont il veut faire une deſcription, il ne ſçauroit paſſer pour Poëte; mais s'il a tout cela, on ne ſçauroit lui réfuſer ce nom, quand il n'y auroit pas dans la meſure de ſes vers toute la régularité poſſible, que la cadence n'en ſeroit pas toûjours tout-à-fait unie, & que l'oreille n'y trouveroit pas toute la douceur qu'elle pourroit trouver en d'autres.

Mais au-lieu de faire ici une critique de la Poëſie, ou des régles qu'on en a données, je m'arrêterai uniquement à faire ſon hiſtoire, & à rechercher ſon antiquité, ſes uſages, les changemens qui y ſont arrivez, & enfin la décadence où elle eſt tombée.

C'eſt une choſe dont je penſe que tout le monde convient, que les prémiers Ecrits, qui ont eu cours parmi les hommes, ont été des pieces de Poëſie; & on s'en eſt même ſervi en quelques pays, avant qu'on y eût encore l'invention & l'uſage de l'écriture. Cette derniere choſe eſt certaine, au moins à l'égard de l'Amerique, dans laquelle les prémiers Eſpagnols, qui y arriverent, trouverent pluſieurs pieces de Poëſie, dont ils

tra-

traduisirent même quelques-unes en leur langue; or ces pieces-là ne pouvoient qu'avoir coulé d'une veine véritablement poëtique, dans un temps où l'écriture n'étoit pas même encore connuë dans ces pays. Il est fort vraisemblable que la même chose étoit arrivée chès les Scythes, chès les Grecs, & parmi les Allemans. Aristote rapporte à l'égard des Scythes, qu'Agathyrsis leur avoit donné ses loix en vers; Tacite dit des Allemans, que toutes leurs Annales & leurs Histoires étoient en vers; & pour ce qui est des Grecs, leurs oracles étoient aussi tous en vers. Il seroit, à la vérité, difficile de marquer au juste en quel temps ils commencerent, ces oracles, à être rendus; mais il y a beaucoup de sujet de croire que ce fut avant que les lettres de l'écriture leur eussent été apportées de la Phénicie. Pline raconte comme une chose connuë, que Pherecide avoit été le prémier qui avoit fait en Grec des écrits en prose, & il rémarque que Pherecide avoit vêcu à-peu-près du temps de Cyrus; au-lieu qu'Homere & Hesiode avoient été d'environ cent ans plus anciens, & Orphée, Linus, & Musæus plus anciens encore que ces deux-là de quelques siecles. A l'égard des Sibylles, il y en a eu quelques-unes qui ont été avant tous ces Poëtes, & qui ont vêcu en des temps & en des lieux dont il ne nous est gueres rien

reſté dans l'Hiſtoire. Le peu que Solon & Pythagore ont écrit, ils nous l'ont laiſſé en vers, & ils ont vêcu l'un & l'autre quelque peu de temps avant Cyrus. Il y avoit eu avant eux Archilochus, Simonide, Tyrtæus, Sappho, Steſichorus, & pluſieurs autres Poëtes, qui avoient eu de la réputation en leur temps. La même choſe nous eſt rapportée de la Chaldée, de la Syrie, & de la Chine, & entre les anciens Goths occidentaux, qui ont été nos prédéceſſeurs, la Poëſie Runique a été, ce ſemble, auſſi ancienne que leur écriture. Leurs loix, leurs leçons de morale, leurs hiſtoires, les rites de leur religion, auſſi-bien que leurs charmes & leurs enchantemens, tout a été écrit en vers.

Parmi les Hébreux, & entre les livres même de l'Ecriture ſainte, celui qui au jugement de pluſieurs Sçavans eſt le plus ancien, c'eſt le livre de Job. On croid qu'il a été avant Moïſe, & que ce Prophéte n'a fait que le traduire en Hébreu du Chaldaïque, ou de l'Arabe. Il y a du moins pluſieurs conjectures qui peuvent faire juger que Job n'étoit pas un homme de la race des Juifs; prémierement, le pays où il demeuroit, qui avoit la Chaldée d'un côté, & la Sabée ou l'Arabie de l'autre; & ſecondement, divers endroits de ce Poëme merveil-

leux & véritablement inspiré, qui font conjecturer que son Auteur vivoit dans quelques pays proches de l'embouchure de l'Euphrate, ou du Golfe Persique, où il faisoit ses belles & ses grandes spéculations sur les profondeurs & sur les merveilles de la nature, qui sont communes en ces pays-là. Joint qu'on ne peut rémarquer dans tout le livre de Job aucunes traces des rites & des cérémonies Mosaïques, soit pour ce qui concerne le service divin, soit pour la conduite des mœurs. Car pour ce qui est des sacrifices & des cantiques, tout cela est non seulement plus ancien dans la religion, que le siecle auquel Moïse a vêcu; mais encore la créance d'une seule Divinité, qui doit être adorée sans images & sans simulacres, avoit été reçûë & pratiquée anciennement par les Perses, les Etrusques, & les Chaldéens. De sorte que si Job étoit un Hébreu, il est fort vraisemblable que c'étoit un des descendans d'Heber, qui avoit habité dans la Chaldée; ou un des descendans d'Abraham, qui avoit quitté ce pays-là pour faire profession de n'adorer qu'un seul Dieu; plûtôt que de croire qu'il fût descendu ou d'Isaac, ou de Jacob, qui avoient toûjours vêcu dans le pays de Canaan. Quoiqu'il en soit de tout cela, personne ne doute que le livre de Job n'ait été écrit en vers, & que ce ne soit un Poëme, dont

dont le sujet & le but est de défendre la justice de Dieu, son autorité, & sa providence, contre les accusations & les illusions des Impies & des Athées, qui prenoient occasion de disputer contre Dieu, de ce qu'il arrive tous les jours qu'un grand nombre de méchans & d'impies semblent être fort heureux en cette vie, & y jouïssent d'une grande prospérité; tandis que les hommes de bien au contraire traînent souvent leur vie dans la misere & dans l'affliction. La Version, que les Juifs de Ferrare ont fait de ce livre en Espagnol, lequel ils se vantent d'avoir rendu en des termes aussi approchans qu'il se puisse de l'Hébreu, & presque de mot à mot, & à laquelle depuis ce temps-là tous les Traducteurs de la Bible ont eu récours, nous donne comme écrits en prose les deux prémiers chapitres, & le dernier, depuis le septieme verset, comme étant & une introduction à l'histoire de ce livre, & la conclusion de l'ouvrage; mais pour tout le reste, ils l'ont traduit comme écrit en vers, excepté seulement les transitions d'une partie à une autre, ou quand il veut introduire les personnages qu'il fait parler ensemble dans les sacrez dialogues que nous y voyons.

Si nous prenons les livres de Moïse pour les plus anciens de tous les livres Hébreux, il est fort croyable que le Cantique de Moïse

fût écrit le prémier, & avant que ce Prophéte eût encore mis la main à écrire le reste: & que le Cantique de Debora fût aussi écrit avant le livre des Juges, puisque ce sont l'un & l'autre des hymnes qui furent chantez à la louange & à la gloire de Dieu, sur les glorieux succès & sur les victoires qu'il avoit fait remporter aux Israëlites. Je n'ai en effet jamais pû lire ce dernier sans y rémarquer le véritable caractere de la Poësie & de la Peinture, autant qu'il puisse se faire sentir dans quelque autre langue que ce soit, nonobstant ce qu'ils peuvent avoir perdu de leur beauté dans des Traductions qui sont faites en des langues fort différentes de celle de l'original, & en nôtre prose ordinaire. Si nous suivons le sentiment d'un grand nombre de Sçavans anciens & modernes, qui ont crû qu'Esdras avoit ou écrit ou rassemblé en un même volume la prémiere partie des Livres Historiques du vieux Testament, sous la même direction & inspiration du St. Esprit que Moïse & les autres Prophétes, en ce cas-là les plus anciens livres Hébreux que nous ayons, seront *les Pseaumes de David*, & le second, *le Cantique des Cantiques*, qui fut écrit par Salomon, étant encore assès jeune, comme il n'écrivit *l'Ecclesiaste* que dans sa vieillesse. Ainsi, de quelque côté qu'on le prenne, & soit qu'on parle des Livres sacrez, soit qu'il s'agisse

s'agisse des profanes, il paroît clairement que les ouvrages de Poësie ont été les prémiers écrits, & les plus en usage parmi divers peuples du monde.

J'avouë qu'il paroît d'abord assès surprenant, qu'une maniere d'écrire aussi exacte & aussi réguliere, qu'est la Poësie, ait été en usage avant la Prose, qui est si aisée & si peu asservie aux régles: mais si on prend garde, quelle a été la prémiere intention qu'on a eu en écrivant, la raison n'en sera pas plus difficile à découvrir que l'expérience. Le véritable but, qu'on s'est proposé généralement en cela, a été d'aider la mémoire, pour faire qu'elle conservât le souvenir des paroles ou des actions, qu'elle auroit autrement laissé perdre, & dont il ne se seroit plus parlé dans le monde. Avant que les questions & les disputes de la Philosophie eussent donné de l'occupation & de l'amusement aux esprits des Grecs, ils n'avoient rien en prose que leurs loix, quelques sentences de leurs Sages, quelques énigmes, & quelques apologues ou fables, dans lesquelles les Anciens avoient fait glisser adroitement quelques traits ou de Physique, ou de Morale; mais tout ce qu'ils avoient d'Ecrits outre ceux-là, c'étoient quelques courtes rélations, qui régardoient les personnes & leurs actions les plus mémorables, ou la Chronologie, &

tout cela étoit en vers. Or il est maintenant bien aisé de concevoir qu'il est beaucoup plus facile de conserver le souvenir de toutes ces choses, en vers qu'en prose, non seulement par le plaisir qu'on prend à la mesure des vers & à leurs sons, ce qui est capable de faire beaucoup d'impression dans la mémoire; mais aussi par l'arrangement des mots, ou des pieds; car cela fait une certaine cadence, qui contribuë extremement à faire que les mots se tracent aisément l'un après l'autre dans l'esprit. On sçait le nombre de pieds que doit avoir chaque espece de vers, & cela fait qu'on peut juger, quand on se souvient de quelques mots, de ceux qu'il peut y avoir eu devant, & de ceux qui peuvent venir après.

C'est là ce qui rendit la Poësie si nécessaire avant l'invention des lettres, & si commode après que l'usage en eût été établi; & cela fait voir que la grande réputation & l'estime, où elle a toûjours été, n'est pas venuë seulement du plaisir qu'on y a pris, mais aussi de l'utilité qu'on en récévoit.

Cela nous conduit naturellement à considerer les sujets ou les matieres ordinaires de la Poësie. C'étoient en général des louanges, des instructions, des histoires, des amours, des régrets, & des réproches. Les louanges ont été la matiere des Cantiques & des

des Pseaumes qui sont rapportez dans l'Ecriture sainte; des Hymnes d'Orphée, d'Homere, & de beaucoup d'autres; & des Vers qu'on appelloit à Rome *Carmina secularia*, qui étoient uniquement consacrez à l'honneur de leurs Dieux. C'étoit encore le sujet des Odes de Pindare, de Stesichorus, & de Tyrtæus, qui sont des louanges de la vertu & des personnes vertueuses. Le livre de Job est pour l'instruction, son dessein étant de nous faire connoître les perfections de Dieu, & les merveilles de ses ouvrages dans la nature. Les Poësies de Simonide, de Phocylide, de Theognis, & de plusieurs autres petits Poëtes Grecs, avec ce qui passe dans le monde sous le nom de Pythagore, sont des préceptes de Morale. Le prémier livre d'Hesiode & les Géorgiques de Virgile traitent de l'Agriculture; & Lucrece a agité les matieres les plus difficiles & les plus profondes de la Physique. L'Histoire est proprement le sujet des Poëmes Héroïques, comme de l'Iliade d'Homere, & de l'Eneïde de Virgile, qui sont deux ouvrages incomparables. La Fable, qui est une espece d'Histoire, fait le sujet des Métamorphoses d'Ovide. La Poësie Lyrique a été particulierement destinée pour l'amour, mais quelquefois elle a été employée à faire des éloges. L'amour a fourni aussi la matiere des Pastorales & des

Eclogues, comme on le void en Theocrite, en Virgile, & en Horace, qui a été, je pense, le prémier & le dernier véritable Poëte Lyrique parmi les Latins. On a réservé les régrets à l'Elegie, & on a gardé les plaintes & les censures pour la Satire. Les Poëmes Dramatiques ont été composez de toutes ces différentes especes de Poësie, mais leur principal but a été d'instruire, ou sous l'enveloppe & le déguisement de la Fable, ou par le plaisir & le divertissement de l'Histoire. On s'est proposé dans ces ouvrages de faire rémarquer la beauté de la vertu, de montrer quelle en est la récompense & le bonheur, & de faire voir la laideur du vice & les malheurs qui l'accompagnent, & en donnant des exemples de l'un & de l'autre, porter les hommes à l'amour de la vertu & à la haine du vice. On a voulu réformer les méchantes coûtumes, corriger les mauvaises mœurs, & moderer la violence des passions. Ce sont là en général les sujets des deux différentes especes des pieces de théatre, la Comédie, & la Tragédie; avec cette différence seulement, que la Comédie prend ses images & ses idées du cours le plus commun & le plus ordinaire de la vie; au-lieu que la Tragédie réprésente ce qu'il y a de plus violent & de plus extraordinaire dans les passions & dans les actions des hommes. Si j'entrepre-

prenois de pousser ces considérations plus avant, je m'engagerois dans un chemin si battu & si ordinaire, que ce ne seroit que perdre du temps, & arrêter inutilement le Lecteur.

Pour venir maintenant aux changemens qui sont arrivez dans la Poësie, j'en rémarquerai un qui est ancien, & quelques autres qui sont nouveaux, mais qui ne sont que trop sensibles dans la décadence de ce grand empire de l'esprit. Le prémier changement arrivé dans la Poësie est venu de ce qu'on l'a transférée dans la prose, & qu'on lui a fait prendre ces robes lâches & traînantes, ces voiles communs de la prose, sous lesquels elle s'est trouvée toute déguisée, & qui ont caché sa principale beauté & ses traits les plus réguliers & les plus fins. Esope fut le prémier qui le fit en Grec, mais cette coûtume a été encore plus ancienne dans les pays orientaux, & elle y a eu beaucoup plus la vogue, comme on le peut recueuillir de plusieurs paraboles du vieux Testament, aussi-bien que du nouveau. Il y a eu aussi en Persan un livre de Fables, de la façon de celles d'Esope, qu'on prétend avoir été traduit d'un vieux livre Indien. Mais quoique cela semble être naturel aux pays orientaux, je ne crois pourtant pas que cela soit si ancien, ni qu'il y ait autant d'esprit que dans

la langue Greque. La Poësie a passé encore d'une autre maniere dans la prose, sçavoir dans ces contes Milesiens, qui étoient une espece de petits Romans pastoraux. Mais quoiqu'ils ayent été autrefois fort en vogue dans la Gréce & à Rome, je ne sçache pourtant pas que nous en ayons des exemples, à moins que ce ne soient les Pastorales de Longus, qui donnent un goût de la grande délicatesse & du plaisir qui se rencontroit dans ces sortes de contes. La derniere espece de Poësie en prose est celle qui a comme inondé le monde en ce dernier siecle, sous le nom de *Romans*: car quoique cette invention puisse paroître nouvelle, & une production du génie Gothique, elle est pourtant fort ancienne. Les Fragmens de Petrone semblent être de ce genre, de même que ce que Lucien appelle son Histoire véritable. Mais l'ouvrage le plus ancien, connu pour Roman, est celui d'Heliodore, qui a été rendu célébre par la préférence que son Auteur en fit à son Evêché, lequel il aima mieux perdre, que de desavouër cet enfant de son esprit. Mais où l'esprit & la beauté de cette ancienne espece de Poësie se fait mieux rémarquer, c'est dans les ouvrages de Mr. le Chévalier Sidney, que je régarde comme le plus grand Poëte & le plus noble génie de tous ceux qui sont venus après
lui

lui & qui ayent écrit ou en nôtre langue, ou dans aucune autre des langues modernes; comme un homme enfin, qui étoit né pour être capable non seulement de former les plus grandes & les plus belles idées, mais aussi de servir de modelle aux autres, si le cours de sa vie eût été aussi long, que son esprit & ses vertus étoient rares.

Je finis par lui ce que j'avois à dire de l'ancienne Poësie; mais pour continuer mes recherches sur sa décadence je me tournerai vers les changemens qui y ont été faits depuis le déclin & la perte de la Poësie des Anciens; car ce que nous en voyons aujourd'hui, ce n'est que comme si après la mort de la véritable Poësie il ne nous en étoit demeuré que l'ombre. Les raisons & les causes de ce changement n'ont pas été autres que ces fameuses révolutions qui ont changé la face de l'Empire Romain, & qui ont élevé sur ses ruines les Royaumes des Goths, des Vandales, & de tels autres peuples barbares, qui inonderent en Europe toutes les provinces de l'Empire. Après les conquêtes de César dans les Gaules & dans cette partie de l'Allemagne qui en est la plus voisine, & qui furent fort augmentées sous les regnes d'Auguste & de Tibere par leurs Lieutenans Généraux, il y eut beaucoup de Gaulois & d'Allemans qui se jetterent dans l'armée Romaine, & qui se reti-

retirerent ensuite à Rome, où ils fixerent leur habitation, comme beaucoup d'Espagnols, de Syriens, & de Grecs l'avoient fait avant cela, du temps que leurs pays étoient tombez en la puissance des Romains. Le mêlange de toutes ces nations corrompit en si peu de temps la pureté de la langue Latine, que l'on s'apperçoit aisément dans Lucain, & plus encore dans Seneque, du grand changement qui s'y étoit glissé depuis le regne d'Auguste. Après que Trajan & Adrien eurent soumis les Allemans & les Scythes de l'un & de l'autre côté du Danube, il commença à y avoir un grand commerce de ces peuples barbares avec les Romains, & je m'imagine que ces petits vers, qu'on attribuë à l'Empereur Adrien, étoient une imitation de la Poësie Runique. Le *Scythicas pati pruïnas* de Florus fait asses voir de quelle race ils sont, & de quel climat ils pouvoient être venus; & les prémieres Rimes que j'aye lû en Latin, avec une petite allusion des lettres ou des syllabes, est dans ces vers qu'Adrien fit, lorsqu'il se sentit proche de sa mort:

O animula, vagula, blandula,
Quæ nunc abibis in loca,
Pallidula, lurida, timidula,
Nec ut soles dabis joca.

Il

Il y a sujet de croire que l'ancien esprit de la Poësie étant perdu ou dissipé par ces longues & sanglantes guerres avec des nations barbares, un esprit tout nouveau commença de prendre sa place; ou qu'Adrien, qui affectoit les ouvrages de litterature, aussi-bien que les autres, & qui n'étoit pas capable d'atrapper la veine ancienne de la Poësie, se tourna à cette nouvelle, que ses grandes expéditions en ces pays-là lui avoient rendu familiere; & il est vrai-semblable que d'autres le firent aussi à l'exemple de leur Empereur. Au temps de Boëce, qui vivoit à Rome sous le regne de Theodoric, nous trouvons que la Poësie Latine se ressentoit fort de cette imitation de celle des Goths, & on peut bien voir que l'ancienne Poësie n'y étoit guere en usage.

Depuis ce temps-là les belles lettres s'obscurcirent de plus en plus par ce noir & épais nuage de l'ignorance, qui s'étant levé du fond du Nord, & s'augmentant par les progrès continuels que faisoient ces peuples barbares, il s'étendit enfin dans toute l'Europe. La langue Romaine elle-même commença à décheoir & à n'être plus si fort en usage, & des corruptions qui s'y firent se formerent trois langues nouvelles en Espagne, en Italie, & en France. On ne parla durant plusieurs siecles à la cour des Princes ou des

Grands

Grands qui étoient de ces peuples victorieux, que leur langage Gothique, ou que le Franc, & que le Saxon, qui étoient toutes des langues mêlées de l'Allemand, parce que plusieurs de ces peuples septentrionaux avoient demeuré long temps en Allemagne, avant qu'ils eussent encore poussé leurs conquêtes plus loin, vers le Midi ou vers l'Occident. Par-tout où les colonies Romaines avoient demeuré long temps, & où l'on parloit généralement leur langue, le commun du peuple s'en servoit encore, mais elle étoit fort corrompuë par les langues du pays, qu'on y mêloit perpétuellement. C'étoit du temps de Charlemagne ce qu'on appelloit en France *Rustica Romana*, & en Espagne, pendant qu'elle fût sous la domination des Goths, *Romance.* Mais en Angleterre, d'où les Empereurs Romains tiroient toutes leurs troupes pour la défense des Gaules contre les irruptions des Barbares, & dont un grand nombre des habitans étoient fort accoûtumez à la langue des Romains, avec lesquels ils avoient eu grand commerce, cette langue étant venuë à se perdre tout-à-fait, aussi-bien que la langue propre d'Angleterre, environ le temps de l'Empereur Valentinien, la langue Saxonne s'y introduisit sans beaucoup de difficulté. Par ces changemens la Poësie ancienne se perdit entierement dans tous ces

pays,

pays, & il s'y en forma peu-à-peu une autre, qu'on appella d'un mot nouveau, *des Rimes*, par un petit changement du mot Gothique *Runes*, & non pas, comme on le croid communément, du Grec *Rhythmes*.

Runes étoit proprement le nom des anciennes lettres Gothiques, qui avoient été ou inventées ou apportées par Odin dans la colonie des Getes ou Goths, qu'il avoit plantée dans les quartiers du Nord, tout-autour de la mer Baltique, comme nous l'avons remarqué dans le Traité précédent. Mais parce que tous leurs Ecrits durant plusieurs siecles étoient en vers, le mot de *Runes* devint un mot général pour toutes leurs Poësies, & les Auteurs, qui les écrivoient, furent appellez *Runers* ou *Rymers*. Ils avoient encore un autre nom qui étoit particulier à ces Ecrivains, ou du moins à un certain ordre d'entre eux, qui est le nom de *Wjises*, ou de *Wises*; & parce que les Sages de cette nation exprimoient mieux leurs pensées, & faisoient mieux connoître le sçavoir & la capacité qu'ils avoient en ces sortes de choses, ceux à qui ces Ecrits réüssissoient davantage, & qui en remportoient une grande approbation, on les honoroit du titre de *Wisemen* ou *Sages*; & on donnoit à leur bon sens & à leur grande intelligence le nom de *Wisdom*, c'est-à-dire, de *Sagesse*. Mais pour tous ces Ecrits

qui

qui ne sont propres qu'à divertir & à donner du plaisir, on les appelloit du nom de *Wit*, c'est-à-dire, d'*Esprit*; & ce nom fut aussi appliqué à la Poësie, pour le plaisir qu'on avoit à la lire ou à l'entendre réciter.

De ces Runes-là il y en avoit plus de cent sortes différentes, qui étoient en usage parmi les Goths. Les unes étoient composées de vers longs, d'autres de courts, quelques autres de vers égaux & d'inégaux; & les cadences en étoient souvent fort différentes, aussi-bien que la quantité & les pieds, ce qui faisoit une grande diversité de tons, quand on venoit à les réciter. Il y en avoit où l'on faisoit des allusions d'un mot à un autre, & où l'on s'étudioit à faire que les syllabes des mots fissent entre elles une espece de consonance, soit dans un même vers, ou de deux à deux, ou par une alternative, qui faisoit une espece de son cadencé, qui plaisoit fort aux oreilles grossieres de ce peuple. Comme leur langue avoit un grand nombre de monosyllabes, & que parmi ce grand nombre il y en avoit beaucoup qui rendoient le même son en les prononçant, on avoit inventé une autre sorte de Runes, où l'on faisoit qu'à tous les deux vers, ou de quatre à quatre, les derniers mots fussent tous d'un même son. La facilité qu'il y avoit à cela étoit cause qu'il ne falloit ni beaucoup d'a-

dresse ni beaucoup d'esprit pour le faire, parce que cela faisoit un certain carillon qui suppléoit à ce qui manquoit d'ailleurs, & qui chatouilloit asses les oreilles du vulgaire. Cette sorte de vers devint avec le temps fort commune dans toutes les colonies des Goths de l'Europe, & il est venu de là que les Rimes ou les Runes ont é té la nouvelle Poësie de tous ces pays.

Mais ce ne fut pas seulement la Poësie des langues modernes, elle le fut aussi dans ces siecles d'ignorance de ce Latin corrompu, qui s'étoit encore conservé parmi les Moines & les Prêtres, comme une marque de distinction d'avec le peuple ignorant, qui les entendant parler Latin, les régardoit comme de grands personnages. Aussi auroient-ils crû se trop ravaler, que de parler ou d'écrire en leur propre langue. Quand je dis le peuple, je n'entens pas seulement les gens du commun, mais en général les personnes même les plus qualifiées, comme leurs Barons & leurs Princes ; & cela continua de cette maniere jusques au temps que les belles lettres commencerent à se rétablir dans l'Europe, de quoi il n'y a pas gueres plus de deux cens ans.

La forme ordinaire des Runes Gothiques étoit ce qu'on appelle *Dithyrambes*, qui est une certaine espece de vers irréguliers, où

l'on n'est point assujetti aux mésures & aux régles, & qui par-là ne coûtent pas beaucoup à faire. Il ne laisse pourtant pas d'y avoir dans ces vers quelque chose qui sent la veine Poëtique, & de ces mouvemens qui sont l'effet du feu Poëtique qui est naturel & particulier à certains esprits. Mais quelle que fût en elle-même cette sorte de Poësie, elle ne plaisoit pas seulement à ces peuples grossiers & barbares, chès qui elle étoit fort en usage, ils en étoient même charmez, & les Runers n'avoient pas moins la vogue & n'étoient pas moins admirez des Goths, que les meilleurs Poëtes de l'Antiquité l'ont été parmi toutes les nations polies & sçavantes; car, comme dit le proverbe, *où il n'y a que des aveugles, les borgnes sont Rois.* On crûd ces Runers-là aussi inspirez que les Anciens l'avoient crû de leurs Poëtes, & l'on n'épargna pas à leurs Poësies Runiques le nom de *Divines* ou de *Magiques*, dont on avoit fait honneur à celles des Poëtes anciens.

Ils exerçoient leur veine sur divers sujets, mais qui peuvent tous se réduire à ces matieres générales que nous avons touchées tantôt, en parlant de l'ancienne Poësie. Leurs sujets pourtant les plus ordinaires étoient le récit des actions hardies & martiales de leurs Guerriers, les éloges de leurs Braves, qui s'étoient rélévez l'un après l'autre dans les

com-

combats, ou qui avoient été tuez en se battant courageusement. On se régaloit ordinairement de ces chansons, ou de ces ballades, les jours de fête, ou dans les assemblées des jeunes gens, pour leur inspirer des sentimens de valeur, & les animer au carnage & au pillage. Ils ne faisoient gueres entrer dans leurs vers des sentimens plus raffinez d'honneur, ou d'amour; cela ne se fut pas bien accommodé avec des peuples si féroces, & avec un siecle de fer & de sang. L'honneur consistoit alors tout entier à vaincre, & l'amour à faire quelque grand butin & à satisfaire la volupté.

Mais comme avec tout cela le véritable feu Poëtique étoit fort rare parmi eux, & qu'en la plûpart de leurs Poëtes ce n'étoit qu'un feu déréglé, qui ne faisoit que pétiller de temps en temps, & ne laissoit qu'une fort médiocre satisfaction à ceux qui lisoient ou qui entendoient réciter ces Poësies, les Runers voyans qu'ils ne pouvoient pas se faire admirer par-là, s'aviserent d'un autre moyen, qui fut les enchantemens & les charmes; ils sçûrent avec cela suppléer au *sublime* & au *merveilleux*, qui s'étoient trouvez dans la Poësie & dans la Prose des Anciens, & qui manquoient aux leurs. Les Runers donc pour mettre leurs Rimes en réputation, & pour les faire admirer, se tournerent aux enchan-

temens & aux charmes, & ils se vanterent d'exciter par leur moyen des orages & des tempêtes, de rendre la mer calme, de jetter l'épouvante parmi les ennemis, de se transporter dans les airs, de conjurer les esprits, de guérir les maladies, d'arrêter le sang des blessûres, de se faire aimer des femmes, & de rendre les hommes invulnerables; de quoi l'un de leurs plus anciens Runers assûroit avoir fait l'expérience sur lui-même par la vertu de sa Magie. Comme le titre ordinaire de ces Runers étoit celui de *Wjises* ou *Wises*, on en fit ensuite celui de *Wizards* & de *Witches*, qui signifient des *Sorciers* & des *Sorcieres*, lesquels on donna à tous les hommes & à toutes les femmes qui avoient la réputation de faire ces sortes de prodiges & d'enchantemens.

De cette carriere semblent avoir été tirez tous ces trophées que l'on fait remporter aux enchantemens dans les anciens Romans Espagnols, qui ont été des productions de cet esprit Gothique, qu'ils avoient encore conservé depuis le temps que les Goths avoient regné dans leur pays. Ils ne le perdirent pas même après que l'Espagne eût été réduite par les Sarrasins, & parmi les pressantes & les continuelles occupations des longues guerres qu'ils eurent avec ces peuples. Ce fut apparemment de la même source que vinrent

rent toutes ces eſpeces chimeriques d'eſprits, de ſpectres, d'apparitions, & de fantômes, dont les nourrices effrayoient leurs enfans, & qui faiſoient quelquefois une impreſſion ſi profonde dans leur eſprit, qu'ils en avoient encore peur fort long temps, & juſqu'à ce qu'ils fuſſent parvenus à un âge à pouvoir faire un bon uſage de leur raiſon; & Dieu ſçait quand cela arrive: c'eſt au moins bien tard pour la plus grande partie du peuple, & pour quelques-uns même cet âge ne vient jamais. Enfin ces vaines imaginations furent ſi communes parmi les Goths & leurs deſcendans, qu'ils n'attribuerent pas ſeulement à leurs Runes, ou à leurs vers, toute ſorte de charmes, mais même aux lettres & aux caracteres dont ils ſe ſervoient pour écrire. Ce qui fut cauſe que vers l'onzieme ſiecle on les défendit abſolument, & qu'on en abolit entierement l'uſage en Suede, comme on l'avoit fait avant cela en Eſpagne, par les loix civiles & par les ordonnances eccleſiaſtiques: & s'il reſta encore depuis quelque trace de cette ſcience de ce langage, il fut tout rélegué & confiné aux extremitez du Nord & dans le fond de l'Iſlande.

Si on prend la peine de réfléchir ſur ce qui s'eſt paſſé ſeulement depuis trente ou quarante ans, on verra combien on a été encore crédule pour ces vieux contes de ſpectres,

êtres, d'apparitions d'esprits, de sorceleries, & d'enchantemens. Ils n'y a pas bien long temps qu'en quelques endroits de la France le commun peuple tenoit pour une chose très certaine qu'il y avoit des *Loup-garous*, c'est-à-dire, des hommes qui prenoient la forme de loups: & je me souviens d'avoir vû quelques Irlandois qui avoient la même créance. Nous trouvons même en nôtre langue des restes de ces anciennes imaginations; car en vieux Runique le mot de *Mara* étoit un Esprit qui va se jetter sur les gens qui dorment tranquillement dans leur lit, & qui leur ôte la parole & la force de se rémuër. Nôtre vieux *Nicka* étoit encore dans la même langue un Esprit qui alloit étrangler les gens qui tomboient dans l'eau. Le mot de *Bo* est le nom d'un fier Guerrier, qui étoit fils d'Odin, & dont les Soldats prononçoient le nom à haute voix & à cris redoublez, quand ils alloient à l'ennemi, afin de lui en faire peur. Je pense qui c'est encore de la même origine qu'est venu nôtre proverbe rimé, *Raths to Death.*

On voyoit encore en Irlande, quelque temps après celui dont j'ai parlé, des traces de la Poësie Runique. Entre diverses professions, que les Septes, qui étoient des gens considérables parmi eux, faisoient prendre à leurs enfans, il y avoit non seulement un Mede-

Medecin, un Chasseur, & un Marêchal, & autres emplois semblables, mais aussi un Poëte, & un Faiseur de contes. La charge du Poëte étoit de mettre en vers les actions glorieuses des ayeux de la famille, pour les chanter les jours de fête, & en divertir la compagnie. Et le Faiseur de contes étoit établi pour adoucir par ces sortes d'amusemens la tristesse & la mélancholie de ceux de leur famille qui avoient de la peine à s'endormir. Sur quoi je me souviens d'avoir oüi dire à un fort honnête Gentilhomme du Nord de l'Irlande, que lorsqu'il alloit à la chasse du loup dans les montagnes, qui duroit d'ordinaire trois ou quatre jours, comme il y passoit assès mal les nuits, & qu'à peine il y pouvoit prendre quelques heures de sommeil, il faisoit appeller un de ces Faiseurs de contes, qui, dès qu'il étoit couché, commençoit à lui faire une certaine histoire d'un Roi, ou d'un Géant, ou d'un Nain, ou d'une Demoiselle, & tels autres contes en l'air; ce qui duroit toute la nuit sur ce même ton, jusque-là même qu'on l'entendoit encore qu'il continuoit, quand on venoit à s'éveiller. Ils faisoient tant de cas de ce moyen d'endormir les gens, qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût dans le monde un réméde meilleur & plus innocent pour faire dormir, & pour soulager & récréer l'esprit & le corps. Je

me souviens aussi d'avoir vû dans ma jeunesse plusieurs personnes de nôtre pays qui disoient leurs actions de graces en vers, & d'autres leurs prieres ordinaires. C'est encore une chose constante & assès connuë, qu'on a retenu des contracts de dettes, & fait des cessions en vers, même depuis que ce pays a été conquis.

Ce sont là les misérables haillons dont la Poësie fut vêtuë dans tous ces siecles d'ignorance, durant lesquels l'Europe entiere étoit dans les ténébres, après que tant de belles & de nobles sciences, qui l'avoient éclairée sous l'Empire Romain, se furent évanouïes; car à mésure qu'il s'éleva sur les ruines de ce grand & de ce florissant Empire plusieurs nouveaux gouvernemens, & que tous ces peuples barbares, venus du fond du Nord, s'établirent dans toutes ses provinces, toutes choses y changerent de face: ce furent de nouvelles coûtumes, de nouvelles façons d'habits, de nouveaux langages, & presque une nouvelle nature. Lorsque l'aurore d'un nouveau jour commença à poindre, & que les sciences furent comme ressuscitées, & avec elles les deux langues sçavantes, le Grec & le Latin, la Poësie commença aussi à se relever: mais elle fut fort différente d'elle-même, & elle n'eut ni les mêmes traits, ni les mêmes habits, ni le même esprit, qu'elle avoit

avoit eu autrefois; tout cela fut extremement changé. Ce ne fut plus qu'une rime à la mode des Goths, & il ne se trouva pas une seule langue moderne, à laquelle on pût donner les pieds & les mésures des vers, qu'on leur avoit donné dans le Grec & dans le Latin. Il y eut quelques Poëtes qui entreprirent de le faire, mais ce dessein leur réüssit mal, & ils furent obligez de l'abandonner.

Cependant la Poësie ne laissa pas d'avoir encore quelques charmes sous cette nouvelle forme; sur-tout elle eut de la douceur, & elle commença à avoir de la politesse sous la main de divers Maîtres en cet art, qui s'appliquerent à la raffiner. Petrarque, Ronsard, & Spencer travaillerent avec une très grande approbation du public à faire des vers amoureux, des éloges, des régrets, & des plaintes. L'Arioste & le Tasse entreprirent de composer des Poëmes Héroïques, mais n'ayans pas l'aile asses forte pour s'élever d'eux-mêmes bien haut, ils eurent récours aux Anciens, & ils tâcherent de les imiter, particulierement Virgile, dont ils firent leur modelle, autant que la force de leurs génies, le desavantage de leurs langues, & la différence des manieres & des coûtumes de leur siecle le pouvoit permettre. La Religion Payenne se trouvoit ordinairement mêlée dans la Poësie des Anciens, & comme

cela la rendoit fort agréable, les Poëtes modernes voulurent à leur exemple faire entrer la Religion Chrêtienne dans leurs vers, & la couler dans leurs Poëmes. Mais une Religion, qui est la vérité même, n'est pas propre pour des fictions, comme la fausse l'avoit été: ainsi tout ce que cela produisit, ce fut d'avilir la Religion, au-lieu d'élever la Poësie. Spencer tâcha de suppléer à cela par des moralitez & par de beaux préceptes, au-lieu de traiter l'Histoire, qui est proprement le sujet des Poëmes Epiques. Il executa très bien son dessein en la maniere qu'il l'avoit conçû, & il fit paroître en ses vers une imagination très belle & une grande élevation; mais son dessein étoit trop pauvre, & sa morale trop seche pour y pouvoir bien réüssir. On peut dire que c'étoit une pillule, qui à la vérité étoit bien dorée, mais dont l'or étoit si mince, qu'on s'appercevoit aisément, & à la couleur & au goût, de la matiere qu'il cachoit.

Je ne connois point de Poëte moderne, après ces trois-là, qui ait rien fait, en matiere de Poëme Héroïque, qui mérite que l'on en parle. Les esprits de nôtre siecle se rébutent bien-tôt par les difficultez qu'ils trouvent à entreprendre de ces sortes d'ouvrages, & ils choisissent à leur veine d'autres sujets qui leur puissent mieux convenir. C'est pour-

pourquoi ils se contentent de composer des Chansons, des Sonnets, des Odes, des Elegies, des Satires, & des Panegyriques, & de faire ce que nous appellons des Copies sur les sujets & sur les occasions qui se présentent. Mais ils manquent ou de génie ou d'application pour des ouvrages plus nobles & plus sublimes ; semblables à ces Peintres, qui ne pouvans pas réüssir à faire des portraits en grand, s'appliquent à peindre en mignature.

Les Poëtes modernes pour faire valoir cette petite monnoye, & lui donner du cours, bien-qu'elle soit d'une matiere beaucoup au-dessous de celle qui étoit employée chès les anciens, y ont fait un mêlange de deux sortes de Poësies, qui étoient ou peu connuës, ou peu estimées en ce temps-là. Il est vrai qu'il y avoit dans l'ancien pays de la Poësie certains petits ouvrages, qu'on appelloit des *Epigrammes*, qui étoient quelquefois seulement de deux vers, & quelquefois de quatre, ou de six ; & comme c'étoient de fort petites Pieces, elles rouloient uniquement sur une pensée, ou sur une pointe d'esprit. Les seules Pieces de cette espece qu'il y eut anciennement parmi les Latins, étoient ce qu'ils appelloient *Priapeia*, qui étoient de petits *In-promptu*, ou tels autres vers qui n'avoient gueres coûté à faire, sur de ridicules

statuës

ſtatuës de bois de Priape, qu'on voyoit à Rome dans les jardins. Quand le ſçavoir, l'eſprit, & la langue Latine eurent commencé à tomber dans le déclin, Martial, Auſone, & quelques autres ſe tournerent à cette ſorte de petites Poëſies, & ils s'en ſervirent indifféremment à toute ſorte de ſujets, quoique dans leur origine elles n'euſſent été deſtinées qu'à une ſeule matiere, & on y chercha plus de façon qu'elles n'en devoient avoir naturellement. Cette ſorte de vers ſembloit être comme des morceaux & des éclats qui s'étoient faits de la Poëſie, lorſqu'elle avoit été miſe en pieces, leſquels s'étoient ſi fort multipliez qu'on en trouvoit dans toutes les Poëſies des langues modernes. Les Italiens, les François, les Eſpagnols, & nos Anglois ne ſe piquoient plus que de quelques penſées ingenieuſes, & d'avoir de la pointe. C'étoit un ingredient qu'on faiſoit entrer dans toutes les compoſitions pour en relever le goût, qui ſans cela étoit fort plat & peu agréable, & comme une de ces couleurs vives & éclattantes qu'on mêle avec des couleurs pâles, afin d'en rehauſſer l'éclat. Enfin, quand un ouvrage n'avoit ni eſprit, ni force, on ſuppléoit à cela par ces pointes ou par ces penſées, qui étoient comme une eſpece de ſel, pour faire durer les choſes. Mais comme les corps vivans n'en ont que peu ou point de

beſoin

besoin pour se conserver, & qu'il n'y a que les corps qui sont sans vie à qui il soit nécessaire, il en étoit à-peu-près de même des pointes d'esprit à l'égard de la Poësie. Et pour suivre encore cette même idée du sel, ce n'est que dans les choses qu'on mange, qui n'ont gueres de goût d'elles-mêmes, qu'il est nécessaire; car on s'en passe aisément dans celles qui ont naturellement beaucoup de saveur. Quoiqu'il en soit, ce fut là comme un torrent qui inonda toute la Poësie moderne, & on y apportoit si peu de discernement & si peu de jugement, qu'on vouloit qu'il y eut une pensée ou une pointe par-tout où l'on trouvoit deux vers qui rimoient ensemble, dans toutes les Pieces un peu longues, aussi-bien que dans les courtes, & dans un Poëme entier de quelque qualité qu'il fut. C'étoit comme s'il falloit qu'il n'y eût dans un édifice que des ornemens, ou que les habits ne fussent que galon & que broderie; c'est encore comme si on couvroit tout le visage de mouches, ou une robe de pailletes d'or & d'argent. Une autre chose, qui a fort aidé à corrompre nôtre Poësie, ç'a été *le burlesque.* Il sembloit que rien ne pût plaire s'il ne faisoit rire; ce qui venoit pourtant de deux inclinations de nôtre ame fort différentes entre elles: car naturellement on n'aime pas à rire des choses qui plaisent; & celles-là plaisent peu, qui font rire.

Avec

Avec tout cela, ce défaut est devenu fort général, & nos Poëtes modernes ne trouvent point de meilleur moyen pour plaire, que *le burlesque*, à quoi ils ne manquent gueres de réüssir. Ce qui les y a encore poussez, c'est qu'ils ont vû ce même caractere & ce même esprit regner dans les entretiens particuliers, au-lieu qu'autrefois on laissoit cela entierement à ces sortes d'esprits legers, qu'on traite ordinairement du nom de *fols*, & qu'on fait venir dans les grandes maisons pour divertir la compagnie. On verra dans ces vers d'Horace Sat. IV. Liv. I. le jugement que les Romains faisoient de cette sorte de gens:

——— absentem qui rodit amicum,
Qui non defendit, alio culpante: solutos
Qui captat risus hominum, famamque dicacis:
Fingere qui non visa potest, commissa tacere
Qui nequit: hic niger est, hunc tu, Romane, caveto.

C'est une espece de gens fort haïssables, que ceux qui en l'absence de leurs amis font profession d'en dire du mal, ou de ne les pas défendre quand ils en trouvent d'autres qui parlent mal d'eux: ces gens qui ne cherchent qu'à divertir & à faire

re rire, & qui se piquent de passer dans le monde pour de grands railleurs; qui sont capables de controuver des faits qui ne sont jamais arrivez, & de les attester comme s'ils les avoient vûs; ou qui ne sçauroient s'empêcher de parler d'une chose qu'ils auront vûë, & qui devroit demeurer dans le silence. Romains, gardez vous de telles gens.

C'est pitié qu'un caractere d'esprit, qui aura été ainsi blâmé & condamné dans un siecle, trouve de l'approbation dans un autre, & qu'il soit pour ainsi dire noir dans l'un, & blanc dans l'autre.

Rabelais a été, ce semble, celui qui a mis en vogue ces plaisanteries & ce stile burlesque. C'étoit un homme d'un grand esprit & d'un sçavoir presque universel, & quoiqu'il n'y eût en son temps que trop de matiere pour la Satire à la Cour, dans les Couvens, dans les procès, dans les guerres, dans les écoles, à la campagne, & dans les Romans des Legendes, il faut pourtant avouër qu'il a poussé trop loin *le ridicule*, & qu'il y a mêlé tant de malignitez, tant de saletez, & tant de profanation, qu'une personne, qui a de la sagesse, de la pudeur, & de la pieté, ne sçauroit s'en accommoder, quand il y en auroit encore beaucoup moins. Il seroit fort à souhaiter que ceux qui ont voulu imiter ce genre d'écrire, n'en eussent pas fait

fait tant de cas, puisque les gens graves & judicieux ne voudroient pas parler comme cela, au moins en public, & qu'il y a d'ailleurs tant de gens qui en sont choquez.

L'incomparable Ecrivain de Dom Quichote est bien plus digne d'admiration, puisqu'il a trouvé le secret de joindre la satire avec le burlesque ou le ridicule, sans y faire entrer aucune de ces choses qui sont tant à blâmer en Rabelais : de sorte que c'est ce que nous avons vû jusqu'ici, & que nous verrons peut-être jamais, de plus achevé en ce genre.

Le prémier ouvrage burlesque qui ait été fait en vers, fut un Poëme Italien, intitulé *Secchia Rapita.* Il fut suivi d'un autre en François, qui est *le Virgile travesti* de Scarron; & nous avons eu en Anglois *Hudibras* & *Cotton*, par le Chevalier Jean Mince, qui a encore mieux réüssi en cette langue, qu'aucun des autres dans les leurs. Mais quelques succès que puissent avoir eu ces sortes de productions, il est certain que l'usage & l'exemple en ont été fort pernicieux dans la Poësie : je dirai même que cela ne pouvoit qu'il ne fût d'un grand préjudice à la vertu & aux bonnes inclinations des hommes, qui se voyans raillez là-dessus & tournez en ridicule par des Poëtes, qui se jouoient indifféremment du bien & du mal, de l'innocence &

du

du crime, se sentoient rébutez & découragez dans l'étude de la sagesse & de la vertu. C'est une grande pauvreté d'esprit, quoique cela ne soit que trop ordinaire, de prétendre se distinguer, & passer pour un homme de mérite, en faisant connoître les fautes des autres. Une personne, qui n'a que médiocrement de l'esprit, peut passer pour spirituelle, si elle est avec des gens qui ne le soient point du tout; comme une femme, qui n'a qu'une beauté médiocre, peut passer pour belle, quand elle est en compagnie d'autres qui sont mal faites. C'est quelque chose de pouvoir encore briller parmi des diamans, mais de n'avoir de l'éclat & du brillant que parmi des cailloux, il n'y a en cela ni mérite, ni valeur.

Outre ces deux sortes d'Ecrits qu'on a inventé pour suppléer à ce qui manquoit à la Poësie moderne, on s'est fait une étude fort particuliere de polir la langue & le stile, quoique ce ne puisse être tout au plus que ce que le coloris est à la Peinture, lequel, quelque beau qu'il soit, ne fera jamais un excellent tableau, s'il n'y a de l'esprit & de la force. L'Academie Françoise, qui fut érigée par le Cardinal de Richelieu pour amuser les esprits de son temps & les empêcher de critiquer sa politique & son ministere, mit en vogue ce grand raffinement du lan-

gage ; & depuis ce temps-là les beaux esprits François se sont entierement tournez de ce côté, & ils y ont si bien réüssi, qu'il est malaisé de rien ajoûter à leur politesse en vers ou en prose. Nos nouveaux Poëtes Anglois se sont donné le même soin dans nôtre langue, mais ils ont tellement énervé la force de nôtre Poësie par tous ces raffinemens, que les personnes, qui s'y connoissent, peuvent bien voir la différence qu'il y a de ce qu'elle est aujourd'hui à ce qu'elle étoit autrefois, & combien elle est déchûë de cette grandeur & de cette force qu'elle avoit euë. Mais il ne faut pas se rébuter pour cela ; les personnes, qui ont de la passion pour la Poësie, la trouveront encore belle dans ses haillons, comme ils l'ont trouvée belle lorsqu'elle étoit vêtuë magnifiquement.

Parmi cette grande décadence il y a encore une certaine espece de Poësie qui a beaucoup mieux réüssi à nos Poëtes d'à présent, qu'aucune autre, c'est *le Dramatique*, ou les Pieces de Théatre. Les Italiens, les Espagnols, & les François ont tous en cela leur mérite particulier, & ils ont tous remporté avec justice les applaudissemens du public. Mais je serois fort trompé si nos Anglois n'ont pas à certains égards surpassé les Modernes & les Anciens ; ce qu'il faut attribuër à la force de leur veine, qui est peut-être particuliere

culiere à nôtre pays, & qui est ce que nous appellons *humeur*, d'un terme propre à nôtre langue, qu'on auroit de la peine à exprimer dans une autre. Je ne sçache pas qu'il y ait eu parmi tous les Poëtes des autres nations un homme, en qui cette *humeur* ou cette veine Poëtique se soit trouvée comme dans Moliere, encore a-t-elle été un peu trop tournée au Comique ou à la Farce, pour être tout-à-fait la même chose avec celle de nôtre nation. Shakaspear a été le prémier qui a introduit sur nôtre Théatre cette sorte de Poësie, à laquelle on a toûjours pris depuis tant de plaisir, que je me suis souvent étonné de voir qu'il y ait eu si peu de gens qui s'y soient fortement appliquez: d'autant plus qu'il n'y a point de sujet qui soit plus propre pour les Poëtes, puisque ce que nous appellons *humeur* n'est qu'une peinture ou une répréſentation de la conduite & de la maniere de vivre des particuliers, au-lieu que la Comédie l'est du général. Cependant, quoiqu'on ne voye dépeintes & répréſentées dans ces sortes de Pieces que des actions & des choses qui sont particulieres à de certaines personnes, tout y est pourtant aussi naturel que si c'étoient des choses qui fussent communes à tout le monde : car pour peu que cela soit gêné & contraint, il perd toute sa grace; ce qui a été le défaut de quelques-uns de nos

Poëtes, d'ailleurs fort estimez en cet art.

Un des défauts de l'ancienne Comédie a été, qu'elle n'avoit pas assès de personnages, & que ceux encore, qu'elle introduisoit, étoient si ordinaires, qu'on n'en voyoit presque point d'autres, un vieillard avare, un jeune homme amoureux, une débauchée qui avoit de l'esprit, un esclave rusé, un soldat fanfaron. Les spectateurs ne voyoient sur le Théatre que ce qu'ils voyoient dans les ruës, & des choses qui arrivoient tous les jours. Tout ce qui faisoit la différence d'une piece à l'autre, c'étoit que les avantures en étoient différentes, & qu'elles n'étoient pas ordinaires; au-lieu que quand les caractéres des personnages ne sont pas trop communs, & qu'ils sont fort diversifiez, la Piece en est elle-même plus diversifiée, & le plaisir en est bien plus grand. Mais comme les coûtumes générales d'un pays ont d'ordinaire quelque fondement, ou dans la nature des peuples, ou dans celle du climat, il faut qu'il en soit de même parmi nous à l'égard de ces Poësies de Théatre, & qu'il y ait plus de varieté dans leurs réprésentations & dans leurs peintures, parce qu'il y a plus de varieté dans nos manieres de vivre. La raison de cela vient de l'abondance qui est ordinaire dans ce pays, des changemens fréquens du climat, & de la douceur du gouvernement,

qui laisse à chacun la liberté des opinions & des sectes. Car quoiqu'il y puisse bien avoir dans les Etats voisins une aussi grande diversité de sentimens & de créances, on n'y permet pas d'en faire profession, & à cause de cela elles tombent peu-à-peu & se perdent avec le temps. L'abondance produit la délicatesse & la vanité; la délicatesse fait avoir de l'invention; & la vanité se fait une espece de deshonneur de ne faire simplement que suivre ou imiter les autres. La liberté donne de la hardiesse & rend les gens entreprenans, & rien n'est plus éloigné de la sujettion & de la contrainte que ce caractere d'esprit. Il suit de tout cela que nous devons avoir plus d'originaux que les autres nations; que nos productions en doivent porter des traits & des marques plus réconnoissables & plus sensibles; & que nôtre veine doit être & plus fertile & plus libre, puisque chacun agit selon son inclination, & qu'il se fait un plaisir, & peut-être même un honneur, de le faire paroître.

D'autre côté, au contraire, quand le peuple est généralement pauvre, & qu'il est obligé pour s'entretenir de travailler sans relâche, ses actions & sa conduite se ressentent nécessairement de cette misérable condition. Lorsqu'il a des maîtres rudes, il s'accoûtume à suivre leur exemple, de même qu'à

obéïr à leurs ordres, & il les imite dans les choses de peu de consequence, comme il leur obéït dans les grandes. De sorte qu'on void certains pays où les gens semblent être tous jettez dans un même moule, & frappez tous au même coin, le peuple à son coin particulier, & les Gentilshommes au leur: ils sont tous vêtus de la même maniere, ils vivent de la même façon, tout est fort ressemblant dans leur conduite.

Mais outre cette grande varieté que l'abondance & la liberté produisent dans nôtre nation, il y en a encore une autre raison prise du climat même; car nous ne sommes pas seulement différens les uns des autres, plus que les gens d'aucun autre pays que je connoisse ne le sont entre eux, mais nous sommes aussi fort différens de nous-mêmes en divers temps, & la nature de nôtre air contribuë à quelques mauvaises qualitez que nous avons, & à beaucoup de bonnes.

Il est certain que depuis que nôtre pays est en réputation d'être généralement un pays de santé, de vigueur, & de longue vie, on y a apporté plusieurs maladies des autres pays. Nous voyons dans les anciens Auteurs Grecs & dans les Latins, qu'en ce temps-là les Anglois passoient pour celui de tous les peuples qui vivoit le plus long temps, & les Egyptiens pour celui dont la vie étoit la plus courte. Je

crois aussi qu'il n'y a personne qui veuille disputer la valeur & le courage à nos troupes, ni la beauté à nos femmes, à parler généralement ; ce qui n'empêche pas que dans le particulier il n'y ait ailleurs des gens aussi braves, & des femmes aussi bien faites que nous en ayons: & il peut bien être, pour ce qui régarde les maladies dont j'ai parlé, que telle maladie, qui est aiguë dans les autres pays, sera chès nous une maladie épidémique ou populaire. Pour moi, comme j'ai passé une grande partie de ma vie chès les étrangers, & que les emplois importans que j'y ai eu m'ont donné occasion d'en examiner & d'en connoître le génie & le caractere, je puis dire fort sincerement & sans aucun intérêt de parti, que je n'ai trouvé nulle part autant de véritable génie qu'il y en a parmi les Anglois. Je n'ai point vû ailleurs plus de pointe & de pénétration d'esprit, une humeur plus gaye & plus agréable, une imagination plus vaste, & des gens qui pensent plus profondément. Je n'ai point aussi trouvé un plus grand fonds de bonté, de facilité, & d'ouverture de cœur dans le peuple, qu'il y en a dans celui d'Angleterre, ni parmi les gens de mer, des hommes qui se piquent plus de bravoure & d'honneur, que le font les nôtres.

Avec tout cela, il faut avouër que nôtre

pays est, comme l'appellent les Médécins étrangers, *la Region de la rate*; ce qui vient ordinairement de la grande inconstance & des prompts changemens de l'air, dans toutes les saisons de l'année. Il est mal-aisé de comprendre, sur-tout pour des gens qui ne sont pas accoûtumez à faire de ces sortes de réflexions, combien ces changemens ont d'influence sur le cerveau & sur le cœur, particulierement en des tempéramens délicats. Cela fait que nous avons l'humeur inégale, & que nous sommes inconstans dans nos passions, & irrésolus dans nos entreprises & dans nos desirs. D'ailleurs, les dissentimens qui sont parmi nous sur la religion, & les partis qui s'en sont formez, dans lesquels on s'est échauffé de part & d'autre depuis cinquante ans, ne peuvent qu'avoir produit de fort méchans effets dans nos manieres de vivre & dans nos inclinations. Cela a introduit parmi nous plus d'avarice, d'ambition, & de dissimulation, avec toutes leurs suites, qu'il ne s'y en étoit vû auparavant. Il peut être arrivé de tout cela, qu'il n'y a point de pays où il y ait plus de véritable zéle parmi tant de différentes formes de dévotion, ni plus d'hypocrisie sous tant d'apparences & de prétextes. Il n'y en a point où il y ait tant de gens qui se piquent de disputer de la religion, tant de gens qui se mêlent de raisonner sur

le

le gouvernement, tant de gens qui entreprennent de raffiner sur la Politique, tant de curieux pour pénetrer le secret des affaires, tant de prétendans aux charges & aux emplois de l'Etat, tant d'hommes de lettres, & tant de gens de négoce. Cependant il n'y a pas de pays où il y ait plus de libertins, plus de gens qui s'étudient davantage à raffiner les plaisirs, & d'autres qui soient plus abandonnez aux débauches les plus grossieres & les plus sensuelles, qui prennent plus de plaisir aux Poësies amoureuses & mal-honnêtes, & à tout ce qu'il y a de plus embrouillé dans la Politique, dans la Philosophie, & dans la Chymie. J'ai oüi plusieurs domestiques qui entreprenoient de faire les Théologiens, & d'autres qui se mêloient d'être Poëtes; & j'ai connu, dans la famille d'un de mes amis, un Portier qui se faisoit une grande dévotion du *Rosaire de la Croix*, & une Blanchisseuse qui avoit un grand attachement pour les principes d'Epicure. Quelque effet qu'une telle composition ou un tel mêlange puisse produire parmi nous dans nôtre maniere de vivre & dans le gouvernement, il faut nécessairement qu'il en ait fait un bon sur nôtre Théatre, & qu'il ait fourni une très grande matiere à nos Poëtes Comiques. C'est pourquoi je ne crois pas qu'il y ait eu chès les Anciens, ni qu'il y ait en-

tre les Modernes rien qui surpasse, ou même qui égale nôtre Poësie en ce genre-là.

Je ne sçaurois m'empêcher de rémarquer ici à l'honneur de nôtre pays, que les bonnes qualitez nous semblent être naturelles, & la plûpart des mauvaises accidentelles; encore sont-elles de telle maniere dans nôtre nation, qu'elles peuvent être facilement changées & redressées par les exemples des Princes & par l'autorité des loix. Je parle de tout ce qui peut régarder les mœurs & la conduite, comme de réprimer les excès, de porter les gens à s'occuper & à être industrieux, de régler les dépenses & d'empêcher qu'elles n'aillent au-delà de ce que chacun en peut faire à proportion de ses biens, de proteger & de favoriser la vertu, & de faire qu'on ait pour le bon sens & pour l'honnêteté l'estime & la considération que l'on doit avoir.

Pour mettre fin à ce Discours, qui n'a été déja que trop long, il ne nous reste plus qu'à faire rémarquer dans quelle estime la Poësie a toûjours été dans le monde, & combien elle a été récherchée de tout temps, non seulement depuis la Chine jusqu'au Perou, & depuis la Scythie jusqu'en Arabie; mais encore le cas tout particulier qu'en ont fait les plus grands hommes de l'Antiquité, aussibien que les personnes du commun. Parmi

les

les Hébreux, David & Salomon, les plus sages de tous les Rois, & Job & Jeremie, les deux plus grands Saints, ont été les meilleurs Poëtes de leur nation, & qui ayent écrit en cette langue. Entre les Grecs, Lycurgue & Solon, qui ont été deux de leurs Sages & de leurs Législateurs le plus estimez, ont aussi fait paroître un amour très grand pour la Poësie; Solon a eu la réputation d'exceller en cet art; & à l'égard de Lycurgue, il y a pris tant de plaisir, qu'on dit que c'est lui qui se donna le soin & la peine de ramasser tous les ouvrages d'Homere, pour les joindre tous ensemble, & de les mettre dans l'ordre où nous les avons aujourd'hui. On dit qu'Alexandre ne voyageoit jamais qu'il n'eût avec lui le Poëme admirable de ce Poëte, & qu'avant que de s'endormir il en lisoit toûjours quelque chose. Phalaris, qui étoit si cruel & si inexorable, se laissa fléchir & desarmer par les vers charmans de Stesichorus. Entre les Romains, le prémier & le grand Scipion passoit les heures les plus douces de sa vie à s'entretenir avec Terence, & l'on a même crû qu'il avoit aidé ce Poëte à composer ses Comédies. César étoit fort grand Poëte, comme il étoit bon Orateur, & il fit un Poëme dans son voyage de Rome en Espagne, pour adoucir les difficultez ennuyantes de sa marche,

che, par les entretiens qu'il avoit avec sa Muse. Auguste n'étoit pas seulement protecteur de Virgile & d'Horace, mais leur ami particulier, &, pour ainsi dire, leur compagnon, qui ravi d'admiration pour leurs beaux vers se mêloit lui-même d'en faire, autant que la grandeur de son génie & les affaires importantes, qui l'occupoient incessamment, lui pouvoient permettre de s'y appliquer. Il est vrai que depuis ce temps-là nous avons peu d'exemples de grands Princes qui ayent eu autant d'inclination pour la Poësie, & qui ayent fait autant d'honneur aux Poëtes; aussi y a-t-il eu peut-être depuis ce même temps fort peu de Poëtes qui l'ayent mérité. Je ne sçai si une certaine fierté Gothique, ou les guerres perpétuelles dont tout l'Empire fut long temps agité, ou le mêlange qui se fit des langues modernes, ne fut pas la cause de l'avilissement de la Poësie. Il est au moins bien certain, que la Poësie & la Musique déchûrent extremement de leur élevation & de leur prix dans la décadence de l'Empire Romain, qui entraîna avec elle celle des arts & des sciences; & il est certain aussi que la Peinture & la Poësie n'ont pû depuis cela se rétablir entierement dans l'estime & dans la réputation où elles avoient été auparavant. Néanmoins, toutes telles que nous les avons aujourd'hui, ce sont les

plus

plus doux, les plus communs, & les plus innocens amusemens de la vie. Elles trouvent toûjours place dans les cours des Princes & dans les cabanes des Bergers. Elles servent à réveiller & à retirer agréablement les esprits de cette langueur où les jette d'ordinaire une vie molle & oisive ; & à calmer les agitations & les troubles des personnes occupées & chargées d'affaires : & l'un & l'autre de ces effets ne peut qu'il ne soit fort avantageux. L'esprit de l'homme ressemble à la mer, qu'on ne prend point de plaisir à voir de dessus le rivage, & moins encore à y voyager, quand elle est trop calme, ni lorsqu'elle est trop agitée ; il faut pour y trouver quelque plaisir qu'il y ait quelque émotion dans ses vagues. Il en est de même de nôtre esprit ; il est nécessaire que les passions le tirent d'une tranquillité trop profonde, & qu'elles lui donnent quelque petit mouvement. Je sçai bien qu'il y a beaucoup de gens qui faisans consister la sagesse à être insensibles comme des morts, ne pourront que mépriser la Poësie & la Musique, & qu'ils les régarderont comme des divertissemens & des plaisirs trop peu solides pour être dignes des personnes graves & sérieuses. Mais ceux qui sont entierement insensibles à ces sortes de charmes, feroient, à mon avis, fort bien, de ne le pas témoigner, de peur

qu'on

qu'on ne croye que c'est un effet de leur mauvaise humeur, & qu'on ne leur reproche de n'avoir pas un bon naturel, pour ne pas dire, un bon esprit. On pourroit même le prendre pour un mauvais signe, si on entroit dans la pensée de quelques anciens Peres, qui ont porté si loin leur estime & leur amour pour la Musique, qu'ils l'ont en quelque maniere régardée comme une marque de la prédestination, & comme une chose divine, réservée pour la félicité des cieux. Je ne doute pas que tant que le monde durera, la Musique & la Poësie n'y soient beaucoup estimées & récherchées; & heureux sont ceux qui se contentent de ces douces & innocentes récréations, & qui ne vont pas chercher leurs plaisirs à troubler le monde & à faire de la peine aux autres, ne pouvans se tenir en répos, quoique personne ne les trouble.

Après tout, la vie la plus douce & la plus heureuse ressemble à un petit enfant, qui a besoin qu'on le divertisse, pour l'empêcher de se chagriner, jusqu'à ce qu'il soit endormi, après quoi on ne s'en met plus en peine.

F I N.



